AP
20
.R5

JUL 10 1941

REVUE DE PARIS

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

15 OCTOBRE 1939

JEAN DE LA VARENDE	*Le Docteur Cottard*	481
GÉNÉRAL BROSSÉ	*Les opérations militaires en Pologne*	514
RENÉ LAURET	*Quelques souvenirs d'Allemagne*	521
ANDRE THÉRIVE	*Comme un voleur.* — III. . . .	531
JULIEN CAIN	*Le livre et la civilisation*	568
HENRY BIDOU	*Le mouvement littéraire*	581
ROLAND DE MARÈS	*La manœuvre Germano-Russe* .	588
PIERRE D'ESPEZEL	*Vieux Paris*	598

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

46e ANNÉE *NUMÉRO 20*

LA REVUE DE PARIS

publiera à partir du mois de Novembre une série de reportages d'Alexandre Arnoux consacrés aux opérations et à la vie sur le front français.

Le célèbre auteur du *Cabaret* et d'*Indice 33* dont les magnifiques livres consacrés à la guerre de 1914-1918 ont naguère obtenu un si légitime succès a bien voulu accepter, en effet, de devenir correspondant de guerre aux armées pour le compte exclusif de la REVUE DE PARIS.

M. Louis MADELIN, de l'Académie Française, tiendra dorénavant dans la REVUE DE PARIS la rubrique : L'HISTOIRE dont le regretté A. Albert-Petit avait antérieurement la charge.

LA REVUE DE PARIS
il y a cent ans

Dans la Revue de Paris *de la fin d'octobre* 1839 *(première* Revue de Paris), *H. Fortoul rend compte de la séance publique de l'Académie des Beaux-Arts.*

M. Raoul-Rochette a rempli, à lui seul, toute cette solennité académique ; en qualité de secrétaire perpétuel de la classe des Beaux-Arts, il a lu le rapport des différentes sections sur les travaux des élèves de Rome ; c'est au même titre qu'il a proclamé les noms des nouveaux lauréats, et qu'il a fait l'éloge de Lesueur, l'auteur des opéras de la *Caverne* et des *Bardes*, décédé depuis quelques mois...

Pour dire le mot, que personne n'a prononcé, et qui se trouvait au fond de toutes les phrases et de tous les esprits, une accusation en forme contre M. Ingres, tel est le résumé de cette séance. Un blâme sévère, adressé en termes exprès au directeur de l'école de Rome, a été l'unique préambule du rapport de l'Académie ; puis, à mesure qu'il passait à l'examen des divers envois de peinture, de sculpture et d'architecture, le rapporteur ajoutait adroitement à la mercuriale, ici des remontrances vives et précises, là des insinuations qui, si elles n'attaquaient pas l'homme même, s'acharnaient — peut-être, hélas! sans le savoir — contre les tendances qui font, à notre gré, sa grandeur et la gloire de notre patrie. Enfin, il n'est point jusqu'à l'éloge de feu Lesueur qui, malgré la différence des deux talents, n'ait été jusqu'à un certain point transformé en satire car, en faisant remarquer que le professeur de musique n'imposait point à ses élèves un système arrêté, le secrétaire perpétuel semblait critiquer les principes fixes, la manière tranchée, l'enseignement austère du professeur de peinture.

Le Bulletin traite surtout des questions extérieures et montre quelque optimisme en exposant l'état de la question d'Orient :

On peut croire que d'ici à deux mois les justes prétentions de Méhémet-Ali seront enfin satisfaites et réglées... Il aura ainsi été prouvé à tout le monde de quel poids est la France dans les affaires européennes et combien il faut compter avec elle...

*Enfin, il vient à l'Espagne et, pour définir la position du prétendant don Carlos, passé en France, il trouve une formule qu'Edmond Rostand n'aura plus qu'à reprendre dans l'*Aiglon *:*

Comme l'Orient, l'Espagne est aussi en travail, et tous les hommes politiques ont les yeux fixés sur la Péninsule, attendant avec anxiété le dénouement de la guerre civile qui la désole, et les effets que vont produire les institutions représentatives si nouvelles pour elle. Don Carlos, à Bourges, n'est probablement pas le spectateur le moins curieux des derniers efforts de la lutte : sa liberté dépend de cette péripétie, et il n'a pas de passeports à espérer avant un dernier et décisif triomphe du duc de la Victoire. *Don Carlos n'est pas prisonnier mais* il ne saurait nous quitter avant le moment où la politique jugera qu'il est indifférent que le frère de Ferdinand habite le Berri ou l'Autriche...

LES 120 HOPITAUX

DE LA

CROIX-ROUGE

La Croix-Rouge française a dès à présent achevé l'organisation de 120 hôpitaux auxiliaires contenant près de 14.000 lits pour les blessés, gazés ou malades; dans les cas d'urgence, ces hôpitaux pourront recevoir des victimes civiles de bombardements aériens.

Nos soldats y seront confiés à des chirurgiens et médecins éminents; ils seront soignés par un personnel bénévole, composé essentiellement d'infirmières diplomées de la Croix-Rouge, qui les entourera d'une affectueuse sollicitude.

Mais l'entretien de ces hôpitaux exige des ressources considérables; la Croix-Rouge demande à tous les gens de cœur de faire un généreux sacrifice pour aider à guérir les soldats qui ont versé leur sang pour la France. Envoyer les dons au Comité central, 21, rue François-Ier, Paris (8e), Chèques postaux : Paris-2.445-03, ou bien les verser directement à un hôpital auxiliaire de la Croix-Rouge.

RUE DE RIVOLI - PARIS

Téléphone : TURBIGO 68-30 et la suite

C. Ch. Poissonx Paris 684.26 R. C. Seine 34.289

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par le Décret-Loi du 14 Juin 1938

FONDÉE EN 1830 - CAPITAL SOCIAL **75 MILLIONS** (1/4 versé)

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

●

R. DU C. SEINE 43793

Pour garantir votre Sécurité et celle des vôtres :
ASSURANCES DÉCÈS-RETRAITE, DÉCÈS-RETRAITE-INVALIDITÉ.

Pour préparer la tranquillité de vos vieux jours :
ASSURANCES DE CAPITAUX ET DE RENTES DIFFÉRÉS
RETRAITES A PRIMES REMBOURSÉES, RENTES VIAGÈRES.

Pour constituer une dot à votre fille, pour faciliter à votre fils ses débuts dans la vie :
ASSURANCES DE DOTATION ET DE PRÉVOYANCE.

Pour accorder à votre personnel de maîtrise une retraite et des prestations en cas de décès et d'invalidité :
ASSURANCES DE GROUPES.

●

CAPITAUX ASSURÉS DEPUIS L'ORIGINE DE LA COMPAGNIE :

Plus de 14 MILLIARDS 500 MILLIONS de Francs

ACTIF DU BILAN :

Plus de DEUX MILLIARDS de Francs

Renseignements confidentiels au Siège Social, à Paris ou chez les Agents Généraux en Province.

LE DOCTEUR COTTARD

1897

A mademoiselle H. de Vismes.

Le docteur Cottard passait dans une singulière petite voiture qu'on appelait, je crois, un *panier* : une victoria très légère, en osier tressé et noir, qui, à l'endroit du siège, portait seulement un tablier vertical surmonté d'une lyre en fers ronds. Le docteur conduisait du fond même de la voiture ; les rênes, appuyant sur la lyre de fer, après quel interminable parcours ! finissaient par atteindre le mors. On n'imaginait pas sans angoisse un cheval un peu difficile au bout de ces indolentes ficelles ; celui du docteur Cottard était très blanc, donc très vieux et, mieux encore, n'était qu'une jument. Le docteur s'en allait ainsi cahin-caha, roula-rouli par les chemins bretons.

Lui-même parvenait au dernier terme de la bonhomie, au point où l'être semble s'anémier dans son sourire, se fondre dans sa simplesse, se dissoudre dans son humilité... Il était grand, mais le paraissait moins à cause d'une grosse tête, et aussi de quelque corpulence due, en fait, à sa vie voiturée et aux nourritures hâtives, avides, que son activité lui imposait : il restait quelquefois dix ou quinze heures à attendre le casse-croûte du médecin qui se surmène. Il ne

s'accordait que de rares nonchalances, sans jamais donner l'impression d'être pressé.

Le docteur était très coloré de teint, d'une couleur près du rouge mais pas tout à fait sanguine, vive et répandue sur la face entière, sans une irrégularité, sans une pigmentation plus sombre. Les tempes, le nez, les joues se teintaient de cette même *pommade rosa* du Codex. Cela venait du grand air qu'il affrontait jour et nuit. Il faut savoir que le docteur ne rentrait pas tous les soirs chez lui, dans sa bourgade natale d'Iffendel ; ses malades demeuraient fort loin ; il devait descendre jusqu'à Saint-Uniac, rejoindre les fonds de la Nouaye, dépister les souffrants derrière les roseaux du Loû-du-Lac, et avec quelle lenteur, dès qu'on quittait le grand chemin, ce que les paysans appelaient encore avec emphase : la « route royale », pour s'engager dans les voies de terres. En été, sur ces pistes creuses, on saute de bosses en bosses, de flot en flot de boue figée par le soleil. En hiver, il aurait fallu laisser la voiture et s'en aller *de pied*. Mais la marche était terrible pour le docteur Cottard.

Comment revenir chez soi, à douze, quinze kilomètres, pour reprendre les visites dans ces mêmes parages le lendemain? Alors, en rentrant de quelque fête ou d'une gare nocturnes, nous rencontrions dans un carrefour la jument blanche et la petite voiture. La capote de cuir fendillé se rabattait très bas ; le tablier, qui se repliait sous la lyre, était remonté jusqu'aux yeux : la voiture, telle une amande noire, refermait sa double coque où sommeillait le docteur. La jument dormait debout. Le docteur, comme pour se préserver des gobelins, des fadets, des lavandières, en ce pays jadis plein d'enchantements, où l'ombre de Merlin et ses chants tristes assombrissaient encore les ténèbres, le docteur jetait l'ancre près de quelque pieuse balise : ses rênes s'enroulaient au fût d'une croix. Ainsi prenait-il, paisible, enfantin, son court sommeil.

Il avait des traits tout petits et vraiment poupins malgré ses soixante ans. Il se rasait de très près (certains matins, il faisait sa toilette au ruisseau) et, comme il était tout blanc de poil, son menton semblait aussi imberbe qu'une chair de nouveau-né. Une petite bouche melliflue, en joueur de flûte, un nez retroussé et fin, de jolis yeux marrons, pleins

de tendresse facile et d'émerveillement. Surtout une masse étonnante de cheveux blancs : pas argentés, blanc mat, comme de la charpie.

Il posait là-dessus, hiver comme été, un *melon*, un vaste melon, qui était devenu jaune et qu'il remplaçait rarement car il devait le commander sur mesure à cause de sa grosse tête et de sa perruque ; on disait qu'il le repeignait lui-même, comme certaines pauvres douairières qui passent leurs gants noirs à l'encre de Chine ; et, à voir les mordorures du chapeau, on pouvait le croire sans peine. Les cheveux jaillissaient sous les bords, se rebellaient, les entouraient, se recourbant par-dessus, ainsi qu'une chicorée blanche qui déborderait sa cloche. On riait.

Mais le chapeau reprenait de la dignité grâce à la redingote, la redingote uniforme. L'été, un cache-poussière la préservait ; l'hiver, une *peau de bique* épaisse, comme ces toisons qu'on voyait sur les colliers des chevaux, longue et sentant le sauvagin. Mais, quelle que fût l'humilité de la maison, le docteur Cottard retirait le cache-poussière ou la fourrure : un médecin qui ne quitte pas son manteau inquiète les pauvres gens : il bâclerait sa visite.

Nous nous moquions de lui avec prédilection, nous, les enfants. Les enfants sont ainsi. Quand on jouait à *pigeon-vole*, si l'annonceur disait : « Le docteur Cottard vole ! », on pouvait lever le doigt sans payer de gage, à cause, disions-nous, de ces *ailes de pigeon* qui lui élargissaient la tête. Une fois, nous nous en donnâmes.

Un après-midi d'hiver où nous étions venus voir aux champs notre grand-père, et que nous rentrions saisis, contristés de cette étonnante transformation campagnarde que si peu de gens connaissent dans son tragique. La campagne en décembre, cette terre favorable aux jeux, aux nonchalances tièdes, devenue une matière mouvante, un lut adhérent et glacé, une lise sale qui vous retient la semelle. Nous avançions sur la « forrière » d'un champ, au bord d'un chemin creux recouvert par les buissons, quand nous entendîmes appeler : des appels tranquilles et clairs : c'était le docteur Cottard embourbé dans son panier.

La jument blanche en avait jusqu'aux canons ; elle restait

piquée dans la vase comme un jouet de bois. L'excellent homme nous reconnut et nous demanda, en s'excusant, d'aller chercher du renfort : il poussait sa voiture dans les chemins aussi loin que possible. En crevant de rire, nous rejoignîmes une ferme amie et, en pouffant, les garçons harnachèrent de forts chevaux.

Le docteur souriait doucement en disant, doucement aussi : « Hue ! ma Marianne ! Hue ! ma fille ! », tandis que les cordes reliées aux essieux se tendaient dans les ruades boueuses des limoniers. Le docteur sortit donc, la voiture tanguant — sa lyre menaçait le ciel et le docteur était renversé sur le coussin — roulant — et il affleurait l'eau brune — sans mécontentement, gardant toujours sa figure rose si calme, sa simplicité complète.

Nous le vîmes, une fois parvenu à la petite maison d'ouvriers qu'il venait desservir, se déhaler à grands mouvements de torse et de bras, puis clopiner vers la porte, avec sa démarche de crabe, s'appuyant sur ses cannes. Car, le plus particulier de sa silhouette venait bien de ses pieds, ces pieds énormes, emballés plutôt que chaussés dans le cuir noir, en des souliers si distendus, si bossués qu'il les nommait (nous le sûmes plus tard) : « mes sacs d'accouchements » ; ces informes et si vastes chaussures rappelaient, en effet, les étuis de moleskine, les fourreaux où sont réunis les instruments d'intervention.

Comme nous rîmes ! Mais l'amiral, à qui nous racontions l'échouage et le sauvetage, ne partagea point cette joie aussi complètement qu'à l'habitude : il riait, bien sûr, car l'homme admirable restait en courtoisie même avec ses petits-enfants — il se levait pour fermer une porte que nous avions oubliée — et quand nous eûmes fini, il nous dit avec une gravité qu'il tempérait, qu'il rendait simplement mondaine : « Vous verrez un jour : le bonhomme est une espèce de saint, mes petits... »

Oui, l'on riait, et tout le monde. Le docteur Cottard ne soignait pas la maison de notre grand-père ; il en venait un autre, plus jeune, étranger au pays : un Bourguignon, je crois, matérialiste, solide, au sarcasme vif. Le docteur Cottard était du coin, et il faut savoir que la Bretagne, en ce temps-là,

était singulièrement difficile à vivre. Tout se passait entre coteries. Les coteries avaient elles-mêmes leurs coteries. Les aristocrates se classaient suivant l'état de maison plus qu'il n'y paraissait. Les bourgeois, eux, se séparaient profondément suivant les fortunes. Et plus on descendait, plus les gens se retranchaient. Les humains semblaient aussi cloisonnés que leurs terres, avec ces talus autour de champs minuscules. Quand on revient en Bretagne, c'est une bien curieuse sensation de voir le brassage général que les malheurs, les ruines communes ont réalisé : le « fils » de la « mère » untel est devenu votre cousin.

Le docteur Cottard appartenait à une très ancienne et très pure famille de ruraux, mais absolument paysanne : sa grand'mère « portait encore la coiffe »... On a peine, aujourd'hui, à se représenter la force de ce grief... Elle demeurait aux Roches Blanches, dans un endroit perdu, où le docteur allait deux fois par an lui rendre ses devoirs, en octobre et en juin, quand cela restait ou devenait possible, autrement qu'à cheval ou à pied. Il arrivait, annoncé par les roues et les ressorts : « V'là m'sieur Émile ! » et tous les domestiques s'hilaraient. Il donnait des poignées de main et entrait dans la salle. La vieille était dans son fauteuil, vêtue exactement à l'ancienne : une robe de futaine, couleur grise, une chemise de très grosse toile, qui laissait voir ses avant-bras maigres ; là-dessus, un tablier dont la bavette montait jusqu'aux clavicules. Sur les épaules, un châle de couleur vive, d'indienne, dont les bouts s'engageaient dans la bavette, et qui, derrière, faisait une pointe. Le docteur s'asseyait près du fauteuil, ayant retiré son chapeau et tous les cheveux à l'air... Elle, qui comptait près de cent ans, lui disait enfin : « B'iour... Imile »... et le regardait avec soupçon.

Le soupçon, la raillerie, nul de sa famille ne s'en privait. Ils restaient foncièrement paysans ; la redingote les faisait rire et le chapeau se tordre : le chapeau rond, le *bloum !* Quelque chose de très curieux existe par rapport à ce terme-là : il suffit de le prononcer en Haute-Bretagne pour faire rire aux larmes un paysan mélancolique : c'est un mot-farce, de réaction instantanée. Quand le docteur Cottard posait son *bloum* sur une table de malade pour ausculter — car la

très fine politesse paysanne reste d'ancienne France. On ne se découvre pas immédiatement. On restait toujours chapeauté dans les appartements. Louis XIV demeurait couvert, même à table... Quand le *bloum* était posé sur le bahut, le mari seul de la malade gardait son sérieux : les enfants venaient voir par la fente de la porte et se pinçaient pour ne point rire.

On reprochait au docteur Cottard d'être un monsieur, dans son monde familial, et dans l'autre, d'être si près des ruraux. On disait qu'il avait voulu être prêtre mais qu'il n'avait pas persisté. Il aurait fait sa médecine pour utiliser ses études. La grand'mère semblait ne pas lui avoir pardonné sa décision et elle l'appelait le *reniat* ; elle le méprisait et, chose incroyable quand on sait l'économie paysanne, elle se faisait, dans ses rares maladies, soigner par un autre. On peut y mesurer la force de sa rancune : elle ne voulait lui accorder nulle autorité. Le docteur ne faisait ici que visite de politesse familiale. Le *reniat* restait seul dans la vie. Les visites n'étaient point faciles, cependant. Le cousin germain entrait bientôt pour aider à la conversation. Il trouvait toujours moyen de parler du bloum, sachant qu'il était écouté par des oreilles invisibles et qu'il en tirerait du succès, tout à l'heure.

Pourtant, cela n'avait pas été si simple ; quelque chose de bien moins précis s'était passé, pris, enrobé dans la grande discrétion paysanne ; dans cette difficulté d'expression qui maintient troubles les idées, parce que la faculté de paroles, de mots, est entravée toujours. Le docteur avait été fils unique, et ses parents, pour le faire bénéficier d'une « belle » instruction, l'avait placé au petit séminaire de Saint-Méen. Ainsi débutait-on aux prêtrises. Toute la famille le crut destiné, voué. On n'en parlait qu'à demi-mot, comme il sied. Les parents, étonnés, nièrent ; puis flattés, laissèrent cette idée prendre corps. Le petit resta seul à ignorer ses grands destins. Personne ne l'interrogeait durant ses brèves vacances ; si quelque cousine y faisait allusion, il démentait : « Mais non, il y a beaucoup d'élèves au petit séminaire qui ne se destinent point à la prêtrise. » On n'insistait pas, par discrétion. Mais le plus étrange, c'est que ses parents eux-mêmes fini-

rent par se persuader de la vocation et par en souffrir beaucoup.

Un jeudi, le jour où l'on pouvait recevoir des visites, Émile Cottard fut appelé au parloir, et il eut la surprise d'y trouver, à la fois, son père et sa mère. Il s'en inquiéta un peu : dans les très rares visites qu'il avait reçues, jamais la chose ne s'était produite, l'un ou l'autre restant pour assurer le service de la ferme. Il s'étonna d'autant plus qu'il les devina embarrassés par les familles qui encombraient le parloir.

— Voulez-vous venir au jardin? demanda-t-il.

Quand ils furent parvenus silencieusement jusqu'au grand *sequoia* qui centrait la pelouse en lui dévorant son herbe, le père dit, comme à l'habitude : « C'est un arbre conséquent ! » et soudain, d'une voix étranglée, la mère proféra :

— On est venu pour te demander de renoncer...

Puis elle se mit à pleurer à la muette, avec de grands sanglots étouffés qui se changeaient en hoquets. Des larmes étonnamment belles et rondes luisaient sur sa figure couleur de noix. Le père dit :

— C'est par rapport au bien, on ne se résigne point à travailler pour les autres.

Il les regarda avec amour : qu'ils semblaient déjà usés !

— Mais je veux bien repartir tout de suite, répondit-il, et rentrer immédiatement à la Ville Herviet.

— Non ! On ne demande pas tant.

Et ils s'expliquèrent. Le jeune homme apprit dans une sorte de stupeur que, depuis des années, ces chers êtres se consternaient, se consumaient, à l'idée d'une vocation qui n'avait point été la sienne, et dans le regret qu'ils n'auraient jamais de petits-enfants. A cause de la grande gêne campagnarde, le petit n'avait rien senti qui fût bien net ; peut-être un respect plus grand, une piété plus développée mais il n'avait pas de frères vis-à-vis desquels se fût marquée la différence, et, dans ce pays, tout le monde restait si attaché au culte.

Il les rassura donc. Ils riaient, maintenant, avec de grands mouvements joyeux, un peu chevalins : le père, en blouse sombre et longue, à la mode, passait sa jambe devant, en fauchant du soulier ; la mère avançait et retirait la tête, disant de petits mots drôles, sous sa *catiole* — sa coiffe — de broderies.

Alors qu'ils furent partis, en maniant les pots de beurre

et de confitures qu'ils avaient laissés, Émile Cottard se sentit très triste, subitement. Il entrevoyait les désirs muets, que ces mots brusques venaient de rendre éloquents. Des visions surgirent, qui se doublaient de regret : fumées d'encens, grandes églises sentant l'humide ; des surplis nets, des traits ascétiques et de hautes lueurs dorées... « Je serai médecin, pensa-t-il, c'est ce qui se rapproche le plus. »

« Cependant, nous disait-il avec ses bons yeux mélancoliques, quand plus tard, nous nous en approchâmes respectueusement, je suis resté le *reniat*. Et, le *reniat*, dans ce pays, c'est très difficile à faire comprendre ; on introduit, dans l'expression, autant de moquerie que de dédain. Encore n'avais-je pas revêtu la soutane ! Si l'on m'avait vu ainsi, j'aurais dû émigrer. Ils sont chrétiens mais peut-être se vengent-ils de cette supériorité que vous avez montrée, un instant, sans pouvoir la maintenir ; de votre désir de sanctification qui avorta, comme si vous aviez eu des ambitions trop hautes, orgueilleuses : vous devenez pour eux une sorte de failli de la vie intérieure. « T'étais donc comme les autres ! » Ah ! je les entends ! Et puis, cela rend piquant les mots lestes, quand un homme eut un tel désir de la pureté qu'il voulait rester chaste toute sa vie. Les meilleurs regrettent l'illustration qui eût rejailli sur la famille, avec un recteur et même peut-être un curé-doyen. »

II

Le docteur Cottard habitait dans une étrange et belle maison en pierres violettes, comme faite de chair crue, de cette pierre sanguine et vineuse que maintient une résille de mortier jaune, une résille d'aponévroses et de tendons clairs : c'est une des caractéristiques de ces régions. Cela est une d'une couleur sans comparaison quand la pluie vient d'en aviver les pourpres, et que la maison se dresse sur un champ rouge de sarrasin qui, fulgure. Il demeurait dans une bourgade pleine de souvenirs et de vestiges « d'avant les temps », où l'on rencontrait beaucoup de bizarreries ; ainsi, dans le fond de sa cave, passait une sorte de petit torrent noir qui s'en allait rejoindre le Meu, la rivière, après des détours inconnus. La

maison touchait aux anciens remparts et son jardin débordait sur les machicoulis. On expliqua ses malheurs par la maison, en disant qu'elle était malsaine ; et l'on donnait à ce mot une accentuation sentencieuse, redoutable. Le docteur avait épousé une jeune femme de la bourgeoisie — ce qui ne plaisait pas à la famille rurale. Elle mourut au troisième enfant. Les deux autres furent enlevés en trois ans par la même maladie, presque aux mêmes dates. On nous disait par « la phtisie galopante ! » et c'était pour nous une terreur insupportable que d'imaginer cette maladie-là : la Mort, au grand galop sur un cheval d'apocalypse, fonçant, du lointain inconnaissable des mondes, droit sur ses enfants, dans les jardins aux pierres violettes, eubaumés de ravenelles.

On dit que le docteur Cottard était de cœur dur, car s'il avait terriblement bataillé pour défendre ses aînés, faisant venir médecins sur médecins, les envoyant sous d'autres cieux, il reprit sa clientèle après leur mort, sans rien déceler qui aurait pu faire croire à sa douleur. Peut-être eût-on pu remarquer avec quelle insistance il se rapprochait du dernier ; qu'il passait près de lui tout ce que son métier lui laissait de loisir. Mais on ne voyait que son visage rose et souriant, que sa bonhomie toujours prête à s'arrêter. L'enfant était joli et tendre, avec les mêmes yeux que son père, chaleureux et confiants. Il ne passait plus ses hivers en Bretagne.

Le docteur était plein de réserve avec son petit garçon ; il demeurait, quant au petit Luc, comme ses parents l'avaient été pour lui, dans la peur de découvrir le réel de sa vocation terrible. Il ne voulait point trop le regarder, de crainte que son souci ne faussât la justesse de son coup d'œil, ne l'entraînât à des craintes absurdes qui, et en cela il restait rustre, eussent porté malheur à l'enfant.

Mais quand il eut onze ans, Luc se plaignit d'avoir mal à la tête, un soir du mois d'août, tandis que, par la fenêtre ouverte, entrait l'odeur des ravenelles chaudes. Ce soir-là, un soir de fête, le docteur Cottard était chez lui ; il lisait près du petit garçon. L'enfant parla, et le silence s'établit. S'il avait su ce que contenait le vide apparent de cet instant d'inertie ! Ainsi les deux autres s'étaient-ils plaints, au début...

Le docteur ne releva pas le front qu'il penchait sur sa

revue médicale, il dit, d'une voix neutre, mais très basse :

— Tu as vraiment mal à la tête?

— Oui, dit l'enfant, pas beaucoup, mais tous les soirs, et cela m'empêche de travailler.

Il y eut encore un moment de silence; puis le docteur reprit :

— Mais tu es en vacances, tu n'as donc pas tant de devoirs.

Il se leva, se dirigea vers la porte en disant qu'il devait voir un malade.

Et c'était vrai. Le docteur comprenait qu'il était au seuil d'un désespoir tel qu'il lui fallait bouger, soigner, sortir de lui-même, appliquer son cœur et son esprit à sa haute tâche pour lutter contre l'angoisse immense qui venait de le saisir, de le bouleverser, dans la seconde où il recueillait la petite plainte.

Il attela lui-même la jument blanche et s'en fut dans le beau soir tranquille. Allons, qui pouvait-il aller voir? Il pensa à cette petite fille qui l'avait inquiété, la veille, dont, peut-être, il n'avait pas assez observé la délicatesse. Était-ce bien sûr? Mais il ne réfléchissait plus et agissait automatiquement. Des gens le saluaient; il répondait, retrouvait les noms sans même savoir qu'il parlait.

Il parvint à la chaumière. Il étudia la fillette. Il avait apporté des remèdes. Les parents prirent peur, à cause de cette visite tardive. Il en fut désolé et se fit des reproches. Non, il était passé pour se rendre chez une autre malade, et en profitait pour voir l'enfant. Comment avait-il pu faire une chose pareille! Ah! que c'était mal! « Mais je vous jure que votre petite n'a rien, plus rien; je lui donne son remède, en passant. » Ah! « votre enfant n'a rien! », pouvoir dire cela, pouvoir entendre cela, prononcé bien fermement! Et il était sûr que cette petite se guérirait, courrait encore. La chaleur l'avait déprimée et les fruits verts... Son âme se raccrochait à des diagnostics rassurants. Cela pouvait donc exister, un simple mal de tête? Luc pouvait n'avoir qu'un léger embarras, dans cet été si chaud, lourd...

Il était remonté en voiture et laissait flotter les rênes. La nuit venue, la jument blanche l'entraînait à sa fantaisie, et voici qu'elle reprenait les chemins connus, s'arrêtait chez

des malades de l'hiver, qu'il avait guéris, toujours guéris ! Elle allait et stoppait sans parvenir à le sortir de sa torpeur. Ils restaient là longtemps. Parfois, intrigués, les paysans sortaient... Alors, le docteur s'excusait, d'un air égaré. On le regardait drôlement. Peut-être que les gens s'imaginaient qu'il avait bu, ce soir de fête. Il s'en allait plus loin.

Enfin, la jument, lasse, finit par s'immobiliser dans un de ces carrefours où, plus d'une fois, il avait dormi, attendant l'aube. Le docteur resta là toute la nuit, se sentant vieillir, se sentant mourir, et c'est, vraiment, la mort dans l'âme qu'il reprit au matin le chemin de la maison ; qu'il remit le cheval à l'écurie ; qu'il monta le perron ; qu'il entra — joyeusement — dans la chambre de l'enfant, qu'il dit avec gaîté : « Allons, mon petit Luc, assieds-toi dans ton lit, que je t'ausculte. »

Il pouvait encore se tromper, avec ce grand bourdonnement de sang qui lui emplissait le cerveau. Il pouvait mal juger. Il appela son confrère, et quand il le vit grave, il lui confia tous les soins de l'enfant. Son discernement défaillait ; cet homme, plus jeune, serait plus énergique, plus ouvert aussi. Lui, Cottard, ne valait peut-être plus rien ; ses soins, peut-être, restaient complètement sans valeur ; il ne durait que grâce à un abus de confiance.

Il tournoya parmi sa clientèle, balloté, jeté. Au moindre doute, il disait : « Adressez-vous à Dunières... je vais être obligé de diminuer — il est plus fort que moi, il sait mieux... » Il fallait que Dunières le fût ; il le désirait tellement qu'il y croyait ; la science de Dunières devait avoir des recettes nouvelles ; Dunières, lui qui soignait son enfant, était un grand médecin, un thérapeute, pour sauver un petit garçon. Toute la nouvelle école, il l'admettait ; les plus audacieuses innovations étaient les bonnes : « Allez chez Dunières. » Tout son espoir s'y réfugiait.

Mais cela ne suffisait pas. On devait aussi prier. Il se demanda si sa vocation manquée n'avait pas été la cause de ses malheurs. Si, de Là-Haut, on ne le rappelait pas au sens du devoir : « Mais qu'on ne fît pas porter le châtiment sur la tête du petit, ô mon Dieu ! c'est moi qu'il faut punir. » Et il offrait des *occasions*. Il se dépensait dans les pires maladies

contagieuses ; s'en allait en pleine nuit au bord des précipices, autour des étangs... « Sur moi, mon Dieu ! » Avec quelle joie bondissante il aurait couru vers le martyre !

Il décida qu'il fallait expier en même temps qu'il se dévouerait à la prière. Il irait en pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray, chez la patronne de Bretagne ; il irait nu-pieds et en mendiant. L'enfant s'affaiblissait depuis deux mois ; il allait aller supplier pour lui. Il confia son dessein à une de ses cousines germaines qui était venue soigner Luc et tenir le ménage. Il savait que cette sainte et pure fille n'avait jamais eu que lui dans son cœur. Qu'elle ne parlerait pas, à personne ; que nulle ostentation n'apparût dans un acte pareil qui demeurerait secret. Elle l'encouragea. M. Dunières viendrait tous les jours.

Le docteur disait que, lui, il ne pouvait plus rien pour son pauvre enfant, lui qui avait laissé mourir les autres. Il ne pouvait que près de Dieu. « Il ne s'agit pas d'un vœu où l'on marchande, tu comprends, Germaine ? Oh ! non, rien qui propose ou insiste. Je veux m'en aller souffrant et suppliant. Ne pas même supplier, peut-être, pour ne pas être indiscret ; offrir sa souffrance et la montrer... Adieu, Germaine... »

— Tu vois bien que tu es bien portant, mon petit, puisque je pars... que je pars pour assez longtemps. Depuis des années, je devais aller voir cet ami-là.

— Papa ! ne partez pas... ne partez pas !

— Si, mon petit Luc. Cet ami ne peut plus attendre ; je te rapporterai de belles choses, les plus belles..., mon petit Luc...

— Oh ! papa, ne partez pas !

Il partit de nuit ; il ne voulait absolument pas qu'on sût. Il ne voulait par pudeur de son âme et afin qu'on ne lui accordât point plus de mérite qu'il ne se devait. Il se cacha pour éviter qu'on ne parlât, qu'on ne discutât, et que cette édification ne se changeât en scandale. Il savait les hommes.

Il portait toujours sa redingote noire — il n'avait pas d'autres vêtements — et une canne qu'il avait prise car il pensait bien qu'il faudrait s'appuyer... Quand il fut au sommet de la côte de Tinguy, à vingt kilomètres de sa ville, dans un endroit, enfin, où il ne serait pas reconnu, il s'assit sur un tas de cailloux et défit ses souliers. Il les mit soigneusement au bord de la route, avec, dedans, une pièce de quarante sous,

son dernier argent, pour qu'on comprît la volonté d'aumône ; et il partit sur le macadam.

Une heure après, il avait les pieds en sang, et son cœur tressaillait de joie devant la souffrance.

III

Il avançait ; à chaque pas, la brûlure recommençait, avec une irradiation qui montait dans ses jambes et semblait lui pétiller dans tout le mollet, en étincelles, en décharges douloureuses. Il lui paraissait aussi que la plante de ses pieds adhérait, collait à la route froide, aux cailloux ; son imagination voyait les aspérités s'enfoncer dans les masses charnues, y faire leur logement en perforant, en arrachant, en mâchurant. Puis il voyait aussi le décollement, la rétraction des pointes qui ressortaient en emportant un peu de sang, de la chair, des téguments lacérés. Il marchait toujours. Il essayait de considérer le pas à venir comme le premier ; de ne point s'affecter, de diviser les souffrances. Il parvenait même à les nier, à souffrir *raisonnablement :* « Raisonnablement, se disait-il, et ce n'est qu'un effort à fournir, un seul effort par seconde, celui de poser le pied, puis de poser l'autre... Les souffrances ne doivent pas s'additionner. Leur addition n'est pas réelle. C'est ma sensibilité, ma faculté d'avoir mal, ma mémoire, qui retiennent la souffrance comme un réservoir qui finirait par déborder et par me vaincre. Les douleurs... une par une, une à une ! »

Il ne fallait pas ! Même si cela devenait trop fort ; toute son énergie ne devait tendre qu'à une chose facile, se pencher en avant, avancer le pied pour ne pas tomber par terre, et ainsi de suite, pour marcher.

Il voulut se réjouir de sa souffrance, bientôt, comme laïquement, pour se dominer, craignant que de l'offrir à la communion universelle des peines et des douleurs ne fût un piège d'orgueil. Alors, il interrompit ses cantiques pour chanter de petites chansons de son jeune âge, mais cela lui fit trop penser à son enfant, à qui il les avait apprises. Il se redit : « Je n'ai pas mal », et il progressa, dents serrées.

Une autre chose, aussi, lui devint très pénible : la rencontre des gens. La première personne qu'il trouva fut un cantonnier. L'homme brisait des cailloux, à genoux sur ses pantalons de cuir, contre de grands tas de meulières carrées, avec, sur le visage, une bande de treillis de fer qui préservait ses yeux. Le docteur se vit regardé puis fixé ; l'homme remonta son masque sur son front et le dévisagea, l'inspecta, à mesure que le docteur avançait. Quel singulier routier faisait-il avec sa redingote, son bloum et ses pantalons relevés !... Le docteur Cottard le salua avec un sourire et passa. Puis ce fut une petite gardienne de vaches, qui tricotait. Elle remonta sur le talus, laissant ses animaux entravés sur la route et, se retournant avec brusquerie, se mit à courir en s'enfuyant ; ses cheveux flottèrent derrière le bonnet trois-pièces qui lui serrait la tête.

Le docteur en ressentit quelque peine mais il ne souffrit vraiment qu'en se trouvant dans un marché. La foule noire et bleue — les femmes étaient toutes en noir, et les hommes portaient la blouse — la foule s'ouvrit lentement devant lui mais régulièrement, comme dans un rêve ; et il passa entre deux masses populaires très écartées, au centre d'un grand espace vide qui se formait devant lui. Il n'y eut pas de plaisanteries, pas d'apostrophes mais un silence humain que, seuls, les cris des bêtes troublaient. A cette époque, le docteur était déjà tout blanc de cheveux. Il gardait son grand air de dignité, il marchait doucement et ses pieds saignaient.

A la sortie d'un bois, il rencontra deux gendarmes à cheval, qui le hélèrent une fois qu'il fut passé. Il lui fallut revenir en arrière et ces quelques pas lui coûtèrent étrangement :

— Je suis le docteur Cottard, d'Iffendel ; je vais en pèlerinage à Sainte-Anne-d'Auray.

Eux aussi le crurent fou et le questionnèrent longuement. Il leur montra des papiers qu'il détenait dans un sac de cuir en bandoulière, contenant son rasoir et deux chemises. Le docteur était immobile sur le bas-côté de la route ; c'était la première fois qu'il s'arrêtait depuis deux heures et demie qu'il marchait pieds nus, et il se demandait : « Pourrai-je repartir ? »

Les gendarmes, enfin, s'excusèrent, furent très doux et le

saluèrent quand il s'en alla... Il avança... ah ! bien... bon !... Cette fois, la douleur envahissait le genou, s'accrochait au genou comme à coups de bec. C'était le départ ; il savait bien que, dans l'échauffement, la douleur se calmerait. La route changeait de nature ; le granit gris du macadam avait fait place à une sorte de ciment rosâtre, qui semblait plus doux, moins âpre et formait du sable sur les côtés. Il se crut permis d'y guider sa marche, pour ce départ, car il devait atteindre un but, quand même. Il subissait la tentation incessante de la berme herbeuse, car, en ces temps-là, les routes bretonnes s'encadraient de larges trottoirs de gazon et, comme il en était tout près, une envie démesurée le saisissait d'y poser seulement ses pieds, un instant ! Mais il résista. D'ailleurs, cette douleur, qui lui faisait se mordre les lèvres, se changea bientôt en une grande souffrance largement épandue, qui tenait plus de la meurtrissure que de la morsure.

Comme il montait une grande côte, pas à pas, sentant bien qu'il faudrait enfin se reposer, une voiture le rejoignit et prit le pas au raidillon ; un homme et une femme, qui se retournèrent plusieurs fois. La voiture s'arrêta et la femme descendit ; elle vint au docteur. Elle était grande et très jeune encore, avait l'air doux. Elle ne dit que : « Monsieur », en regardant les pieds rouges, avec des yeux qui battaient. Cette fois, il eut confiance, et besoin d'avouer :

— Oui, je vais à Sainte-Anne, pour qu'elle ait pitié de mon pauvre enfant.

La femme avait joint ses mains qui tremblaient ; elle marcha à côté de lui ; elle disait :

— Pitié ! Monsieur... Pitié !

Et, quand ils rejoignirent la voiture, elle ajouta :

— Montez, monsieur... pour nous donner du mérite.

— Je ne puis pas. Il faudrait que je revienne jusqu'ici. Mais, fit-il, avec une lumière sur les traits, donnez-moi un peu de pain ; je ne suis pas encore habitué à mendier, et vous me rendrez un grand service.

— Ah !... Joseph, attache le cheval ! Asseyez-vous sur la couverture, monsieur, et j'ai tout ce qu'il faut.

Alors, ils le servirent, au bord du chemin.

Il laissa passer la grosse chaleur car il raisonnait toujours

son calvaire : s'épargner pour parvenir. Les premiers jours devaient être mesurés. Il s'autorisa à goûter le repos, la diminution de souffrance. Un peu d'eau subsistait dans les pierres rouges du fossé : il s'y lava, et maintenant, étendu à l'ombre d'un chêne, il regardait le grand paysage. Il était au milieu de landes sur lesquelles la vue s'en allait très loin. La forêt de Brocéliande bleuissait sous le soleil, et lui, l'homme des tâches journalières et épuisantes, qui ne pouvait regarder les choses, étant trop préoccupé des hommes et de leurs maux, qui, entre chaque visite, ne songeait qu'aux remèdes et aux diagnostics, soudain, il fut envahi par le sentiment de la splendeur du monde — une seconde ! — mais ce fut comme une déchirure dans un ciel lourd, révélant un espace de ciel joyeux, admirable. Ah ! dégagé du chagrin, de cette terrible angoisse, comme on devrait être allègre, et de quelles actions de grâce se sentir jaillissant !

Le choc fut si fort qu'il en resta longuement songeur. Il y voyait une indication : tel devait être l'état d'esprit du vrai pèlerin. On lui en envoyait l'ordre. Il leva les mains vers le ciel bleu et, humant à toute puissance pulmonaire l'odeur magnifique des pins, il se mit debout, en étouffant son cri.

Il ne put marcher qu'une heure encore. La tête lui tournait ; il avait beau disperser son âme sur les vastes collines en tâchant de retrouver ce mouvement qui l'avait fortifié au départ ; beau se répandre hors de soi-même dans les horizons bleuâtres, la douleur lui crevait les jambes : il lui semblait que ses muscles et ses tendons allaient percer sa peau brûlée ; que ses cuisses enflaient. Il s'assit encore et chercha une maison... Il repartit, cette fois, en s'excusant, il prenait l'herbe : ne cherchait-il pas simplement un gîte ? Il trouva une maison au bord de la route, qui arborait un bouchon de buis : une auberge. On n'aurait pas dû s'arrêter là car les auberges ne sont pas faites pour les pèlerinages. Mais il ne pouvait la dépasser... il ne pouvait. Il se traîna jusqu'à la porte coupée. Il aperçut des gens, des gardes qui jouaient aux cartes et buvaient joyeux. Quand il parut sur la demi-porte, les buveurs ne virent que son torse et ne remarquèrent que sa mine bourgeoise. Ils se levèrent, par courtoisie de caste, comme en ce pays : « Je ne suis qu'un pèlerin, murmura le docteur

Cottard, et je dois mendier mon gîte. » Qu'il lui faudrait donc de temps pour s'habituer ! Il ouvrit la basse porte, machinalement. Les hommes aperçurent le pantalon gris de poussière et les pieds nus. Le docteur restait immobile.

— Mais entrez donc ! fit un des gardes avec colère.

— Entrez donc, reprit mollement l'aubergiste.

— Entrez, monsieur, et buvez, reprit le garde, il ne serait pas dit... Vous viendrez coucher chez moi.

— C'est que je ne puis plus avancer du tout... je suis au bout de mes forces.

— Je vais revenir vous chercher en voiture, monsieur ; c'est en dehors de votre chemin mais demain, je vous reporterai ici. Mettez-vous là !

— Je veux bien, dit le docteur, je vous remercie.

Il n'en pouvait plus ; les hommes étaient trop bons. Le docteur Cottard, assis sur une chaise, en face d'une bolée de cidre et d'une cruche fraîche qui se vaporisait, se mit à pleurer, ses cheveux blancs dans ses mains. Il pleurait sans grands sanglots, doucement, comme s'il se vidait l'âme de toutes ses souffrances. Ses larmes tombaient sur le bois rude. Tous, autour de lui, le regardaient, envahis par le sentiment de la douleur, par son approche ; de la douleur que même les plus gais savent leur voisine, leur compagne silencieuse, qui les suit pas à pas, pour, un soir, mettre ses mains sur leurs épaules et les retourner brusquement, face à ses grands yeux clos...

IV

Le lendemain, il ne put faire que douze kilomètres. La souffrance était trop forte ; elle le paralysait. Il ne s'en préoccupa point. Il faisait quelques pas et puis il s'arrêtait. Le sens du pèlerinage l'avait complètement pris ; les choses qui aggraveraient sa route lui semblaient bien peu importantes. Il ne désirait plus arriver ; il ne désirait que souffrir dans une grande effusion : et on l'exauçait. Viendrait bien un instant où, par delà les terres rases et les landes plates, il apercevrait la ligne bleue, le golfe, ses îles, ses pins, et, dominant l'espace, la statue d'or. Son seul devoir était de remercier. Il avançait

au milieu d'une nature magnifique qui comblait cette nouvelle sensibilité, qui se saisissait de lui ; de nouvelles tendresses naissaient dans son esprit et son corps. Il lui paraissait que, jamais jusqu'ici, il n'avait rendu justice au monde, à cette qualité du monde. Il avait vécu comme une bête de somme, animalement. Certes, toute sa volonté s'essayait à rendre les hommes moins malheureux, moins souffrants ; il soignait avec toute sa connaissance et sa générosité mais cela restait le nécessaire, le devoir strict, la *tiédeur*. Quelque chose de plus pur attendait qu'il ne satisfaisait pas ; le monde était aussi son prochain, et il ne l'avait pas aimé !

A cette heure épouvantable, dans le sursaut que lui imposait chaque pas, il devinait une sorte de grâce qui venait à lui. Route, tu étais bonne de faire saigner sa chair ; soleil, tu étais bon de le cuire, de lui flamber les épaules ! De sublimes accents sortaient de tout, de l'arbre, de la forêt, des champs pauvres et des fougères ; des accents qu'on ne pouvait percevoir qu'écorché vif de sa molle quiétude, dépouillé de son cuir dur.

Il faut chanter et s'épanouir, agréer la souffrance qui amène la révélation. On ne peut accéder à la divinité qu'en passant par l'agonie, et il pensait au Jardin des Oliviers, où le Christ souffrit pire que la mort pour commencer de quitter son humanité. Le Christ était bon, même quand il prenait les enfants. La vie des hommes n'est qu'une durée imperceptible dans l'éternité du temps. Il avait eu tort de tant pleurer ses fils. La durée abolissait toute vie. Dieu était bon... et le docteur stoppait et, par une sensualité mystique, il s'accordait un instant de séjour dans l'herbe fraîche ; ainsi, disait-il à Dieu : « Vous voyez, je sais que vous êtes indulgent, je n'ai pas peur de votre sévérité. » Il faisait plaisir à Dieu.

Il admirait les grands étangs qu'on voyait luire ; il parlait tout haut à son fils : « Peut-être que tu seras guéri, mon enfant ; alors, nous reviendrons ici, ensemble ; mais, même si tu n'es pas guéri, nous reviendrons... Je ne rentrerai jamais ; je resterai avec toi au long des routes, comme aujourd'hui. Nous irons, tendrement tous les deux, avec ton image si douce près de mon cœur, ta petite ombre si aimante. Nous irons dans tout ceci comme dans une église sonore, le monde de Dieu

n'est que sa grande église, pleine de merveilles, et nous atteindrons les basiliques et les sanctuaires comme on va vers le tabernacle, dans les cathédrales. Nous ne nous quitterons plus jamais. Je mettrai cette fois de bonnes chaussures et tu n'auras pas à avoir pitié de moi ; tu ne me regarderas pas avec des yeux tristes. N'aie pas des yeux tristes, mon enfant chéri. Tu ne me feras jamais de peine. »

Il vit les nuages splendides envahir le ciel, tendre leurs vapeurs si légères et si lourdes, transformer le ciel de lumière fixe en un plafond de brumes vagabondes, en grandes lames grises qui déferlaient. Il reçut la douce pluie d'été, voyageuse et hâtive, et il ruisselait sans souci des eaux. Il ne voyait plus les gens qui passaient. Il coucha sous un dolmen qui s'ouvrait près de la route, parmi les ajoncs. Il mangea les provisions du garde et s'endormit d'un sommeil fiévreux, mais lourd.

Quand il se réveilla, il se remit tout de suite en route. Il ne voulut même pas regarder ses pieds car il y eût apporté un esprit clinique indigne de ce nouveau lui-même qui se levait, qui se greffait, comme un personnage de jeunesse sur un vieil homme. Tout restait en des mains plus sûres. La terre était très fraîche, presque glacée, et il avançait sans trop de souffrance de ses pas, tout en se sentant profondément fatigué, intérieurement. Il marchait dans le tout petit matin, au milieu de brumes argentées qui traînaient en lambeaux sur les collines. Un moulin à vent tourna longtemps devant ses yeux car il allait avec lenteur. Quand il fut tout près, il s'arrêta devant ses ailes pour finir son pain et se mettre en ordre. Il ne pouvait détacher ses regards de ce mouvement silencieux et si doux. Il s'en ravissait l'âme, cela lui paraissait un symbole : recevoir cette grâce invisible, ce courant en marche dont, lui, dans son fossé, il ne sentait rien. Mais peut-être qu'il se réjouissait inconsciemment de cette facilité, lui qui peinait si durement pour se mouvoir.

Le meunier sortait. Il s'arrêta, stupéfait, devant ce singulier chemineau qui se faisait la barbe dans le ruisseau, dans la flaque rocheuse, avec une petite glace sur la pierre rouge. Il appela sa femme. Celle-ci regarda de loin et deux enfants accoururent, qui s'enhardirent. L'un d'eux portait un pansement à la main. Il dit qu'il s'était blessé et le docteur proposa

de refaire le bandage... Mais la femme eut peur et rappela l'enfant. Le docteur Cottard reprit sa route.

Il s'était habitué à la douleur ; il avançait très, très lentement, mais toujours. On ne devait s'arrêter que pour un vrai repos. Il regardait très haut devant lui. Il rencontra des moissonneurs qui sciaient, à la faucille et courbés en deux, un grand champ de blé noir. Ils étaient gais. Il leur demanda un peu de pain et ils lui donnèrent du lard grisâtre et rose, en plaisantant doucement. Le docteur souriait.

Maintenant, il vivait absolument avec son petit garçon. Il s'était reproché de ne pas l'avoir assez aimé. Tout aurait dû être consacré à la tendresse, incessamment. Sa vie devait augmenter la force de l'enfant; son amour, même lointain, entourer cette petite plante comme un corset solide, assurer comme une nourriture riche, un fortifiant, imperceptible, mais pris dans chaque bouchée. Il lui semblait, par les espaces, envoyer sur lui de grandes ondes puissantes, des brises généreuses, des bouffées d'air salubre, et il se réjouissait des mordications de la douleur. A chaque lancinement, il croyait assister au départ d'un peu de sa santé, à l'arrachement électrique de cette décharge vitale qu'il déclenchait vers le petit lit.

Il dépassa Ploërmel, où, pour la première fois, il connut une sorte de honte durable et de rancœur douloureuse. Il tombait à la sortie des catéchismes et il eut plus de quarante enfants derrière lui, gouailleurs et moqueurs. Certains, en se poussant, l'avaient bousculé et fait glisser dans le fossé, et il s'était coupé le pied droit sur un tesson de bouteille. Puis, soudain, il était entré en confrontation avec une grande glace d'étalage et il s'était vu, vraiment, lui si respectable, dans un aspect de calamiteux désordre. Il avait eu beau se brosser avec la brosse du sac, les pluies et les poussières l'avaient marqué de coulures exagérant encore les plis des habits ; deux boutons manquaient ; le bloum portait une grosse cabosse, une hernie qu'il réduisit mal. Les gendarmes l'interrogèrent encore, mais avec moins de respect, et la foule augmentait autour de lui. Les enfants l'accompagnèrent et ne se dispersèrent qu'avec la pluie.

La pluie lui parut doublement bonne car il souffrait trop, et ses pieds, dans le ruisseau, lui firent moins mal. Une grande

fatigue gîtait maintenant entre ses épaules et lui serrait l'échine ; il se devinait moins aimant, presque dur. Il marcha longtemps, se sentant s'obscurcir.

Il lui prenait une sorte de rage nouvelle avec des mépris et de la colère qui le poussaient. La pluie devint très forte et il se trouva entièrement pénétré d'eau... L'eau lui ruisselait au long du corps, sous sa chemise et il frissonnait. Le noir se voûtait dans le ciel et parfois des éclairs fulguraient. Il y avait aussi de singuliers éclairs tout droits qui partaient du sol, dont il ne se rendait pas bien compte. C'étaient des tirs d'artillerie.

Il lui paraissait être enveloppé par un double orage, dont le céleste se rapprochait de plus en plus. Les grandes lueurs en zigzags claquaient autour de lui comme la mèche d'un fouet immense qui l'eût cinglé. La souffrance montait toujours, lui tenaillant le bassin. Dans son dos, cela pesait avec des poussées meurtrissantes, ainsi qu'un sac de boulets. L'orage se déchaînait sur les bruyères et sur les pins. Le docteur se trouvait saisi dans une tourmente sur les hauteurs de Lanvaux, sur ces landes infinies qui descendent vers l'ouest. Quand la pluie cessait, il distinguait, à perte de vue, de mornes aplats couleur d'ardoise, où traînaient des lambeaux, où se dressaient soudain des falaises inconnaissables, avec des rocs contournés, en équilibre ; et encore de grands pans de muraille, qui se couchaient sous la tempête ; murailles très hautes, ou très basses ? Parce que très lointaines ou à toucher du doigt ? Était-ce mouvant ou fixe, des forêts ou des buissonnages ? On ne distinguait plus, on n'appréciait plus, pris dans la ruée des vents, des éclairs et des vacarmes... Cela augmentait toujours ; les fracas suivaient la flamme ; des pins se brisaient, projetant des éclisses blanches comme des éclaboussures. Il titubait. Un éclair frappa, dans le sol ou dans l'arbre, encore plus près, lui emplissant les narines et la gorge de sulfures, de saveurs de silex chaud ; et le tonnerre éclata de nouveau dans une telle véhémence, une telle lueur, une telles phéricité éblouissante, sonore, que la résistance de l'homme en fut soudain fauchée, que tout son être se déchargea aussi à la décharge de cette déflagration : il roula par terre sans connaissance. Son corps s'arrêta au bord du fossé, tout aplati, comme un cadavre.

V

Il se retrouva le lendemain dans une maison des landes, sur une sorte de couche de fougères et de paille. Les fermiers l'avaient ramassé au long de la route, à demi-couvert de sable et d'aiguilles de pins. Il sentit battre ses artères, et, avant même de reprendre la sensation d'exister, il eut celle d'une grosse fièvre, que son oreille, habituée aux auscultations, diagnostiqua. L'idée de l'enfant revint aussi, petite lumière au bord de l'abîme. Il eut le temps de grouper autour de lui quelques mouvements de son âme, et il re-sombra dans l'inconscience.

Ces gens exploitaient une ferme neuve. Un homme riche le comte de B..., s'étant épris de ces terres sauvages, venait d'y construire un vaste château, au bord d'un étang rond et bleu comme un disque de lapis-lazuli. Il voulait améliorer ces landes. Il vint dans les premières heures de l'après-midi : un homme bien étrange, dont la fin fut lamentable. Petit, rougeoyant, mais soigné à l'extrême, sa courte moustache toujours cirée, il était affable et bon. Mais il avait des mœurs ignobles, dans sa grande, grande douceur... On disait que son père avait été changé en nourrice. Curieux affaiblissement des races bâtardes ou hors de leur norme : des cinq frères, aucun n'eut d'enfants. Tout lui était bon pour sa vie déréglée. Nous le connaissions bien. C'était un de nos parents et nous le chérissions : ce fut une stupeur quand il nous fallut témoigner au procès en divorce, et que nous sûmes...

Le comte s'exclama en présence de ce vagabond à la figure enflammée, aux yeux clos, et dont le délire bavard, entrecoupé, lui révélait un homme de distinction. La redingote, toute déchirée, était là, et la femme la tendait comme le témoin d'une vie bourgeoise. La sacoche avait été volée ; rien ne se trouvait dans les poches qu'une petite trousse à bistouris, dans les pans. Il fit chercher un médecin et mettre l'homme dans un lit.

Mais la douleur était si vive que le vagabond, dans sa démence, hurlait, à cause des couvertures, et qu'il les arrachait parce qu'elles pesaient sur ses pieds. Il fallut l'allonger

sur un matelas, à terre, et ses pieds, affreusement gonflés et bleuis, dépassaient.

Le médecin vint. Il ne put panser les plaies, le malade ne voulait pas et quand il s'approcha du torse pour ausculter, comme il percutait, l'homme prononça : « Inutile, rien au poumon. Courbature » — « Sans doute un médecin devenu fou », dit le praticien au comte, et il tenta de donner des indications et des remèdes. « Attendre. » Il demeurait loin et repartit vite.

Le comte était peut-être venu pour cette jeune fermière jolie, et fine comme leurs petites vaches bretonnes. Il resta là, considérant ce supplicié qui priait. Oui, il priait avec de grandes supplications..., des élans d'amour qui emportaient sa voix dans les hauts registres, comme sur une vague de fond. Puis, par instants, il dénouait ses doigts trempés de sueur, s'étendait sur le dos et restait les bras, en croix, qui posaient sur le carrelage, en pleurant de grosses larmes. Les pieds, gonflés de souffrance, saignaient encore et le comte, bouleversé, prenait l'idée d'une sorte de Christ dont les mains, épargnées, ouvertes, s'offraient aux clous... Cet homme de chair était remué jusqu'au tréfonds de lui-même, son fond de douceur. La femme disait son chapelet. Ces êtres ne pensaient pas encore comme ils vivaient, et c'est une des plus hautes faveurs du catholicisme, de maintenir, sous les broussailles et les fumiers de l'âme, toute une semence prête à éclore, immaculée.

M. de B... s'en alla soucieux, agité, inquiet de soi-même, très tard, en ordonnant de tout faire pour venir en aide au blessé. A côté du matelas, la femme, maintenant, tentait de raccommoder la pauvre redingote en lambeaux.

VI

Des jours, quatre ou cinq peut-être, passèrent. Il semblait aller mieux ; il remerciait quand on lui donnait du lait à boire puis il retombait : il avait trop réfléchi et trop prié, trop espéré ; son organisme matériel restait fourbu de sa tension d'âme.

Il sortit de sa torpeur, brusquement, un soir, avec le soleil

couchant. Le jour, il avait été très calme. La femme le vit se redresser soudain, s'établir sur les bras repliés, tendre l'oreille : « Qui tousse? », demanda-t-il assez haut. Un des trois enfants restait au lit depuis la veille, avec un gros rhume ; dans l'autre pièce, le petit avait une quinte prolongée et rauque, sifflante : « Qui tousse ? », proféra le docteur Cottard, plus fortement : « Mais, reprit-il,... c'est une toux de diphtérie ! » La femme, effrayée, appela un valet : le docteur rejetait les couvertures pour se lever. Mais à peine les pieds au sol, il retomba avec un cri : ses pieds refusaient. Il essaya de nouveau en gémissant. Non ! Alors, en chemise, admirable ou grotesque, il avança, sur les genoux et sur les paumes, *vers cette toux-là*.

Cela ne dura d'ailleurs qu'un instant. Tout de suite, le cerveau retrouva son fonctionnement, et le corps ses habitudes de dignité. Quand la femme revint, avec deux hommes tendus pour la lutte, ils le virent, assis sur une chaise, qui essayait de s'habiller :

— Vêtez-moi rapidement, fit-il, non, jetez-moi un manteau sur les épaules. Je suis médecin. Quelqu'un, ici, est très malade...

On le couvrit.

— Soutenez-moi aux aisselles !

Il avança sans plaintes, mais la sueur lui dégoulinait du visage. Il parvint au berceau, se mit à genoux sur une chaise pour examiner, à cause de ses blessures. L'enfant était tragiquement rouge. Le docteur se pencha, ouvrit plus encore la petite bouche déjà avide, déjà insatisfaite, il se releva sur sa chaise :

— Où sommes-nous ici ?

Il interrogeait l'homme avec une autorité sans hésitation ; l'autre répondit, doutant encore. Le docteur reprit :

— Du papier, une plume ? Faites atteler. Vous ramènerez de Ploërmel ce que je demanderai. S'il y a une traverse, prenez-la. C'est une question de minutes.

Et comme le père balançait les épaules :

— Mais comprends donc, malheureux ! c'est le *croup* !

Le *croup* ! La maladie terrible dont toutes les mères paysannes tremblaient ; le croup, qui fait étouffer en remplissant la gorge de membranes. La femme plia, le paysan courut.

Le comte entrait ; il venait à cheval, comme il avait accoutumé, l'après-midi. Il vit en face de lui un homme décidé, qui se présenta brièvement, dit le danger. M. de B... se proposa : son autorité activerait ; son cheval...

— Bien, monsieur. Tâchez de ramener quelques instruments que je mentionne.

On lui apporta alors la petite trousse. Le docteur la contempla quelques instants. On devrait aussi appeler un chirurgien. Le comte ne savait si l'on trouverait. Il donnerait la consigne au pharmacien de Ploërmel. Il partit.

Le docteur s'habilla tant bien que mal, et, comme le père restait inactif, inquiet, il lui demanda de faire des béquilles grossières, en fixant des bouts de bois dans des demi-rondins. Ainsi pourrait-il s'aider lui-même. Il revint près du lit et examina longuement encore le petit malade. Puis il se mit à l'écart et commença d'affûter les bistouris avec une pierre fine.

L'enfant étouffait de plus en plus. Pourrait-il durer jusqu'à l'effet de ce sérum Roux, qui commençait de s'employer et que devaient avoir les chefs-lieux ? Anxieusement, le docteur épiait les suffocations. L'enfant bleuissait et son râle emplissait la petite maison. Le docteur façonnait de délicats instruments de bois. De temps à autre, il venait à l'enfant et dégageait la petite gorge le mieux possible. Il fallait attendre le comte pour avoir de l'aide ; cet homme, plus décidé, plus habitué, vaudrait mieux que le malheureux père tremblant.

M. de B... revint, ayant gagné près d'un quart d'heure sur ce qu'il avait annoncé. Ils firent la piqûre, l'injection, que le docteur estimait trop tardive. Cottard déclara au comte qu'il tenterait d'intervenir si, dans une heure, le chirurgien n'arrivait pas. Intervenir ! Le comte blêmit, lui qui ne vivait que pour l'instant agréable, le moment sensuel...

— Il faut, murmura le médecin, les autres s'affoleraient.

Ils attendirent encore. Le docteur Cottard, qui restait au chevet, se penchait toutes les cinq minutes. Enfin, il dit :

— Allons !

Toute sa vie, notre oncle se rappela la terrible opération. Pour arriver à se dominer, à se tenir, il se répétait : « C'est

un combat, un combat... » Il finit par le dire tout haut, gravement. Le docteur reprit :

— C'est un combat.

Le docteur Cottard avait placé l'enfant sur son matelas à lui et, ne pouvant poser les pieds à terre, il travaillait à genoux, le matelas un peu surélevé au moyen d'un pétrin. Le comte maintenait la petite tête violacée ; un de ses gardes immobilisait le corps, et l'homme, qui, la veille, semblait encore un dément, palpait la gorge avec une délicatesse, une attention infinies. M. de B... voyait son expression tendue, sentait la divination de ses doigts errants sur la trachée : « C'est un combat », se répétait-il pour ne point défaillir, quand le bistouri approcha de la peau... ce crissement si spécial !... Le docteur posait des pinces à linge, à ressort, qu'il venait de faire bouillir et dont il avait réduit les surfaces portantes pour leur donner plus d'action... Et enfin, ce mouvement suprême et plongeant de l'acier, et ce son, ce son invraisemblable, cette succion avec le retour de bulles ! Et la détente de tout le corps de l'enfant qui, soudain, s'amollissait tellement que le comte crut la mort survenue. Mais non, il revivait, il recommençait à respirer librement.

— Maintenant, dit le docteur, mettez le matelas sur le sol.

Il gardait toujours ses doigts autour du cou de l'enfant. On posa le matelas à terre ; le docteur s'étendit tout de son long près du petit et ordonna :

— Que deux personnes restent là, afin de m'empêcher de dormir, car ma fatigue est grande. Je dois maintenir la plaie ouverte.

« Il resta six heures ainsi, racontait M. de B..., les doigts engagés dans cette blessure qui sifflait, puis qui finit par siffler moins fort, quand le remède agit. Le chirurgien ne vint qu'à une heure du matin. Il admira. Le docteur l'aida. Puis, quand ce fut fini, et l'enfant replacé dans son *ber*, l'enfant sauvé, le docteur Cottard se laissa aller sur le matelas sanglant, ne voulant pas même qu'on y touchât. Il s'endormit tout de suite, et nous restâmes longtemps à le regarder. »

VII

Il y eut une épidémie de croup dans le pays. Le docteur, rétabli dans sa dignité, s'y employa. Ce fut une chose incroyable : comme il ne pouvait marcher ni longtemps, ni vite, et que dans une région si accidentée, sur ces chemins de forêt, malgré ses béquilles frustes on était dans l'impossibilité de rejoindre en voiture ces chaumières perdues, il se faisait pousser en brouette, avec une énergie tranquille. Des hommes l'accompagnaient, se relayant ; et l'on voyait passer sur les landes, de jour, de nuit, cet étrange équipage, suité d'enfants qui, alors, ne riaient plus. Le docteur, tournant le dos à la route, s'appuyait sur l'avant de la brouette, de la *boutsoule*, comme ils disent ; il portait sa redingote grossièrement recousue ; ses jambes, que terminaient de considérables pansements, tombaient de chaque côté des brancards. Quand on le pouvait, une charrette à bœufs emportait la brouette et l'infirme mais le pas des maigres bœufs clairs était trop lent.

Devant chaque petit lit, à chaque figure enfantine, l'homme martyrisé se penchait douloureusement, tendrement. C'était un peu son fils qu'il retrouvait, qu'il plaignait, pour l'aider, le sauver peut-être. Il lui semblait que son enfant s'était multiplié, s'incarnait dans ces minces corps angoissés : tous ces visages anxieux ressemblaient au sien. Après l'injection, après les tortures, quand il allait quitter le petit, il se penchait sur le front en sueur et le baisait sans souci des contagions ; il disait : « Pour toi, mon petit Luc... » et les parents croyaient à une prière. Des mères le remerciaient avec effusion ; à toutes, il répondait : « Cela n'est pas moi qui guéris, si je soigne. » Il demandait qu'on priât sainte Anne d'Auray. Ingénument, il lui semblait que sainte Anne serait heureuse de recevoir plus de prières.

La bataille du croup dura quinze jours. D'autres médecins avaient été envoyés. Le docteur Cottard écrivit, au début, à Germaine, pour dire qu'il allait bientôt repartir, qu'il avait reçu de grandes grâces. On répondit que l'enfant ne souffrait pas plus ; que même, parfois, il paraissait mieux. Au fond de

soi-même, le docteur prenait le sentiment que toute cette vie qu'il avait rendue s'était déviée, un peu, vers son enfant. A certaines minutes, il entrait dans une sorte de transe, de mouvement intime grandissant, et il se prenait à dire : « De toutes ces vies que j'ai sauvées, accordez-m'en seulement une pour moi, Seigneur, une toute petite, qui se languit. » Mais il se reprochait cette demande indigne, et il pleurait, à l'ombre des pins légers, dans le grand murmure solaire des grillons et des sauterelles.

VIII

Le vingt et unième jour, il dit : « Demain, je vais partir. » On le reporta sur la route, à l'endroit où il était tombé. Il partait avec ses béquilles, ayant reconnu qu'il ne pourrait plus marcher sans elles. Ils l'entouraient, à une vingtaine. Mais il voulut partir pieds nus. Quand il défit ses pansements, les pieds apparurent, bleuis, gonflés encore, et quand il les posa sur la route blanche, les femmes gémirent. Toutes les mères des enfants soignés étaient là ; quelques hommes aussi. On avait voulu le munir d'argent mais le docteur Cottard refusait tout, sauf les galettes de sarrasin, qui durent.

Ils se serraient autour de lui, comme pour le retenir. Ils lui dérobaient la route. Le maire entreprit de le remercier au nom des habitants, pour les services rendus. Il parlait avec gaucherie, mais l'émotion des autres renforçait ses termes et son accent. Le docteur les entoura tous de son bon regard : « Priez pour que Dieu vienne en aide à mon petit garçon. » Puis, se tournant vers le sud-ouest, il lança son corps en avant, entre les béquilles jaunes : les pieds blessés touchèrent le sol.

Il s'en allait lentement, lentement, balançant sa grande forme noire et, parfois, s'arrêtant, sans doute dans l'étreinte de la souffrance. Alors, ceux qui regardaient avaient ce mouvement des gens qui vont courir pour porter secours. Mais il repartait. On le perdit de vue quand il descendit la pente. Puis on le revit quand il fut, longtemps après, sur la côte. Il était devenu tout petit ; d'ici, la côte semblait aussi raide que la pente d'un toit. Il faisait deux pas, puis stoppait. Les Bretons comprirent que le pèlerin devait déjà être à bout

de ses forces : ils se mirent à genoux et prièrent, puisque, savaient-ils, on ne pouvait rien d'autre pour lui. Au sommet de la côte, il leur prit le cœur de se retourner longuement vers eux. Puis, on ne vit plus rien, que la grande lumière de l'ouest.

Ils se relevèrent et, soudain, parlèrent, plusieurs à la fois, confusément. Et ils rentrèrent vite, comme décidés.

Lui marchait, se battant avec la douleur mais pris dans une résignation si complète qu'il était comme sorti de son corps. Un dédoublement de lui-même se produisait : ses chairs pouvaient saigner et se déchirer, il les plaignait, du haut de son âme ; l'étrange séparation se révélait, définitivement, celle qu'on attribue aux saints dans l'épreuve, aux martyrs ; celle que, plus humblement, les vieilles morales assurent avec l'épurement de la douleur. C'était cela que, parmi l'obscur, son esprit pressentait depuis des jours, découvrait peu à peu. Et il se sentait des espaces infinis à remplir d'amour, maintenant qu'il devenait débarrassé de son corps. Sa tendresse pour son fils prenait quelque chose de farouche. Il voulait le revoir depuis ses premiers gestes, entendre ses premiers cris, dans le fond de la grande chambre où sa femme venait de le mettre au monde : une chambre qui avait un papier à fleurs grises, avec une bordure rouge et or. Il voulait séparer, diviser les jours qui forment un long amas indiscernable, et reprendre l'enfant dans leur succession isolée... Luc avait eu un petit rhume, à cinq semaines ; on l'avait pesé dans une chambre trop fraîche, à cinq semaines. Au moment où sa femme était morte, le petit pleurait dans un coin, comme s'il eût compris.

Il acceptait comme une grâce de si bien se rappeler tout. Comme l'on devrait, chaque soir, se réjouir de la bonne journée reçue, toujours bonne, quand le petit être vit content, heureux, si simplement mouvant dans la vie, dans l'air! Le docteur était sans rancune, sans presque d'inquiétude... Il lui semblait maintenant impossible que l'enfant disparût tant que le père vivrait ; les heures de l'enfant ressortaient de l'oubli et, quand le père ne savait plus, il les recomposait en groupant les éléments qu'il connaissait : les saisons, les heures, les éclairages dans la maison et le jardin et même

les parfums ; mais ce qui lui servait le plus c'était les jouets : le cheval à bascule, dont les patins verts changeaient peu à peu de couleur avec l'usure ; la boîte de constructions aux colonnes rouges et un petit tricycle avec une trompe dont il entendait encore le couinement.

La douleur se rappelait à lui par attaques brèves ; il souriait, s'arrêtait pour lui donner son contentement. Il agissait avec elle ainsi qu'avec un animal indocile, mal dompté encore mais sans méchanceté, à qui il faut bien passer quelque chose. Bientôt il repartait, aidé par ces béquilles précieuses.

Et voici que derrière lui, il crut entendre des chants lointains? Dans son exténuation, il crut à des divagations de son esprit, des empiètements de son esprit sur les sens, et qu'en lui, seulement, résonnaient ces musiques d'église. Il était arrêté au bas d'une descente, s'apprêtant à gravir la montée.

Mais les chants augmentaient. On ne pouvait plus douter. Il imagina une procession qui allait bientôt surgir devant lui car maintenant la direction des notes semblait avoir changé. Mais c'était la côte qui renvoyait les voix. En effet, quand il eut franchi la petite montée, il se retourna, avec peine, en percevant si violemment les cantiques.

Derrière, la descente se hérissait de taches noires et de coiffes blanches en mouvement. Bientôt l'on distingua des hommes et des femmes et, quand ils furent en bas, il les reconnut. C'était les parents des enfants soignés, et bien d'autres encore, qui venaient l'accompagner dans son pèlerinage, comme lui, pieds nus.

Dans la trop grande surcharge de son âme, il resta quelques secondes comme privé de sentiment : ces pauvres gens, ne pouvant rien lui donner qu'il acceptât, lui apportaient le renfort de leur sacrifice et de leur dévotion.

Mais il se reprit vite et tous ils avancèrent, gagnés par un émoi surnaturel, par une effusion qui les entraînait et ne cessait pas. Le docteur se laissait emporter la plupart du temps par ces robustes petits Bretons qui, le soutenant sous les bras, lui servaient de vivantes béquilles. Il ne voulait pas prolonger leur absence, les ralentir à l'hésitation de ses pas chancelants. Eux, nu-pieds, ne souffraient qu'à peine, leurs rudes callus

ne s'usaient pas sur le chemin. Seules quelques femmes saignaient, et qui semblaient heureuses d'avoir mal.

Le pèlerinage devenait presque facile. Le comte les accompagnait avec une voiture dans laquelle il prenait les éclopés, et il partait devant pour leur assurer des repas et des gîtes. Lui aussi avait été changé. Ils trouvaient autour d'eux un grand concours de peuple et certaines gens se joignaient à leur cortège pour prier, marcher et chanter. Plus on descendait vers le Sud et plus la dévotion semblait augmenter ; le voisinage du sanctuaire paraissait rayonner sur les âmes, les alléger. Ils passaient, troupe noire et blanche, dans une poussière qui semblait déjà du sable marin, sous le soleil qui avait repris une lumière égale et brillante. On s'arrêtait à l'ombre des pins, pour manger, et, dans le silence, les fines aiguilles et les branches souples paraissaient murmurer encore des musiques, comme ces accompagnements d'orgue qui remplissent les intervalles des chants. Les collines baissaient. Tout le jour, le vent soufflait de la mer et on y goûtait des senteurs âpres. Le soir seulement la brise changeait et la nuit se remplissait de chaudes odeurs brûlées. Ils devenaient si nombreux qu'ils dormaient dans les cours, autour d'un feu qu'on allumait à même le sol. Alors, réunis autour du docteur, ils demandaient des histoires et lui ne racontait que les souvenirs de son enfant. Il ne le nommait pas, il donnait au petit fantôme qui l'animait d'autres noms, ceux des enfants qu'il avait guéris. Tous ces gens simples retrouvaient leur vie de famille et leur tendresse inexprimée. Ils ressentaient en même temps la langueur de l'absence et le prix, le précieux de ce qui les attendait au retour.

Enfin, vers le sixième soir, ils descendaient une longue lande à peine déclive dont les pins rougissaient et flambaient sous les rayons obliques ; les moulins à vent faisaient virer des toiles roses... quand un homme poussa un cri et, du bras tendu, désigna l'horizon de l'ouest : au-dessus des fumées indistinctes quelque chose rayonnait, rutilait, très haut : la statue d'or de la basilique.

Rejetant ses béquilles, le docteur Cottard ne voulut plus d'aide : c'était Elle, la Sainte et, durant quelque cent mètres, il courut presque sur ses pieds sanglants. Il savait qu'elle

voyait, qu'elle surveillait ; aussi voulait-il arriver près d'elle debout, et dans toute la ferveur de son recours. Son esprit matérialisait le spirituel dans cette lueur de bronze et cette forme qui brillait.

Une sorte d'idolâtrie l'entraînait ; les yeux de son corps épuisé s'attachaient à cette forme qui brillait, animalement : « Allons ! Allons ! criait-il. Empoignez-moi, n'arrêtons pas. » Il y avait de la griserie, de la folie. Les gens ne surent pas, dans cette foule, comment ils accomplirent la dernière lieue. Ils entrèrent en trombe dans les petites rues basses, entre les maisons chenues, écartant tout le monde, ruisselants de sueur, rayés de poussière ; dans le soir doré, chantant, criant des vivats, impossible à freiner, se dirigeant vers la statue et vers les cloches qu'on sonnait comme pour le 26 juillet et les grands pèlerinages.

Le clergé les attendait ; le comte et l'archiprêtre étaient devant. Les pèlerins les entourèrent comme des enfants éperdus, de bondissants agneaux, tous épanouis, heureux, agiles malgré leurs fatigues. Le gentilhomme et le prêtre, les sourcils froncés, tentaient d'atteindre enfin le docteur Cottard, qui était porté par deux hommes faisant *la chaise*, de leurs mains réunies ; le docteur avait ses bras autour de leurs cous et semblait rire aux anges, les yeux levés. Les pèlerins montraient cette familiarité joyeuse, cette gaîté complète des croyants aux fêtes de Dieu. Ils parvinrent enfin : « Écartez-vous donc », fit le comte d'un air dur et, avec le prêtre, ils soutinrent le docteur qui, peu à peu, revenait à lui, regardait ces visages assombris, voyait une dépêche froissée dans la main du prêtre.

Et, quand ils furent à l'écart, tandis que les vicaires maintenaient cette foule heureuse, l'archiprêtre dit.....

.....

Le comte, la bouche tremblante, détournait le visage.

Le docteur Cottard inclina très lentement la tête, la foule regardait, un peu hésitante ; les chants diminuaient. Les yeux du docteur se relevèrent — ils étaient pleins de larmes brillantes — tournèrent, s'arrêtèrent sur ses pauvres amis. Une expression extraordinaire dilata ses traits : « Hosanna ! sanglota-t-il, mon petit enfant est guéri... Mon enfant est

guéri ! » Il s'arracha soudain, faillit tomber : « ... est guéri. » Il se redressa, bras levés : « Est guéri ! » On l'emportait ; il cria encore : « A la basilique... la basilique ! »

La dépêche attendait depuis cinq jours. Tout était donc fini. Il revint lentement à Iffendel, car il semblait très malade. Il revint à petites étapes, dans une voiture conduite par M. de B... Il voulut aller directement au cimetière. Notre oncle le soutint jusqu'à la petite tombe et ses couronnes blanches. Le docteur dit : « Adieu, mon ami ; merci, du fond du cœur. » Le comte et lui s'embrassèrent, et M.. de B... s'en alla, le laissant seul en prévenant la maison, tout de suite.

Peu à peu, le docteur reprit ses courses. Mais sa clientèle avait diminué ; son absence et ses malheurs mêmes le desservaient. On ne lui laissait guère que les clients lointains et les pauvres. C'était tout juste si son départ secret ne s'interprétait pas injurieusement, comme son retour au bras d'un homme qu'on jugeait mal.

Ses pieds ne guérirent jamais. Ils restaient gonflés, indurés. Le docteur quittait le moins possible son étroite voiture à lyre de fer. On disait encore que le *reniat* n'avait plus toute sa tête car on le rencontrait remuant les lèvres et semblant parler seul. Sa famille s'écartait de plus en plus de lui, comme si elle souscrivait à quelque condamnation mystérieuse.

Il acceptait. Sa maison était vide. On l'y trouvait rarement. Il consultait au bord des routes. Pour se reposer, il arrêtait la jument en face de quelque large paysage, où la falaise bleue de Paimpont dominait l'océan des petits chênes torturés. Il regardait ; dormait un peu puis, se réveillant, agitait la tête et parlait bas.

Peut-être racontait-il, encore une fois, le pèlerinage, et disait-il la bonté, la beauté du monde, à son petit compagnon invisible.

LA VARENDE

LES OPÉRATIONS MILITAIRES EN POLOGNE

Les deux caractères extrêmement frappants qui distinguent la récente campagne de Pologne de toutes celles qui l'ont précédée sont, d'une part, la rapidité avec laquelle elle s'est déroulée, de l'autre, la forme absolument décisive qu'a revêtue la victoire des Allemands.

La disproportion numérique des deux adversaires ne suffit pas pour justifier des résultats aussi prompts et aussi définitifs. L'Allemagne, en effet, a utilisé sur ce théâtre d'opérations soixante à soixante-dix divisions, dont cinq « divisions blindées », composées en majorité de chars, quatre « divisions légères », analogues à nos divisions légères mécaniques et quatre « divisions motorisées », portées sur des véhicules tous-terrains à six roues motrices. La Pologne, de son côté, possédait une armée active de trente divisions d'infanterie, une division et douze brigades autonomes de cavalerie. On ne connaît pas le chiffre des grandes unités de formation dont elle avait prévu la mise sur pied mais, si l'on tient compte de l'effectif important de ses réserves instruites, on peut admettre que ce chiffre devait atteindre et peut-être dépasser vingt. De soixante-dix divisions à la valeur de cinquante, la différence n'est pas telle qu'elle nous permette de comprendre la soudaineté avec laquelle l'armée du maréchal Smigly-Rydz s'est effondrée d'une façon totale.

Quatre causes, toutes essentielles, expliquent une chute si brutale et si complète : la surprise stratégique, les diffi-

cultés que présentait la défense du territoire polonais, la surprise de matériel et enfin l'intervention massive de l'armée soviétique.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer les prémisses diplomatiques de l'attaque allemande contre la Pologne. Au moment où Hitler déchirait le pacte de non-agression qu'il avait signé avec elle en 1934 pour dix ans, il était bien décidé à l'envahir.

Au point de vue de la conduite générale de la guerre, son plan est parfaitement net. Forcé d'abord de combattre à la fois à l'est et à l'ouest, il veut, au plus tôt, se débarrasser définitivement du front oriental. La Russie soviétique pourrait gêner grandement sa manœuvre en menaçant les flancs et les derrières des forces allemandes engagées dans la région du Bug et de la Narew. C'est pour se libérer de toute inquiétude à ce sujet, pour couvrir ses armées face à l'est, qu'il conclut brusquement avec Staline le pacte de non-agression germano-soviétique.

Cela fait, il passe au plus tôt à l'action. L'armée allemande, déjà presque sur le pied de guerre, achève sa mobilisation. Hitler fait déployer toutes ses forces face aux frontières polonaises. Jusqu'à la dernière heure, il négocie avec l'Angleterre et la France. Le Gouvernement polonais, désireux de ne donner à l'Allemagne aucun prétexte qui puisse provoquer la crise fatale, lance son ordre de mobilisation générale seulement le 31 août. Le 1er septembre au matin, l'offensive allemande brusquée part, sans aucune déclaration de guerre, des frontières de Poméranie et de Silésie.

Ainsi, comme entrée de jeu, l'armée allemande à effectifs complets de guerre se jette sur les forces polonaises, qui n'ont fait que commencer leur mobilisation. Le maréchal Smigly-Rydz se voit subitement contraint à faire face à une attaque menée par des forces très supérieures, alors que les siennes sont encore inorganiques. La surprise stratégique est complète : elle est irrémédiable.

La malheureuse Pologne avait contre elle, au point de vue militaire, un autre facteur, bien grave aussi : la forme de son territoire. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre qu'en cas de guerre les défenseurs de ce pays sont voués à être enveloppés par les forces allemandes

s'avançant concentriquement pour l'envahir. Le profond saillant de Posnanie est débordé au nord par la Poméranie et au sud par la Silésie. La Pologne centrale, jusqu'à l'est de Varsovie, est tournée par la Prusse orientale.

Le danger est si manifeste que, dans son plan de concentration de 1914, l'état-major russe avait renoncé, au cas où le gros des forces allemandes attaquerait d'abord vers l'est, à défendre tout le terrain à l'ouest de Varsovie. Il est vrai qu'alors le tracé de la frontière russo-polonaise n'était pas le même que celui de la frontière polono-allemande de 1939 mais les formes générales, et surtout leurs propriétés militaires, sont très comparables à l'une et l'autre époque. Dans cette hypothèse, la concentration de la droite russe devait être reculée jusqu'au front Brest-Litovsk-Kowno.

Une troisième cause encore s'est ajoutée aux deux précédentes pour amener rapidement la débâcle de l'armée polonaise : celle-ci a été victime d'une surprise de matériel. Elle avait préparé la guerre sous la forme où s'était terminé le grand conflit de 1914-1918. Elle n'avait pas suffisamment prévu l'action prépondérante des engins nouveaux issus du moteur : chars, automobiles, avions. Ni par ses dispositions tactiques ni par son armement, elle n'était en mesure d'arrêter les divisions blindées, suivies de formations motorisées, ainsi que les raids d'avions volant bas. Son aviation était hors de proportion avec celle de son puissant adversaire.

Le déclenchement de l'offensive générale s'est produit en trois phases étroitement enchaînées.

Tout d'abord, le 1er septembre, deux groupements se sont lancés simultanément en avant, en partant de chacun des flancs qui enserrent le profond saillant de Posnanie, alors que ce saillant lui-même n'était l'objet d'aucune attaque.

Le groupement nord, venant de Poméranie, a marché vers Bydgoszcz (Bromberg). Il a été appuyé par une fraction secondaire qui, partie de la pointe sud-ouest de la Prusse orientale, a attaqué vers le sud-ouest, le long de la rive droite de la Vistule, pour faire tomber les passages du fleuve. Ces armées ont couvert, face au sud, leur flanc droit contre une action possible des forces polonaises de Posnanie et ont progressé au nord de la Vistule, vers Plonsk et Modlin.

Le groupement sud, débouchant de la frontière de Silésie, s'est avancé par Czestochowa jusqu'au front Lodz-Radom, en couvrant son flanc gauche face à la Posnanie.

Les deux branches de cette tenaille ont ainsi largement débordé les forces polonaises occupant le saillant de Posen.

La deuxième phase a commencé quand la progression des deux masses précédentes a été suffisamment marquée. Deux nouveaux groupements ont alors élargi l'enveloppement, respectivement à gauche et à droite des deux premiers.

Au nord, un troisième groupement, partant de la Prusse orientale, a marché du nord au sud vers le Bug inférieur, avec mission de franchir cette rivière sur le flanc et les derrières des forces polonaises déployées face à l'ouest, sur la Vistule moyenne.

Au sud, un quatrième groupement, rassemblé en Haute-Silésie, s'est porté vers l'est, à travers la Galicie, en suivant le pied septentrional des Carpathes et a marché par Cracovie et Tarnow. Son but était de forcer le passage du San et de tourner par le sud la défense de la Vistule, au nord de Sandomir.

La troisième phase a débuté vers le 10 ou le 11, lorsque les masses précédentes ont eu atteint respectivement le Bug et le San. Deux nouveaux groupements sont alors venus prolonger, l'un, à gauche, le groupement de Prusse orientale, l'autre, à droite, le groupement de Galicie, élargissant des deux côtés les cercles d'enveloppement.

Le cinquième groupement, débordant le Bug par l'est, s'est avancé en direction de Bialystok-Brzesc (Brest-Litowsk).

Le sixième, débordant le San par le sud, a pris la direction de Lwow (Lemberg).

Le but visé par ces deux dernières masses allemandes est inscrit sur la carte. Il s'est agi pour elles d'envelopper tout le bassin de la Vistule moyenne et de faire leur jonction dans la région de Kowel, vers la pointe ouest des marais du Pripet, de façon « à fermer la boucle » et à encercler la presque totalité des armées polonaises. C'est le double enveloppement appliqué avec une envergure jusqu'ici inconnue.

Toutes les colonnes furent précédées d'avant-gardes automobiles, comprenant des divisions blindées ou légères, suivies de formations motorisées ou portées en camions qui

s'avancèrent très vite sur les routes alors exceptionnellement sèches et perdirent, dans bien des cas, le contact avec le gros de leurs armées.

Le maréchal Smigly-Rydz s'est trouvé, dès le début, dans une situation très pénible. Ses troupes de couverture seules étaient en place. Le reste de ses forces était disséminé sur toute la surface du pays.

Sa première intention fut de résister sur la frontière même. Il est probable que les régiments qui se constituaient en Posnanie et dans la région entre Warta et Vistule ont cherché à renforcer ou tout au moins à recueillir les éléments de couverture les plus voisins et ont partagé leur sort. Ensuite, le haut commandement polonais a cherché à rassembler la plus grande partie des forces non encore engagées derrière la ligne de défense naturelle formée par la Narew, le Bug inférieur, la Vistule, le San et le Dniester. Il paraît certain que le temps a manqué pour réunir un dispositif général régulier et bien soudé.

Le résultat de cette soudaine attaque, pénétrant à travers un ensemble d'unités encore inorganiques, fut de le dissocier et de provoquer la formation de groupes d'importance variable qui s'agglomérèrent et firent tête énergiquement. Huit divisions de Posnanie, auxquelles vinrent se joindre cinq divisions de Poméranie, prises dans la tenaille formée par les deux premiers groupements ennemis de Poméranie et de Silésie, attaquèrent vers le sud-est, pour tenter de couper les forces allemandes parvenues sur la Vistule. Ensuite, elles soutinrent une longue et courageuse résistance dans la région de Kutno, Skierniewice, Lowicz contre des attaques concentriques menées par des forces très supérieures. La défense du bas Bug, celle de la Vistule moyenne et, peu après, du San furent crevées en divers points par les avant-gardes cuirassées et motorisées allemandes. Les eaux des rivières étaient si basses que la Narew et le Bug ont pu être passés à gué par les chars allemands.

Le 16, la jonction des forces avancées de l'extrême aile gauche allemande avec celles de l'extrême aile droite n'était pas encore réalisée. L'armée polonaise avait dès lors perdu sa cohésion. Un important groupement tenait solidement la

Vistule, de Varsovie à Modlin. Lwow était de même énergiquement défendue. Les nombreux débris qui subsistaient paraissaient capables de lutter longtemps encore. C'est alors que, le 17 septembre au matin, l'armée rouge, mobilisée au cours des journées précédentes, pénétra en Pologne sur toute l'étendue de la frontière orientale, de la Dwina au Dniester. Cette intervention, qui se produisait sur un territoire faiblement gardé, au moment où l'armée polonaise se débattait péniblement contre des forces allemandes très supérieures, rendait impossible toute résistance.

On se demanda pendant quelques jours quel était le sens véritable de cette entrée en lice de l'armée des Soviets. Mais toute incertitude fut levée, le 23, par la publication d'une convention intervenue, entre l'Allemagne et l'Union soviétique, pour la délimitation des zones d'occupation des deux armées en Pologne. La ligne de démarcation des deux zones, qui ne correspondait à aucune limite ethnique, était tout entière constituée par des cours d'eau. Elle suivait le cours de la Pissa, qui sort de Prusse orientale, de la Narew, de la Vistule et du San, qui vient du col d'Uzsok, dans les Carpathes.

Ainsi Hitler cédait aux Soviets des territoires que sa propre armée venait de conquérir et il abandonnait justement les riches districts que la propagande nazie désignait depuis longtemps comme destinés à être incorporés dans le domaine allemand : les puits de pétrole de Galicie orientale et les terres à blé de l'Ukraine.

De tels abandons, inexplicables du point de vue de la seule logique, se comprennent au contraire parfaitement si l'on ne considère que le but stratégique visé par le Führer. Il entendait se servir des soldats rouges pour faire le « nettoyage » — le mot se trouve dans le communiqué du grand quartier général soviétique — des régions de l'est, qui sont les plus couvertes et les plus difficiles de la Pologne. Il libérait ainsi un certain nombre de divisions qui pouvaient être employées sur le front occidental.

Depuis ce jour, la défense polonaise, étouffée sous le poids des deux puissantes armées d'invasion, a été constamment en perdant des forces et du terrain. Pourtant, sur le front Varsovie-Modlin, une lutte très dure s'est poursuivie long-

temps. La capitale de la Pologne, après avoir rejeté une sommation, a été soumise à un bombardement extrêmement violent d'artillerie lourde et d'aviation. Malgré les ruines accumulées, les incendies, les pertes de vies humaines, l'héroïque cité a prolongé pendant dix-sept jours une défense qui a fait l'admiration du monde. Elle a enfin capitulé le 29. Modlin est tombée à son tour le 30.

L'accord germano-soviétique de Moscou du 28 septembre a fixé une ligne de démarcation nouvelle. Les troupes rouges ont dû reculer vers l'est de cent cinquante kilomètres environ, jusqu'au Bug. Les Allemands ont ainsi repris possession des zones que leurs armées avaient conquises les armes à la main. Cependant les pétroles de Galicie et les terres à blé de l'Ukraine restent entre les mains des Russes. La nouvelle limite correspond cette fois à une frontière ethnique : l'Allemagne absorbe la grande majorité des populations polonaises, l'U.R.S.S., la presque totalité des Blancs-Russiens et des Ukrainiens.

La campagne de Pologne a duré moins de quatre semaines. Elle s'est liquidée par la suppression de ce malheureux pays du nombre des puissances belligérantes. Il est à croire que l'occupation des régions soumises à l'Allemagne sera assurée par des divisions de Grenzschutz et de Landwehr. Le gros de l'armée allemande peut ainsi être transporté sur le front occidental.

Au moment où ces lignes sont écrites, on ne signalait pas encore de transports massifs vers l'ouest ni de zones de débarquement particulièrement denses. Les mesures préparatoires à une offensive d'ensemble sur notre théâtre d'opérations n'étaient pas encore visibles.

GÉNÉRAL J. BROSSÉ,
du cadre de réserve.

QUELQUES SOUVENIRS D'ALLEMAGNE

Faut-il tenter de rassembler quelques souvenirs de dix-sept ans passés en Allemagne et de les classer à la lumière des événements actuels? La tâche n'est pas facile. Ces souvenirs se rattachent à des faits si variés, à des situations, des atmosphères si différentes! Les dirigeants, le régime, le ton et les formes mêmes de la vie allemande ont changé. Les sentiments ou du moins l'attitude vis-à-vis des Français ont changé également, peut-être pas dans le sens que l'on suppose.

Il est un point, cependant, sur lequel l'opinion allemande s'est à peine modifiée : l'hostilité envers la Pologne. Dans l'été 1921, au cours de mon premier voyage en Allemagne depuis la guerre, je poussai jusqu'en Haute-Silésie. Le plébiscite venait d'avoir lieu mais le partage de la province entre la Pologne et l'Allemagne n'était pas encore décidé. Tandis qu'une Commission interalliée siégeait à Oppeln, les bandes adverses parcouraient encore le pays. Du côté polonais régnait Korfanty (mort récemment), qui recevait aimablement les journalistes français. Au quartier du général allemand Hofer, on s'efforçait aussi de les attirer. Longtemps avant Gœbbels la propagande sévissait. Quelle haine on sentait envers la Pologne, quelle amertume envers les Alliés, qui avaient ressuscité cette malheureuse nation! Ils s'apprêtaient, disait-on, à partager la Haute-Silésie, parce que le

plébiscite avait donné une majorité pour l'Allemagne : si cette majorité eût été pour la Pologne, on lui aurait attribué la province tout entière !

Tel fut le refrain que l'on entendit durant des mois : jusqu'au jour où le Conseil suprême ayant procédé à un partage équitable, en tenant compte des populations et des besoins industriels, les réclamations allemandes se calmèrent. La querelle pour la Haute-Silésie prit un caractère local. Mais le conflit général avec la Pologne subsistait. Elle était l'objet d'une haine, mêlée d'un certain mépris, de la part de la plus grande partie du peuple allemand.

On sait que les Allemands ont toujours affiché leur dédain pour les Slaves, race à leurs yeux inférieure. Cependant, à cette époque, ils témoignent plutôt de la sympathie pour les Russes, pour les Tchèques. Leur animosité se concentre sur les Polonais, dont le nouvel État a rogné la Prusse de cinquante mille kilomètres carrés — plus de trois fois l'Alsace-Lorraine. Les Polonais, clament-ils, sont un peuple incapable, désordonné, indiscipliné. S'ils ont perdu, jadis, leur existence nationale, c'est qu'ils ne pouvaient se gouverner eux-mêmes. Que de fois n'ai-je pas entendu dire par des Allemands, même socialistes, que la Pologne de Versailles ne durerait pas, qu'elle était condamnée à de nouveaux partages ! Toute tentative de rapprochement, voire simplement de détente, semblait vouée à l'échec. Au temps du chancelier Marx, les catholiques essayèrent timidement d'atténuer la campagne antipolonaise. Sous la réprobation de l'opinion publique, ils durent battre en retraite. On sait que l'Allemagne et la Pologne furent plusieurs années sans traité de commerce, et que leurs échanges furent alors réduits à un minimum.

L'objet des récriminations allemandes n'était pas tant la Haute-Silésie que le corridor de Dantzig. L'opinion allemande était unanime à condamner cette solution donnée à Versailles au problème de l'accès d'un grand État à la mer. Cette solution n'était pas idéale mais le problème était fort difficile : et la coupure entre la Prusse Orientale et la Pologne était surtout, comme des Allemands me l'ont souvent avoué, *ein Schönheitsfehler*, une faute de beauté... sur la carte. Certes, cela choque un peu le regard, de voir ce tronçon séparé du corps

germanique. Mais pratiquement les inconvénients de cette séparation étaient minimes. Outre que la province détachée du Reich communiquait librement avec lui par les voies maritime et aérienne, les Polonais avaient apporté de grandes facilités au trafic ferroviaire à travers le corridor, que certains trains passaient sans contrôle douanier. Du reste, il y a d'autres pays dans la même situation. Les États-Unis ne sont-ils pas séparés de l'Alaska par la côte canadienne du Pacifique? On n'a jamais entendu dire qu'ils revendiquent le « corridor de Vancouver » !

Le corridor, tant critiqué, même en dehors de l'Allemagne, était au fond l'objet d'une mauvaise querelle : si l'on veut être impartial, la possession d'un accès direct à la mer était beaucoup plus importante pour la Pologne que ne l'était pour l'Allemagne une communication continentale avec la Prusse Orientale, province excentrique, pauvre et peu peuplée, dont la population émigrait depuis longtemps vers Berlin et l'ouest du Reich. Cependant, l'opinion allemande s'était à tel point braquée sur ce problème qu'il devenait une véritable obsession. Stresemann, lui-même, faisait écrire dans sa presse qu'il faudrait qu'un jour l'Allemagne s'emparât du corridor et, à la veille de l'arrivée de Hitler au pouvoir, la question semblait devenir brûlante. Je me souviens que mon coiffeur me démontra un jour, à l'aide d'arguments péremptoires, que l'Allemagne ne pourrait pas vivre quinze jours de plus sans le corridor.

Elle put encore s'en passer pendant sept ans, et ne s'en porta pas plus mal. Ce fut Hitler qui jugea bon d'enterrer — temporairement — la revendication allemande. Son accord de 1934 surprit et déçut grandement ses compatriotes. Beaucoup le désapprouvèrent mais nul n'osa protester. Et l'on doit noter que ce traité fut observé du côté allemand. Non seulement les relations officielles entre les deux pays s'améliorèrent mais ces mêmes écrivains et journalistes, qui jadis accablaient les Polonais de leur dédain, commencèrent à leur découvrir d'excellentes qualités. C'était après tout un grand peuple, digne de vivre, et Pilsudski était un grand homme. Gœring allait chasser en Pologne et Hitler, à plusieurs reprises, proclamait publiquement les bons rapports polono-allemands,

les droits de la nation polonaise, son propre désir de consolider son amitié avec elle.

Faut-il croire que ces beaux discours n'étaient qu'une feinte, les avances à la Pologne une manœuvre à court terme, terme que Hitler avait mal calculé, car il s'était engagé pour dix ans, et voici qu'après cinq ans il se sentait déjà assez fort pour renier sa parole? A parler franc, je ne pense pas que la plupart des Allemands en aient été choqués. En juillet dernier, l'un d'eux, homme averti, très modéré et à peine hitlérien, me disait : « Naturellement on parle de Dantzig mais il s'agit aussi du corridor. Notre peuple n'admettrait pas qu'on se bornât à reprendre la « Ville libre », qu'on ne supprimât pas du même coup l'odieuse coupure entre Poméranie et Prusse Orientale. »

Il faut bien admettre que cette revendication n'était pas seulement celle de Hitler. L'Allemagne tout entière réclamait le corridor et le Führer, en voulant le conquérir, put se croire soutenu par l'opinion. Mais il n'est pas sûr que cette opinion réclamât davantage. Elle ne semblait pas souhaiter l'annexion, ou la soumission d'un peuple si vivace et si prolifique que la Pologne, dont la Prusse, durant un siècle et demi, avait opprimé une partie, sans pouvoir jamais l'assimiler. Je ne pense pas non plus que le peuple allemand, si entiché qu'il fût du corridor, souhaitât une guerre avec la France et l'Angleterre pour le reprendre. Ses chefs, partant d'une revendication populaire, sont donc allés beaucoup plus loin qu'il ne voulait, dans les moyens qu'ils ont choisis pour la satisfaire.

Peut-on dire que la masse du peuple allemand, depuis 1919, a toujours été opposée à la guerre? Je l'affirmerais sans hésiter. Malheureusement cela n'a que peu d'importance. Ce peuple, surtout depuis six ans, n'a pas voix au chapitre, et l'on peut se demander s'il n'a pas toujours soutenu, consciemment ou non, une politique qui menait droit à la guerre.

Je ne me souviens jamais sans émotion d'une apostrophe qui me fut adressée, en octobre 1921, par un pacifiste allemand au Congrès d'Essen, auquel j'assistais comme envoyé spécial d'un journal parisien. « Dites bien chez vous, s'écriait cet homme, pacifiste connu en Allemagne, que notre peuple

n'acceptera jamais le désarmement imposé à Versailles. Si vous ne modifiez pas au plus vite cette clause du traité, ce peuple se tournera tout entier contre vous. Il se ralliera aux partisans de la revanche, aux militaristes, à la dictature nationaliste. » Cette prévision s'est réalisée, plus tard cependant que mon interlocuteur ne le pensait. Faut-il croire que, si des concessions avaient été faites à l'Allemagne sur ce terrain, son évolution intérieure eût été différente ? Ces hypothèses rétrospectives sont superflues. Constatons seulement que tout le peuple allemand — et non pas seulement les partis nationalistes — désira passionnément le réarmement, et que le réarmement d'une grande puissance militaire comme l'Allemagne ne pouvait mener qu'à la guerre.

Il est vrai qu'on objectera ce que les Allemands ont souvent objecté : « Un grand peuple, occupant une position centrale en Europe, ne peut rester désarmé quand tous les autres sont en armes, sans s'exposer à des avanies, même de la part de peuples plus petits. L'« honneur » national exige qu'une grande nation ait une grande armée, pour défendre ses droits et son prestige. » Mais hélas ! l'expérience a montré que l'Allemagne ne réclamait une soi-disant « égalité des droits » que pour s'assurer, le plus vite possible, une supériorité écrasante ; que, sitôt conquise sa liberté de réarmer, elle consacrait tous ses revenus, et plus que ses revenus, à fabriquer des canons, des avions, des sous-marins ; qu'elle dénonçait les pactes de limitation des armements dus à sa propre initiative (comme l'accord naval avec l'Angleterre), qu'elle utilisait ses forces militaires pour des conquêtes d'abord pacifiques et plus tard, inévitablement, à main armée.

Les premières furent, semble-t-il, bien accueillies par le peuple allemand. L'Anschluss, comme le corridor, était une revendication populaire ; ce peuple ne pouvait que se féliciter de voir ses troupes entrer, sans coup férir, à Salzbourg et à Vienne. Mais déjà il n'en était plus de même pour les Sudètes. L'intérêt pour ces populations avait toujours été médiocre. La façon dont l'annexion s'effectua suscita une vive inquiétude. Tout le monde comprit en Allemagne que, le 28 septembre 1938, le monde avait été à deux doigts de la guerre, et que le seul responsable était le Führer du Troisième Reich. C'est de cette

date que l'on note, dans l'opinion allemande, une inquiétude qui ne fait que croître jusqu'au 1er septembre 1939. Que de fois, au cours de cette dernière année, n'ai-je pas entendu des Allemands exprimer leurs craintes ! des Allemands de toute classe, et avant tout de cette bourgeoisie qui avait apporté à Hitler ses plus fidèles partisans. Visiblement, elle se détachait de lui ; elle commençait à comprendre que le but final de toute sa politique était la guerre.

Le peuple allemand s'en aperçut trop tard. C'est seulement lorsqu'il se trouva au bord de l'abîme, lorsque, saisi et poussé par une main de fer, il ne pouvait plus reculer, qu'il vit le sens de ce réarmement qu'il avait approuvé. Pourquoi, s'était-il dit, l'Allemagne n'aurait-elle pas les mêmes armes que les autres peuples ? Il oubliait que tous les peuples n'en font pas le même usage : que l'Angleterre, la guerre finie, avait désarmé ; que la France, dans les années d'après-guerre où ses armées auraient pu faire la loi à l'Europe, évacua successivement la Ruhr, la Rhénanie, la Sarre ; que l'Allemagne n'était point menacée par qui que ce fût ; que ses dirigeants, par une tendance irrésistible et par tradition, seraient portés à abuser de sa puissance militaire dès qu'elle serait rétablie.

Distinguons entre les chefs militaires et politiques. L'armée constitue en Allemagne un État dans l'État, une puissance autonome qui a toujours su se maintenir et même s'accroître, même sous les régimes les plus hostiles. Peu favorable à la République de Weimar, alors réduite par le traité de Versailles à sa plus simple expression, elle imposa encore sa volonté à des gouvernements socialistes, comme celui de Hermann Müller, qu'elle obligea à faire voter la construction des « croiseurs de poche ». Von Schleicher, alors éminence grise du ministère de la Reichswehr, tirait les ficelles de la politique intérieure du Reich, peut-être même de sa politique extérieure : les militaires furent toujours partisans de l'alliance russe, que la diplomatie allemande pratiqua de 1922 à 1933 — avant d'y revenir aujourd'hui.

Il serait excessif de prétendre que les militaires, même en Allemagne, soient les pires fauteurs de guerre. Certes, ils y inclinent la politique de leur pays, du fait même qu'ils

poussent à des armements aussi importants que possible. Ils envisagent, cela va sans dire, la perspective de certains conflits mais de préférence des guerres sans risque, où la supériorité des armes allemandes leur assure 99 p. 100 de chances. On sait que, le 7 mars 1936, les chefs de l'armée n'étaient pas très chauds pour l'occupation rhénane : ils n'estimaient les chances qu'à 50 p. 100 ; ce fut Hitler qui, plus audacieux, prit sur lui le risque. Au début d'octobre 1938, lorsque je visitai les provinces sudètes nouvellement occupées, des officiers allemands m'exprimèrent leurs regrets d'avoir à procéder à une occupation pacifique. Ils eussent préféré une opération vraiment militaire car, m'expliquaient-ils, ils avaient mis toutes les chances de leur côté : l'armée tchèque eût été écrasée sans peine. C'est dans des conditions analogues qu'ils viennent de marcher contre la Pologne, avec une probabilité de succès de près de 100 p. 100. Par contre, on a peine à croire qu'ils aient envisagé de gaîté de cœur un duel avec la France et l'Angleterre.

Tout autres les chefs politiques actuels, chez qui l'on observe un élément démesuré, frénétique, qui n'existait pas chez Bismarck ou Guillaume II. (Le pangermanisme existait avant la guerre mais n'était pas encore au pouvoir.) Hitler, dans *Mein Kampf*, a raconté qu'il versa des pleurs de joie, en 1914, à la nouvelle que la guerre avait éclaté. Tout son système politique repose sur l'emploi de la guerre pour étendre les limites et pour accroître la puissance du Reich. Peu importe qu'il ait alors préconisé des conquêtes aux dépens de la Russie, pour s'entendre aujourd'hui avec elle contre la Pologne, opération qui, en dernier ressort, lui parut plus facile. Il ne souhaitait qu'une chose : le recours à cet instrument formidable qu'il avait forgé, auquel il avait sacrifié le bien-être et la liberté de son pays. Il est probable qu'il fut le premier surpris de remporter tant de succès par la simple menace, de réussir tant de conquêtes sans guerre et qu'il avait fait entrer la guerre dans ses calculs bien avant d'envahir la Pologne.

J'eus rarement l'occasion d'apprécier cet esprit violent et brutal du national-socialisme — esprit qui n'existe pas que chez son chef, mais chez tous les vrais militants — comme au cours d'une rencontre que je fis en juillet 1934. Qu'on note

bien la date : huit mois avant le retour de la Sarre au Reich et la proclamation du réarmement, quatre ans avant l'annexion de l'Autriche et des Sudètes. En compagnie d'un confrère polonais, je rencontrai chez un journaliste allemand l'ex-gauleiter de Vienne, Frauenfeld, homme énergique et parlant volontiers, surtout lorsqu'il avait bu. Il fit l'exposé des intrigues nazies en Autriche, dans lesquelles il avait joué un premier rôle, puis se lança dans des considérations sur la politique extérieure. Il fit l'éloge de la Yougoslavie, méprisa la Roumanie, se montra dédaigneux pour la Hongrie, enfin chargea à fond contre les Tchèques : peuple abominable, selon lui, qui avait toujours contrecarré l'Allemagne et qu'il fallait rayer de la carte de l'Europe. Hitler ne manquerait pas, à la première occasion, de l'anéantir.

Il s'étendit longuement sur ce thème, et ses propos forcenés me frappèrent à tel point que je me demandai s'il n'existait pas, d'ores et déjà, des plans allemands contre la Tchécoslovaquie, bien que Hitler n'en eût pas fait mention dans *Mein Kampf* ni nulle part ailleurs. Frauenfeld, qui avait été en contact avec les sommités du parti, parlait-il pour son propre compte ? Exposait-il des plans qui lui auraient été révélés en haut lieu ? La seconde hypothèse me parut la plus probable. Les événements sont venus depuis la confirmer.

Ce n'est là qu'une preuve entre mille de l'esprit belliqueux qui anima toujours le national-socialisme et dont témoignaient tous ses actes, contrairement aux assurances pacifiques d'un homme que beaucoup jugeaient sincère. La sincérité n'est pas le fait de beaucoup d'hommes d'État allemands. Il m'est arrivé rarement d'avoir l'impression, ou l'illusion, que leurs paroles étaient dignes de foi. Tel fut le cas, cependant, lors d'une courte entrevue que j'eus avec Hindenburg après sa première élection, en 1925. Au cours d'une réception, quelques journalistes étrangers lui furent présentés. Lorsque vint mon tour :

— De quel pays êtes-vous ? me dit-il.

— Monsieur le Président, répondis-je, mon pays est votre « ennemi héréditaire ».

— Ah ! vous êtes Français. J'espère qu'il n'y aura plus de guerre entre nos deux peuples.

Là-dessus, le vieux maréchal me serra cordialement la main.

Ce vieillard, que le peuple allemand avait comblé d'honneurs pendant la guerre, et qu'il venait de choisir pour chef — contre le représentant des catholiques et des démocrates — pouvait bien être sincère. Sur le déclin de sa vie, il ne pouvait souhaiter de voir recommencer l'aventure où il avait joué un si grand rôle, et qui avait fini par une catastrophe. Pourtant, on ne l'avait élu que parce qu'il incarnait la tradition militaire de l'Allemagne, et huit ans plus tard il devait appeler au pouvoir Hitler, qui allait s'efforcer de continuer cette tradition sous une forme infiniment plus radicale et plus féroce.

Aux yeux d'un vieux soldat comme Hindenburg, on supposera que quelques notions simples, comme celle d'honneur, avaient encore un sens. Pour les gangsters nazis, toute idée morale devient une formule qu'ils utilisent pour appuyer leur insolence et justifier leurs ambitions.

A ce propos, je rapporterai un dernier souvenir : il se rapporte à un entretien que j'eus au Congrès de Nuremberg, en septembre 1938. Avec un petit nombre de confrères j'avais été invité au château, où le Führer, sur la terrasse qui domine la ville, échangea d'abord quelques phrases banales avec nous. Ensuite, il se retira pour prendre son frugal repas et un déjeuner nous fut servi. Y assistaient, entre autres, M. von Ribbentrop, M. Hess, M. Dietrich, secrétaire d'État à la presse. On causa de choses et d'autres, évitant le sujet brûlant, le seul qui, à vrai dire, fût à l'ordre du jour du Congrès : le problème sudète. Le repas terminé, on se leva pour prendre le café, des groupes se formèrent. Avisant M. von Ribbentrop, qui se trouvait seul dans un coin, je m'avançai vers lui et lui dis en substance ceci : « On parle d'un conflit menaçant à propos de l'affaire sudète. Vous savez que la France a toujours respecté le principe des nationalités. Elle vous a déjà fait assez de concessions au nom de ce principe. Je suis convaincu qu'un accord serait encore possible, à condition que vous n'oubliiez pas que nous avons un traité avec la Tchécoslovaquie, et que c'est pour la France une question d'honneur de tenir sa parole. »

Le ministre allemand me considéra, avec l'air avantageux,

volontiers hautain, qu'on lui connaît : « Monsieur, fit-il, que me parlez-vous de l'honneur de la France? Il n'a rien à voir en cette affaire. Il n'y a que celui de l'Allemagne qui est en cause. » Là-dessus, il se lança dans une diatribe contre les Tchèques, reprenant les lieux communs de la propagande allemande.

Cette réponse, je l'avoue, a tué en moi toute velléité de discussion avec cet homme, aussi bien qu'avec tout autre nazi de marque. Un débat, quel qu'il soit, implique l'accord sur certaines notions de base. Peut-on discuter utilement avec des gens qui ne connaissent que leur orgueil et leurs prétentions, qui, lorsqu'on parle d'honneur, ne voient dans ce mot qu'un masque pour leurs ambitions, une excuse commode pour écraser les faibles?

Je ne suis pas sûr, malheureusement, que le peuple allemand décèle toute la ruse et les appétits furieux qui se cachent sous la soi-disant mystique nationale-socialiste. Ce peuple ne souhaitait pas, peut-être, l'écrasement et l'oppression de nations étrangères comme la Tchécoslovaquie ou la Pologne. Mais s'en est-il ému? En a-t-il ressenti l'injustice? Y a-t-il vu autre chose que des conquêtes, pour les uns indifférentes, pour d'autres acceptables ou même profitables? Tant que le peuple allemand ne réprouvera pas ses dirigeants, tant qu'il ne ressentira pas le caractère odieux de leurs actes, il n'y aura aucune chance de combler le nouveau fossé qu'entre lui et nous creuse cette guerre.

RENÉ LAURET

COMME UN VOLEUR[1]

ÉDOUARD n'est mon neveu qu'à la mode de Bretagne. La cousine germaine de mon père, Élisa Messay, a épousé un certain Faches vers 1880. Elle était institutrice à Saint-Mandé. Ce Faches venait du Nord et représentait une maison de colles fortes. Il ne devait pas être un prince charmant mais il offrait à sa femme une occasion de ne plus travailler. Elle devint ménagère, ce qui n'était pas un repos. Ils n'eurent pas d'enfant pendant une dizaine d'années. Faches a cessé de voyager. Il a installé à Amiens, puis à Paris, une petite quincaillerie, qui ne tenait que des articles de Valenciennes. Il me souvient que je lui ai acheté une cuisinière d'enfant en fer-blanc et cuivre pour donner à la petite Rochénard, lorsque le puissant Rochénard me trouva une place à Lyon. Il me remercia de cette libéralité par une carte où il citait des vers. Quels vers? du Victor Hugo? je pense : il savait par cœur cet évangile démocratique... (A rechercher la carte dans mes dossiers, cartons noirs, chemises vertes, si le classement est bien fait).

Les Faches sont les seuls, je pense, de nos collatéraux, qui aient fait fortune ; les seuls aussi qui n'aient jamais nourri d'ambitions intellectuelles. La mère est morte la première, en 1910 ; le père pendant la guerre, où il manigançait une affaire d'huiles. Sur son faire-part, il était qualifié de conseil-

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 septembre et 1er octobre 1939.

ler prud'homme, et de vice-président de la Chambre syndicale des producteurs de colza. Pourtant nos colzas étaient alors aux mains de l'ennemi. Je n'approfondirai pas ces détails, vu mon incompétence. Il y a une fille qui se nomme, je crois bien, Émilienne, et qui est mariée, en Algérie, à un gros vigneron. Un fils, Jacques, a été sur le front de Salonique. Édouard, lui, robuste et bien fait, n'a jamais été soldat, que je sache, tandis qu'un vieux croûton comme moi perdait son temps dans un dépôt crasseux. Il a fourni une heureuse carrière dès l'âge viril ; et son industrie, c'est plutôt les mariages.

Il en est à ses troisièmes noces. Dois-je ici rapporter ce que je sais de lui ? et pourquoi pas ? J'ai fait violence à ma propre pudeur, vais-je respecter celle des autres, s'ils en ont ?

Édouard était, quand il eut la douleur de perdre son honorable père, employé principal dans une grande maison de draperies, au Sentier : c'était l'époque où la marchandise hommes était rare et précieuse, du moins à l'arrière. Il me semble me rappeler que sa réforme est due à un accident de voiture qui lui a laissé une jambe un peu invalide, du moins entre 1914 et 1918, époque après laquelle son infirmité s'est grandement améliorée... Son patron s'était appelé M. Pierson ou Person, sauf erreur, et, lui mort, sa veuve gardait trois filles, pas belles et surtout pas très bien portantes. On fut heureux de fiancer l'aînée, Marie, à mon cher neveu Édouard, qui était très sincèrement amoureux, sinon de la personne, au moins de la maison. Mais elle contracta une pleurésie et mourut. Édouard, qui raconte ces histoires sur le mode cynique et sentimental, assure que le triste événement fut l'effet du mauvais chauffage, et qu'il a subi ainsi, par personne interposée, les horreurs de la guerre.

Il se rabattit sur la seconde fille, et, je pense, aurait épousé jusqu'à la troisième qui n'avait encore que douze ans. Elle fut sauvée, celle-là, par son âge.

Donc il épousa la demoiselle Jeannine Person, qui passait six mois de l'année à Grasse, et qui tomba très malade deux ans après la cérémonie. Il avait déjà, avec la dot, commandité là-bas une petite maison de parfums, qui, ruinée par la guerre, ne pouvait manquer de ressusciter avec la paix,

le luxe et les plaisirs. Il eut soin aussi de fabriquer un enfant qui représentait l'héritage Person.

La jeune dame Faches était mère depuis dix mois quand elle quitta la scène de ce monde. Elle trépassa, non dans le Midi mais chez sa mère où Édouard Faches accourut pour recueillir ses derniers râles, et pour arracher de son sac le trousseau de clés qui s'y trouvait. La mère Person, quoique agenouillée, écrasée, en larmes, eut un sursaut. Il lui dit : « Allez donc soigner votre troisième fille. »

Bien sûr, il ne m'a pas conté lui-même ces charmantes histoires, peintes ici sous leurs vraies couleurs. Et il ne sait pas que je les connais si bien. Le saura-t-il par cette relation? je n'aurais jamais cru la poursuivre avec tant d'audace. Il me semble que pour la première fois je dénonce des crimes que la société n'a même pas à empêcher ou à venger. Édouard n'est pas un dévot des paperasses. Ce sera miracle si ces pages griffonnées, lui tombent sous les yeux plus tard et lui font entendre, comme on dit, ma voix d'au-delà. Admettons pourtant l'hypothèse. Il froncera les sourcils, haussera les épaules et flanquera tout au feu. L'indiscrétion d'un fantôme ne lui fera pas peur. Autre conjecture : il bazardera ce cahier avec le meuble, et un inconnu, s'il n'est un maniaque comme moi, n'ira pas déchiffrer mon radotage inutile. Allons! noble délateur, continue malgré tout :

L'enfant ne devait pas jouir des douceurs de la vie car il trépassa un mois après sa mère. C'est Édouard qui hérita une part de la firme Person, sur l'état de laquelle je n'ai pas trop de lumières. Il eut tôt fait de rendre la vie intenable aux autres propriétaires, à sa belle-mère et au tuteur de la fillette qui restait. On liquida dans d'assez mauvaises circonstances : la concurrence de certaines maisons ressuscitées après la guerre se faisait de nouveau sentir. Mon cher neveu se vit échoir une part du capital liquide. De l'argent à gaspiller pour lui valait mieux qu'une affaire à faire prospérer car je le crois prétentieux, impulsif, et au fond assez sot. Le culte des choses pratiques qu'il affecte est un masque sérieux appliqué sur une légèreté d'imbécile. Toutes les brutes ne sont pas chanceuses, au surplus : ce qui laisse un certain jeu aux faibles dans notre jungle.

J'ai alors fait la connaissance de madame Person, une grosse femme éplorée et essouflée. Elle avait conçu une certaine estime pour moi, bien qu'elle m'eût seulement entrevu au mariage et aux enterrements divers qui réunissaient souvent cette heureuse famille. Je croyais faire figure de parent pauvre. Mais elle m'avait trouvé, je crois, l'air digne et honnête, ce qui me flatte en somme. Pourquoi ai-je une tête qui inspire confiance ?

Bref, cette dame eut le courage de venir me raconter les horribles intrigues de son monstre de gendre. Je la vois encore, couverte de crêpe et de jais, ouvrant sur son genoux une liasse de feuilles notariées, roulée dans un papier d'emballage, bégayant, reniflant, s'emportant à tort et à travers :

— Est-ce que vous savez que votre neveu, monsieur Faches, est une simple canaille ?

Je lui répondais d'une voix paterne :

— Mon Dieu, madame, je n'entends rien aux affaires. Mais rien ne m'étonne de ce qui peut se passer dans ce milieu-là.

Je sentais du plaisir à lui montrer que pour moi tout son monde était un vivier plein de requins. Mais elle retenait mon amertume, non pas mon indulgence. Et de me citer des chiffres, de me rappeler des actes, de me lire des paragraphes de contrats ! C'était laid, cela puait. Les méfaits de cette catégorie n'ont absolument rien de shakespearien. Pour remettre un peu la dame à sa place, je lui racontai des anecdotes vraiment actuelles, que j'avais alors en mémoire. Elles avaient trait au passage du duc de Deux-Ponts et de ses troupes allemandes en 1569 dans le baillage de Montrichard. Ces soudards ont tué six femmes, un garçon, emporté un trésor dont j'avais trouvé l'inventaire : monnaies flamandes, tapis sarrasinois, trois aiguières en argent, aux armoiries de je ne sais qui... Je citai quelques autres exemples d'atrocités moins bourgeoises que celles du Sentier.

Madame Person m'écoutait comme si j'eusse parlé iroquois. Elle n'était pas venue chercher des leçons de relativisme. Elle me dit, à un moment :

— Enfin, monsieur, un homme comme vous, qui a de la conscience, n'est-ce pas ? juge la situation ?

— Je la juge, madame. Je la juge comme bien d'autres. Mais qu'est-ce que je puis faire? Réformer le monde? enlever les griffes et les dents aux bêtes fauves? prier les vipères de ne pas piquer?

Elle était tout à fait épatée, je dois le dire. Les bonnes gens ont une juste opinion de la philosophie. Ils savent d'instinct qu'elle sert à se moquer d'eux. Dépitée, elle reprit en se levant :

— Si vous êtes d'accord avec monsieur Faches, je n'ai plus rien à dire. Mais vous pouvez lui répéter que je le considère comme un voleur, un assassin et un mal élevé.

— Moi aussi, madame, moi aussi. Mais je suis habitué à regarder tout ça de haut et de loin.

— Ah ! dit-elle, on voit bien que vous n'avez pas d'enfants, vous, et que vous n'avez jamais tenu un commerce !

Le premier argument était beau, mais le second moins noble ; aussi ne fus-je pas démonté. Je la reconduisis bien poliment. Je l'assurai que mon neveu n'avait aucune félicitation à attendre de ma part mais qu'il n'avait souci de mes blâmes, que d'ailleurs je ne le voyais jamais.

Madame Person, occupée à reficeler ses paperasses, restait indignée, mais plutôt abasourdie. Elle me dit encore, sur le paillasson :

— Vous aurez fait le malheur de ma famille, tenez. Vous ne l'emporterez pas au paradis. Ah ! tenez, si le bon Dieu ne vous rattrape pas au tournant, c'est que vraiment...

La porte refermée, j'ai trouvé cette menace assez drôle. Car enfin leur bon Dieu a bien dû leur montrer, depuis des siècles et des siècles, sa totale indifférence. Et de l'appeler au secours d'une maison de draperies et de deux jeunes personnes mortes d'une maladie microbienne, c'est à la fois de la naïveté et de l'orgueil.

Mais n'importe : il y a quelque part une veuve Person et sa fille, que j'espère mariée proprement et heureuse (pourquoi pas?...) qui considèrent Édouard Faches et Hippolyte Messay, pêle-mêle, comme une couvée de vautours. Le feu du ciel n'est pas venu nous confondre, moi innocent avec les coupables. Mais penser à cette malédiction, moi qui n'ai jamais, j'espère, accru la souffrance et le mal en ce monde !

Tandis que la maison Person passait en d'autres mains, et que sa ci-devant belle-mère allait vivoter en province des économies qu'elle a pu faire en vingt-cinq ans de gratte ménagère, mon estimable neveu a continué sa carrière. Je ne le vois guère que deux fois par an et il me semble au sein de la prospérité.

Il s'est remarié avec une veuve de guerre fort riche, qui a un fils du premier lit, et il m'a dit en goguenardant : « Ma femme a des idées larges. Dès le soir de notre mariage, je lui ai appris l'existence de Ginette (Ginette, c'est une blonde qu'il promène depuis des années) et elle a très bien admis la situation. »

Il a pratiquement deux ménages, heureusement stériles de ses œuvres. Il n'a pas tout à fait, que je sache, mangé la fortune du légitime. Il exerce un métier que je ne connais pas et sur lequel il donne peu de clartés. Il est dans les affaires, c'est tout. Une fois, il m'a dit avoir acheté deux garages, avec ateliers de réparations, et que ça gazait. Il a travaillé aussi dans la fourniture de capotes à l'armée yougoslave ; il a vendu sur le papier des wagons de sucre, de fourrage, de tourteaux. Un jour il est venu me consulter comme technicien ! On lui avait déniché un consortium de libraires américains qui se disaient preneurs de bibliothèques achetées en bloc, après décès, dans des châteaux de province. Il comptait sur mes capacités d'expert, et il me promettait même des honoraires somptueux. Mais je n'en ai plus entendu parler...

Il s'est occupé aussi de cinéma, bien entendu ; si je comprenais bien, il s'agissait de monter une agence qui prendrait une commission sur tous les engagements, sur les cachets des moindres figurantes, sur la location des studios, sur l'impression des billets, sur les costumes des ouvreuses. Organisme, on le voit, indispensable. Quelquefois, au spectacle, j'ai cherché parmi les noms bizarres qui défilent sur l'écran ; producteurs, distributeurs, réalisateurs comme ils disent, si je ne voyais pas celui d'Édouard Faches. Je pense bien que je le trouverais dans la rubrique mondaine ou la judiciaire des journaux. Mais il faudrait dépouiller attentivement ces canards ; et je ne lis que le *Progrès nouveau*, qui suffit à mon instruction sociale et civique.

Tout bien considéré, je ne crois pas qu'il me convoque pour m'étrangler personnellement ni pour me taper. Bien que les riches aient coutume de voler les pauvres.

Je reviens de chez Édouard. Décidément, il veut des droits à ma reconnaissance, mais qu'y a-t-il là-dessous?

Édouard habite au tonnerre du diable, rue du Débarcadère, où il n'y a que des marchands d'articles sportifs et des restaurants qui m'ont paru exquis et luxueux. De ses fenêtres, on voit les arbres de l'ancienne porte Maillot, le Bois et Neuilly avec son ridicule ballon de bronze. La maison est superbe, dans le style plan-quinquennal. Elle a neuf étages de verrières et du dehors ressemble un peu à une usine. Des autos magnifiques encombrent le trottoir. Il y a trois ascenseurs, des couloirs qui ont l'air en marbre, des tapis d'escaliers qui participent du ciment et du caoutchouc. L'appartement d'Édouard n'a pas encore de meubles car il s'y est installé depuis un mois à peine mais il m'a laissé admirer la prairie laineuse des moquettes berbères, plusieurs lampadaires nickelés pour éclairer le plafond et deux appareils de radio : l'indispensable en somme!

Édouard n'était pas seul. Il partageait sa conversation entre un téléphone qui trônait sur une tablette de verre, et un monsieur brun à museau pointu qu'il m'a présenté pour son vieux copain, le docteur Varvoglou.

Il a ajouté :

— Le docteur dirige une clinique épatante à Courbevoie, il a fait toutes ses études en France. Si jamais, mon oncle, tu as besoin de lui...

— Je vais très bien, ai-je dit. Sauf que je ne dors plus comme avant. Il me faut, chose curieuse, du café pour dormir.

— C'est tout à fait classique chez les hypotendus. Vous êtes un hypotendu, a remarqué Varvoglou avec un accent plutôt mêlé, et mille petits sourires.

On m'a toujours dit plutôt le contraire et, si ç'avait été en d'autres circonstances, j'aurais volontiers interrogé ce médecin sur des symptômes que je crois sentir : je saigne

du nez et des gencives pour un rien, j'ai des crampes dans le bras, surtout à gauche, où il me semble que les fourmis m'envahissent de temps en temps et se logent des quarts d'heure entiers dans mes doigts, spécialement le médius. Et puis je me trouve souvent pâle, blafard comme si je répétais le rôle du vieillard parcheminé, voire du cadavre que je deviendrai un jour... Mais laissons cela : je n'ai pas pris ce papier pour radoter et donner corps à mes inquiétudes. Mieux vaudrait brûler mes notes.

... Disons qu'Édouard me contemplait pendant ce début d'entretien avec un bon, un excellent sourire. Il avait l'air, lui, du docteur Tant-mieux. L'acolyte ressemble à une fouine ; une fouine qui serait plutôt frisée ! Ce Varoglou excelle à regarder partout sauf dans les yeux de qui lui parle. Il est magnifiquement habillé. Je ne l'ai pas détaillé et je me connais mal en toilette. Mais il donne, lui si fuyant et agité, l'impression d'un luxe tranquille. Tiens, je me figure qu'ainsi sont faits les médecins marrons. Supposons, par indulgence, qu'il soit beige...

Ai-je seulement décrit mon estimable neveu Faches ? Il a le physique le plus propre à éveiller mon antipathie : c'est un grand garçon blond, aux yeux de faïence, le teint mat, les traits ronds, la bouche épanouïe. J'ai connu l'époque où il laissait pousser une barbe fauve, annelée, calamistrée. A présent, rasé, il n'a pas gagné au change ; car on voit sans cesse son sourire de mufle, un sourire satisfait, satisfait de ce que monsieur sent en lui plutôt que de ce qui s'offre à ses yeux... Les sourcils un peu rapprochés, le front buté sur une pensée lourde et personnelle, démentent, quand il s'oublie, cette apparence affable. Et pour comble des combles, cet être forme ce qu'on appelle un bel homme (... Remarquons que la jalousie n'est pas exclusive du dédain que je nourris pour lui).

Il a repris :

— Je mettrais le docteur à ta disposition, si tu en avais besoin ; mais c'est plutôt lui, je veux dire nous, qui aurions une idée pour toi. Nous deux, tu comprends, parce que nous sommes en affaires.

Le Varvoglou, à ce mot, mit une main sur son cœur, la leva au ciel, faillit cracher sur le tapis mousseux.

« ...Il faut te dire qu'on est associé. Je co-dirige sa clinique. Elle s'appelle le *Sanitarium*. Oh ! je ne suis pas médecin, bien entendu, mais je m'occupe de l'administration. Et ça boulotte, on ne sent pas la crise dans notre partie.

— C'est que le *Sanitarium* est installé de la façon la plus moderne, zézaya Varvoglou.

— Oui, et scientifique. On n'y fait pas de chirurgie, à peine de médecine, mais de la cure morale, du repos, quoi ! on crée une atmosphère, une ambiance, autour des malades. Il y en a des jeunes mais surtout des vieux, des très vieux... Tu comprends, une espèce de maison de convalescence où chaque pensionnaire est sûr de guérir par le bonheur, même que certains veulent y rester toute leur vie, enfin jusqu'à leur mort. C'est les incurables, à qui on ne le dit pas, nature ! Au *Sanitarium* — pas Sanatorium, hein ! n'est-ce pas ? — la vie de société continue, l'existence mondaine. Ils jouent au bridge, ils ont leurs bouquins, leurs petites affaires, ils ont droit à la radio dans leur chambre, moyennant un léger supplément. Dame ! ça leur coûte cher. On sait que c'est un établissement de luxe et de confort : aussi nous avons de la clientèle étrangère et élégante, et voilà pourquoi, moi, j'avais pensé à toi, mon cher oncle.

— Je ne comprends pas.

— Ça n'est pas pressé, reprit l'animal en échangeant un coup d'œil avec Varvoglou...

... Il lui dit :

— Est-ce que j'avais raison, oui ou non ? Est-ce que mon cher oncle peut faire l'affaire ?

— Oh ! certainement, dit l'autre. Monsieur est visiblement un intellectuel. La tête est juste ce qu'il nous faut, et il doit avoir de l'âme, il suffit de le regarder. C'est de l'âme qu'il nous faut.

J'étais assis tant bien que mal sur une sacrée petite chaise en tubulures d'aluminium et comme ces êtres-là commençaient à m'agacer, je leur envoie en pleine figure :

— En somme, il ne s'agirait pas d'une escroquerie ?

Mon neveu reste impassible et souriant ; le docteur reçoit la douche comme un homme habitué à laisser glisser l'eau sale sur son dos mais il esquisse des gestes, des gestes élo-

quents et compliqués. Il doit venir de l'un de ces pays où l'on parle avec les mains autant qu'avec la langue !

(A la sortie, Édouard m'a dit justement que le médicastre est né à Smyrne, mais qu'il est un peu Grec et un peu Bulgare). Ledit Édouard gardait donc la mine d'un innocent qui trouve l'hypothèse erronée mais naturelle ; et enchanté au surplus d'éveiller une réaction si vive.

Il reprend la parole en tapotant sur le verre de la table :

— Allons ! allons ! Ne nous emballons pas. Si j'ai pensé à toi, c'est que je n'ai pas beaucoup de relations dans ton milieu et que ça pouvait te rendre service. Nous avons besoin au *Sanitarium* d'un type dans ton genre, qui serait (Varvoglou a trouvé le titre) l'assistant-mental. Un homme instruit, ayant de l'idée et de la tenue, inspirant confiance aux pensionnaires (dont quelques-uns sont très âgés et presque gagas), qui pourrait deux fois par semaine organiser une conférence ou une petite lecture sérieuse. Des trucs, quoi ! de la philosophie ! Et tenir la conversation, encourager ceux qui ont le cafard, consoler ceux qui ne se font plus trop d'illusions. Tiens, j'ai le mot sur la langue. Dans les hôpitaux, il y a des aumôniers, tu sais, des curés, des pasteurs protestants, des rabbins, et même, pour les sidis, un type à turban, comment ça s'appelle déjà ?... Nous autres, on est strictement laïques, on a une clientèle affranchie qui ne veut pas de tous ces vieux bobards mais qui aurait plaisir à s'entendre raconter des histoires vraiment modernes sur la science, la morale... je ne sais pas, moi. Je bafouille peut-être mais c'est Nick, mon vieux Nick, qui m'a prié d'expliquer...

— Je m'appelle Nick, Nicolas, expliqua Varvoglou.

— Vous comprenez, reprend Édouard, qu'on pourrait trouver dans le genre un professeur, un instituteur mais c'est des gens occupés, et puis un peu rasants. J'aime mieux un savant dans ton genre, qui est écrivain, journaliste, et qu'on appellerait « cher maître. » Ça ne t'offenserait pas?

— Je ne sais pas, je n'ai pas l'habitude, ai-je répondu machinalement.

— Là ! tu vois ; tu n'as pas d'objection contre. Je suis sûr qu'on pourra s'arranger, vu que, sans indiscrétion, je sais que tu as des loisirs et pas trop de fric à revendre. On parle

gros sous, on joue franc jeu. Qu'est-ce que tu dirais d'un billet par mois? oui, mille balles? Deux séances la semaine, deux après-midi en somme, les mardis et samedis?

— Je ne suis pas orateur, dis-je. Je n'ai jamais fait de conférence.

— Pas besoin. T'aurais qu'à apporter des bouquins, et à les leur lire. Même les faire lire, en indiquant les pages. Et même ça serait encore du luxe. Moi, je verrais plutôt la chose comme ça : tu viens au *Sanitarium*, habillé comme tu es, un peu sévère (mais brossé, par exemple, il faudra des ongles propres, du linge blanc. Nous avons des Américains qui sont Hygiène et Compagnie). On t'installe à une petite table dans la salle des Lotus, à côté du laboratoire de Varvoglou, ou bien dans la salle des Porphyres, encore plus petite (les noms viennent des fresques, tu verras, au pochoir ; tout à fait épatant, et ça donne des rêves, il paraît, ça calme les nerfs et ça élève la pensée). Les bonnes femmes qui sont sur pied viennent causer avec toi comme dans un salon. Même on sert le thé sur le coup de quatre heures et demie. Offert par la Direction, avec cachets d'aspirine pour les sujettes à névralgies. On a même des bonbons au peyotl, tu sais le truc mexicain qui éclaircit la vue et qui coûte 50 000 francs la livre.

— Tu exagères, interrompt Varvoglou. Pas si cher. D'ailleurs c'est du peyotl qui vient de Saint-Cloud, une plante tout à fait analogue comme feuillage.

— Je continue. Tu es là, bien aimable, bien patient, un peu solennel car il faut que tu leur en imposes. Tu écoutes leurs confidences, tu leur glisses des grands mots dans l'oreille, avec une seule consigne : leur faire croire qu'elles ont raison, toujours raison, et qu'elles sont des cervelles d'élite. Une supposition, une te dit, comme à moi : J'ai vu cette nuit un crocodile doré qui se promenait dans la voiture découverte du président de la République. Ou bien : Est-ce que vous ne croyez pas que je suis la fille du Lama du Tibet? Tu réponds, sans te compromettre, mais en serrant la main avec des clins d'œil mystérieux : Très intéressant, mais silence, madame! vous êtes seule à avoir la vérité...

Je me suis levé de ma chaise et j'ai dit :

— En somme, ce sont des fous et des folles?

— Non, non. Des piqués quelquefois, de simples maniaques et des raseuses. Il suffit de se laisser raser. Le tarif vaut la peine, je pense? et puis c'est une situation stable. Je vois ce que tu vas dire : Il y a des spécialistes, des diplômés. Eh bien! justement, on en a eu un, un collègue à Varvoglou qui avait étudié à Zurich et qui était psyco, psycala...

— Psycho-analyste, dit Varvoglou.

— Mais il nous a empilés. D'abord il se faisait payer directement des versements considérables où nous n'avons jamais vu la queue du bout d'un pourcentage. Et puis il voulait qu'on lui paye un secrétariat particulier. Et pour finir, il a été arrêté pour une histoire et expulsé. Ce qui te prouve par parenthèse qu'on avait raison d'être sur l'œil avec un faisan pareil. D'ailleurs, nous n'avons pas uniquement au *Sanitarium* des malades de là (il se tape le front) mais des convalescents et toutes espèces de gens qui ont besoin de mille petits soins spéciaux et qui en ont assez d'être embêtés par leur famille. Ça ne contrarie personne. On a pour devise, je répète, que le client a toujours raison. Et toi, tu dois les flatter gentiment, sauf s'ils te racontent qu'ils veulent se jeter par la fenêtre ou aller faire sauter le viaduc d'Auteuil.

— Drôle de métier, tout de même!

— Mais non : assistant-mental; ça a dû toujours exister en somme mais il fallait le nom. Pas d'anicroches possibles, pas de responsabilités. Ah, si j'avais pu faire ça moi-même!

— Qu'est-ce qui t'empêchait? dis-je.

— Tu n'as qu'à me regarder, et toi après! Comme j'avais bien dit à Varvoglou : monsieur Messay, il est fait sur mesures.

— C'est indiscutable, assure le médecin.

Je ne savais plus très bien où j'étais! Je me suis vu de loin dans une porte vitrée qui attend ses rideaux mais je me sentais plus amusé qu'inquiet. Aussi faisais-je bonne figure. Assis en face de ces deux lascars, je figurais évidemment un homme sérieux, doux, un philanthrope peut-être. Ah, si on connaissait le fond de mes pensées et la suavité de mes sentiments! Mais ai-je dit que Varvoglou a un bracelet d'or et qu'Édouard Faches, debout aussi à présent, porte des culottes de golf?

Évidemment, par contraste, je suis un vieil ermite, un saint moisi ; ce n'est déjà pas mal.

Nous avons laissé dévier l'entretien, comme il est d'usage dans les conversations d'affaires. Édouard m'a appris que sa femme légitime habite Cannes six mois de l'année et que son beau-fils, dix-huit ans, conduisait déjà une petite voiture. Ce gamin n'a pas fait d'études mais il envisage déjà un brillant avenir chez un coulissier. Quant à Ginette, l'autre épouse, elle va bien, merci. Elle s'occupe de cinéma, elle compose des dialogues pour des films avec une grande compétence. En somme la voilà femme de lettres, une consœur, puisque je suis, moi aussi, assimilé, paraît-il.

Edmond et son Smyrniote m'ont remis dans l'ascenseur, en me faisant promettre une réponse dans les quarante-huit heures. Ils m'ont reparlé des mille francs par mois. Ils savent bien quels mots trottent le mieux dans la cervelle.

Il est certain que, si j'acceptais de jouer cette comédie ridicule, mon train de vie serait amélioré. Je pourrais offrir à dîner au ménage Daudin dans un restaurant honorable. Je pourrais rendre à Laura Pernez sa politesse qui, malgré sa visite nocturne, me reste sur le cœur. Je pourrais surtout payer un peu plus d'heures à la mère Pichat, qui viendrait laver mon linge sur place ; elle d'ailleurs, la pauvre, ne refuse aucun ménage, aucune corvée ! Comme moi, en somme, si je vois clair.

Elle vient demain matin, justement ; je lui ferai miroiter cet espoir insensé.

Madame Pichat a coutume de travailler en silence mais avec affairement. Elle halète et geint toute seule comme si de tourner autour d'une table, de se baisser pour changer de place ma corbeille ou ma chancelière, d'essuyer avec un linge humide la poussière de ma cheminée entre les bibelots, bougeoirs et potiches qui l'encombrent, c'était une œuvre triste entre toutes. J'ai beaucoup d'estime pour elle et elle a pour moi une considération qu'elle ne marque pas à tous ses employeurs. Car, si elle ne bavarde pas sur leur compte,

elle a une façon de hocher la tête, de soupirer quand je la questionne...

Je suis, moi, de nature assez cancanière ; peut-être même n'est-ce que cela qui me pousse à noircir ces pages. Outre le noble désir de sincérité envers moi, j'ai le goût maladif de deviner autrui. On ne me rend pas cet intérêt, soyons juste. Je n'ai rien, à vrai dire, pour exciter les racontars. Aucun pittoresque ni aucun mystère, Dieu merci !

VIII

Incroyable, inénarrable ! Ah ! voilà donc ce qu'il y avait là-dessous...

La mère Pichat est arrivée sur le coup de huit heures. Nous avons causé cette fois... Quelle scène ! Je renonce cette fois encore à me faire le héros d'une aventure si imprévue et subite. Je repasse le rôle à mon double.

... Neuf heures. M. Messay est encore enseveli sous son gros édredon rouge, maculé et crevé par place ; son lit, oui, doit ressembler à un grabat hissé sur une estrade. Les draps sont de l'autre quinzaine, c'est la mère Pichat qui doit les changer aujourd'hui.

M. Messay saute en bas de cette noble couche, il s'en va ouvrir, traînant ses pantoufles violettes. Le rite est de bredouiller : « Une minute ! » car il faut que l'arrivante attende quelques instants, par pudeur, que son maître soit allé se recoucher. D'ailleurs, elle observe la règle de façon mécanique et va toute seule dans la cuisine remuer les balais, puis dans le cabinet de travail où elle commence à ahanner et à gémir. Parfois le maître ne se lève qu'une heure après (soit 3 fr. 50 inscrits à son débit).

Cette fois-ci, il passe sa tenue d'intérieur, qui comporte une robe de chambre grise. La cordelière en est perdue depuis des siècles, elle est remplacée par une des embrasses lie-de-vin qui pendent à son chevet, en souvenir des défunts rideaux. M. Messay se regarde dans la glace moisie, par-dessus son horloge troubadour en cuivre aux aspérités de laquelle s'accrochent des clés, le rat-de-cave, et des bouts de ficelle

sans cesse utiles pour les dossiers. Spectacle laid et triste que celui de ce vieillard mal rasé, fripé par le sommeil, voûté par l'ankylose du matin... Enfin, le respect humain n'est plus de ce monde.

M. Messay est pourtant très bien réveillé aujourd'hui. Bon gré, mal gré, il a songé pendant la nuit aux présents d'Artaxerxès. S'il acceptait l'argent d'Édouard et la ridicule mission au *Sanitarium*, c'est une vie nouvelle qui s'ouvrirait. Il pourrait, entre autres luxes, se payer un poêle Léotard de marque belge qui, en laissant les portes ouvertes, fournirait une espèce de chauffage central, une tiédeur égale dans toutes les pièces. Jadis, M. Messay n'était pas frileux. A présent, l'hiver crée en lui une espèce de phobie. Et dans deux mois, c'est l'hiver.

Annonçons au plus tôt la nouvelle à madame Pichat... M. Messay pousse la porte. L'esclave est à genoux derrière la table et ramasse ces papiers épars. Cette position lui paraît si naturelle qu'elle se traîne sur le parquet sale et ne songe pas à se redresser. Elle salue toujours la première. Oh ! qu'il est gênant d'humilier ainsi un être humain ! M. Messay n'avait pas la vocation d'un seigneur.

— Adieu, monsieur Messay (c'est son mot à cette femme. Elle ne vient pourtant pas du Midi, mais, je crois, des Charentes).

— Bonjour, chère madame. J'espère que tout va à votre gré ?

Un soupir répond.

— Vous pouvez commencer par ma chambre. Je suis levé tout de bon. Mais vous resterez trois heures si vous voulez. Car il y a de la vaisselle dans la cuisine. Avez-vous vu les tasses ? J'ai eu une dame l'autre soir, et même, eh ! eh ! l'autre nuit...

Madame Pichat ne dit mot et se met à quatre pattes.

— Madame Pichat, je ne vous scandalise pas trop, je pense ?

La vieille femme a l'une et l'autre main sur deux ronds de tapisserie qui ornent le parquet devant mes fauteuils. Sur celui de droite Laura Pernez a mis ses pieds et dans la poussière il y a sans doute des cendres de cigarettes.

M. Messay récidive, en belle humeur :

— Que diriez-vous, madame Pichat, si je vous priais de

venir un peu cuisiner? Il se peut que j'invite cette dame à un petit repas intime. Mais y a-t-il seulement deux jeux complets d'assiettes? Qu'est-ce qui me reste de vaisselle?

La voix fluette et cassée arrive... Et pourtant je ne vois que cette maigre croupe où se nouent les rubans du tablier bleu.

— Moi, je ne fais pas ces services-là.

— Vous ne servez pas à table?

— Je ne mettrai plus les pieds ici, si on se met à frayer comme ça.

— C'est moi, on?

Un silence.

M. Messay reprend, avec l'aide de Racine :

— Mon innocence commence à me peser. Et j'ai bien le droit d'avoir des jupes chez moi, j'imagine. Je ne suis pas un petit étudiant. Et puis est-ce que vous croyez, madame Pichat, que dans ma longue existence...

Toujours agenouillée, elle se tourne vers M. Messay. Elle est un peu rouge, ses mèches grises pendent. Elle jette un regard qu'il faut bien reconnaître pour un regard sérieux, tragique, profond. M. Messay va s'asseoir sur la moleskine fendue d'un fauteuil :

— Je n'ai tout de même pas fait vœu de célibat malgré les glaces de l'âge.

— Taisez-vous! mais taisez-vous donc! dit soudain la femme de ménage. Vous n'avez pas honte?

— Moi, pourquoi?

M. Messay a l'impression que sa servante d'occasion est jalouse; sans me vanter, car chacun sait que les personnes du sexe redoutent l'influence de leurs semblables. Va-t-elle s'imaginer que j'introniserais une concubine, une épouse dominatrice? Et cette malheureuse sans droits, sans parole, grogne d'avance contre l'*intrus*.

A ce moment précis, la voilà qui se relève tant bien que mal, et elle dit :

— Si ça va ainsi, je m'en vais. Je n'aurais jamais dû venir, d'ailleurs. Ça ne pouvait pas bien tourner pour moi.

— Mais, ma pauvre madame Pichat, vous devenez folle?

Alors, elle jette son chiffon. Elle s'appuie comme défaillante à ma cheminée, fait tomber une carte postale encadrée dans la

glace (c'est la *Léda* de Titien, dix centimètres sur quinze).

— J'en ai assez. Je sais qui vous êtes, allez. Tout le monde le sait. Et dans les premiers temps, je m'étais bien dit que de travailler chez vous, ça ne pouvait que me donner du tort. Ah ! pas dans le quartier. Les gens, eux, s'en fichent et en rigolent plutôt mais mes sentiments, quoi ! J'ai mes convictions tout de même ! Que vous fassiez ce que vous voulez, tant pis pour vous, mais pas pour moi.

M. Messay, abasourdi, tripotant sa cordelière grenat, bafouille, un peu furieux.

— Quelles convictions ? Qu'est-ce que ces histoires ? Qu'est-ce qu'on dit de moi ?

— On dit ce qu'on sait.

— Et qu'est-ce qu'on sait ?

— Qu'est-ce qu'on sait ? je vous prie.

Elle s'essuie le front, hagarde.

— Qu'est-ce qu'on sait, madame Pichat ?

— On sait que vous êtes un ancien... là !... Et d'ailleurs vous l'êtes encore, toujours ? On l'est toujours, et c'est pour ça que...

— Un ancien quoi ? sacré bon Dieu ?

Elle fait une grimace comme si des crapauds avaient sautés de ma bouche. Et elle murmure ces syllabes incroyables :

— Un curé, tout le monde sait ça.

M. Messay croit qu'il répond : « Moi, moi, elle est forte celle-là ! » et qu'il tape sur sa cuisse et qu'il éclate de rire. Mais en fait, il ne répond rien ; il est rouge jusqu'aux oreilles.

Telle est sa gaucherie, signe d'un ahurissement qui doit ressembler à autre chose. M. Messay lui, ne couve aucune superstition, il garde même du sang-froid scientifique. On lui annoncerait que la Tour Eiffel s'est mise en marche, piétine Grenelle et Vaugirard, il avalerait sa salive et dirait : « Raisonnons, vérifions ! »

Aussi, prend-il une pose impassible, sans doute sardonique. Il est perché sur un des bras d'acajou. Et il garde le silence.

Madame Pichat s'est accroupie de nouveau et frotte le parquet devant les fenêtres. Elle arrache au vieux tapis des fils, des peluches. Elle semble écrasée de honte. La scène atteint

le fond du ridicule. M. Messay est un peu surpris du son de sa propre voix quand elle dit posément, mielleusement :

— Voulez-vous bien, chère madame Pichat, me donner des détails de cette curieuse légende? Qui vous a renseignée? Qui colporte de tels bruits?

Elle frotte au ras de la fenêtre des marques qu'a laissées la pluie en s'infiltrant là.

— Je pensais, ma foi, n'avoir aucun rapport avec ces messieurs; moi, un prêtre? J'appartiens à un tout autre bord. Et s'il faut tout vous dire, je ne suis même pas chrétien. Je suis un païen, comprenez-vous? Comme dans les temps jadis, comme les sauvages. Je n'ai jamais...

La vieille dit :

— Tiens donc, maintenant! mais c'est pas la peine de vous emberlificoter. Moi aussi je sens les choses, comme tout un chacun. Demandez un peu à n'importe qui. Il suffit de vous regarder. Et votre figure, et vos bouquins, et vos papiers et vos manières donc! et puis, est-ce que vous direz le contraire? Les lettres que vous avez reçues. Je ne suis pas une indiscrète, moi, une fouinarde. Mais ça date d'années et d'années. Depuis que vous êtes dans la maison, quoi! Il ne faudrait pas prendre le monde pour plus bête qu'il n'est. Et le monde, je vous dis, il s'en fiche bien, francs-maçons et compagnie, comme vous d'ailleurs peut-être maintenant. Mais moi, je ne m'en fiche pas. Moi, je vais à la messe tous les matins. Moi, j'en ai assez qu'on dise des histoires à cause de ma croyance. Moi, je n'ai pas honte de ce que je suis, et pourtant on m'en a fait des crasses, des avatars.

... Moi, j'en ai connu des curés, et j'en connais encore, vu que je vais à confesse et à la mission, le soir, et tout. Et je sais ce que je dis, peut-être? Vous pouvez rigoler; j'ai beau n'être qu'une pauvre bonne femme, bonne à astiquer et à monter les étages et à changer de tablier dans toutes les maisons où je vais, j'ai le droit de penser comme je veux. Et je vous dis que vous devriez avoir honte.

M. Messay a écouté, entendu plutôt ce long discours comme le bruit des autos ou d'un tramway qui passe. Sur le moment, il n'aurait pu le répéter, mais après coup, les paroles ressuscitent aisément : elles avaient pénétré dans sa mémoire. Il

est, avant tout, curieux, réceptif en diable, même quand il ne le souhaite pas.

Toutefois, il pensait alors à autre chose. Des souvenirs cocasses, infimes, lui reviennent, sans nuire à l'enregistrement de la diatribe actuelle. Et il dit :

— Vous faites allusion, je crois, à certaines lettres et paquets que jadis j'ai reçus? J'ai gardé d'ailleurs ces adresses. J'ai classé tout ce qui me paraît drôle ou étonnant.

Madame Pichat comprend mal les mots, elle aussi, mais elle saisit la phrase. Elle reprend :

— Oh ! ça date de l'ancienne concierge, au moins. Mais on s'est passé la consigne, et dans la maison, chacun sait que M. Messay, c'est le... le défroqué.

Ce dernier vocable est plutôt grossier mais M. Messay n'a pas le temps d'être susceptible. Il bredouille :

— Un moment !

Et il retourne à sa chambre.

Là, à gauche, le cartonnier, avec les chemises. L'une s'appelle *Elucubrations*. Elle contient des dessins, des lettres et même des vers. J'ai gardé le double de tout, fût-ce des correspondances amoureuses. Une autre porte le titre de *Documents personnels*. Elle est gonflée car il y a six médailles de bronze et des diplômes déroulés. Ah ! oui, la chose m'est advenue deux fois, trois fois peut-être. Oui, trois, voici les bandes et enveloppes. Un timbre verdâtre de l'époque 1920. Des cachets rouges sur cette autre : ils ont dû épater grandement les pipelets. Trois suscriptions : *Monsieur l'abbé Hippolyte Messay, 18, avenue Gambetta*. L'une dit même : *A monsieur, monsieur l'abbé...*

Sur le moment (ma foi, il semble soudain que ce soit avant-hier) l'erreur m'avait amusé. Ces écritures de vieilles demoiselles, de secrétaires calligraphes, m'envoyant la haute marque de reconnaissance et d'admiration de trois Académies de province. Non, deux ! Il y a deux envois de la même. Les Antiquaires de Touraine. L'autre se nomme la Société d'Histoire et Statistique de la Mayenne. Ces braves gens ont l'habitude, de couronner des prêtres érudits. Je gage que huit envois sur dix s'adressent à un chanoine ou à un desservant qui a trouvé une pierre tumulaire dans son jardin, ou dépouillé les archives

de sa paroisse. Voilà pourquoi on m'a donné, entre bien d'autres lauréats, du « monsieur l'abbé ». J'avais compris tout de suite ; et j'avais gardé le papier pour la forme. Diantre ! il y avait même l'étiquette de recommandation postale. Et l'en-tête du papier qui faisait diantrement sérieux et authentique !

Il n'en a pas fallu moins pour que la portière cligne de l'œil, montre ça à sa belle-sœur, au garçon boucher, à la bonne du second. Ma réputation a été faite. Elle se perd dans la nuit des temps, elle est indestructible comme les légendes, les mythes.

Comme on dit, il n'y a pas de fumée sans feu. Il reste toujours quelque chose. Il me souvient que Laura Pernez me disait, voici huit jours : « Comment est-ce que l'on ferait pour les imiter, les fantômes, si on n'en avait jamais vu ? » Je lui ai répliqué que l'imagination humaine est fertile. On compose un spectre avec les éléments drap, squelette, chaîne de forçat. On fabrique la licorne avec une brave antilope et le dragon avec les salamandres ou peut-être avec les vieux plésiosaures. Avec quoi a-t-on fabriqué M. l'abbé Messay ? Je le vois trop bien. Il doit être de matière solide...

Je ne sens aucun vertige, aucun tournis dans mon crâne. Je suis debout contre mes casiers, arrêtant de ma rotule celui de gauche qui bombe et déborde. La mère Pichat ne semble plus être dans mon cabinet. Elle s'est retirée dignement dans la cuisine. C'est une excellente femme. Je l'ai scandalisée depuis des mois, des années mais mollement. Ce matin, j'ai fait un pas de plus vers la dérision de mes vieux devoirs, vers la damnation. Il serait intéressant de connaître les réactions de cette âme simple.

M. Messay a-t-il vraiment envie de jouer au jeu qui lui est offert ? ou la crainte de provoquer encore une conversation pénible, ridicule ? Se cache-t-il en lui des sentiments plus subtils, plus pervers ? Veut-il se venger de ses dupes ? Voir jusqu'où ira leur niaiserie ? M. Messay, en ce moment-ci, se pose les questions en vain. Mais sur-le-champ, il n'avait cure d'analyse.

Il s'est de nouveau regardé au-dessus de la pendule de cuivre. Ai-je dit qu'elle montre Henri IV frappant à la porte

d'une chaumière vert-de-grisée à peine plus haute que lui, et d'où sort, par la lucarne, la tête, la main, la lanterne tendue d'un bon et féal sujet? Au-dessus de cette scène touchante, la tête de M. Messay grise, molle, paterne, vénérable en somme. Il a l'air d'un mauvais prêtre, si on veut. Ou d'un bon, s'il en est de tels... Il s'amuse à joindre les deux mains sur son ventre puis à se les fourrer dans les manches de laine grise... Gorenflot pour un théâtre de chef-lieu de canton. Mais oui, ma foi, il est des gueules de cette espèce. Des gueules qu'il n'aime pas, qu'il est près de haïr. Mais on sait depuis longtemps qu'il ne s'admire ni ne s'aime, ce vieux bonhomme.

Les pensées ne se gouvernent pas. Elles sautent comme des lutins, elles s'accrochent soudain à vos jambes. D'un seul coup M. Messay a senti la trame bouffonne qui s'est tissée autour de lui. Et il a vu la petite madame Daudin, respectueuse et craintive, ne sachant comment s'excuser de ne l'avoir pas pris comme parrain de son lardon. Et Laura doutant si ce compagnon-là porte ou non la poisse, comme elle dit!... Et même cette canaille d'Édouard et son Varvoglou qui espèrent que je viendrai dans leur officine jouer le rôle de... avec ma tête de... Et mille autres indices. La répulsion ou la sympathie que j'ai dû inspirer sans le savoir, sauf à moi-même, qui dois me connaître. Je n'étais rien, pas même ce que je suis mais je paraissais donc quelque chose!

Comme les gens sont bêtes! Il y a évidemment chez presque tous des résidus de peur superstitieuse, d'horreur sacrée pour le mage, le sorcier, le grigri, l'homme-théophage qui prononce les mots inintelligibles par lesquels la matière se transmue, les esprits accourent, les fautes sont effacées. Tout un monde qui s'ouvre! Je savais son existence mais comme on sait qu'il y a des brahmes et des parias, des cow-boys, des gangsters, des légitimistes... Quel dommage qu'il soit trop tard pour l'explorer! On pourrait, on devrait y faire des missions, des évangélisations à rebours. L'infâme a besoin d'être sans cesse écrasé. Je suis par nature trop doux, trop paresseux; j'ai tendance à trouver amusant, mettons divertissant, l'horrible drame de la vie. Mais penser qu'il subsiste de semblables impostures! et surtout, triste chose, des crédulités, des bonnes volontés qui nourrissent les impostures en

question ! On ne se sent pas très fier de son siècle. Rochénard, le père, avait raison : *ils* sont peut-être encore très forts ! Mais Rochénard le fils préside dans sa circonscription des cérémonies aux côtés de l'évêque. Vaut-il mieux laisser agir le temps, ou brusquer les choses, combattre ?...

Telle est la suite des pensées de M. Messay quand il se rémémore sa station penaude, ses âcres sourires devant la pendule de Henri IV. Les gestes de cet individu n'ont jamais correspondu à ses réactions, à ses révoltes.

Il a rouvert la porte et s'est dirigé (quatre pas et demi) vers la cuisine où madame Pichat, ma parole, pleurniche... Elle fait couler le robinet, se mouille les yeux, en reniflant. Ses bras maigres et sales, ses bras de vieille opprimée et courageuse, ont les coudes durcis comme une corne. Ah ! que dire à cette misérable ?

Après tout, ce n'est pas une méchante femme mais une sotte. Elle est discrète à sa façon, puisque depuis sept ans elle n'a rien dit. Les grotesques anecdotes postales remontent bien plus haut, à 1921 ou 1922, sauf erreur... Ainsi donc, M. Messay lui inspirait en secret une répugnance sacrée, une sainte horreur, c'est le cas de dire ! et elle a ciré ses chaussures, encaustiqué son plancher, frotté ses cuivres, la mort dans l'âme ! Je devrais saluer en elle une martyre de la foi ; une héroïne du travail. Dommage qu'elle soit si ridicule !

— Eh bien ! madame Pichat, dit M. Messay, d'une voix doucereuse. Cette petite explication vous a émue ? Allons, allons, du calme ! Sachez que moi-même je ne vous en veux pas le moins du monde !

Elle ne se retourne pas, elle renifle plus vite en somme, elle sanglote. Cela commence à agacer son maître. Il reprend :

— Ne parlons plus de tout ça et restons bons amis.

Elle secoue la tête :

— Maintenant, je ne pourrai plus... plus rester... plus faire mon travail.

— Tiens donc, pourquoi ? Quoi de nouveau en somme ? Quelques paroles imprudentes, et j'ose dire, impertinentes. Mais ce serait un peu fort tout de même de... D'abord, fermez cette fenêtre, elle fait courant d'air avec l'entrée.

Comme la cuisine est fort petite, M. Messay reste dans le

couloir, serrant sa robe laineuse autour de ses jambes. Il est, au fond, embêté de la situation. Va-t-il être obligé de changer sa femme de ménage? Admettre chez lui une maritorne inconnue? une ivrognesse? une brouillon qui dira bien haut qu'un taudis est un taudis, que le lit familial de M. Messay est un pucier, que ses piles de livres jaunis de poussière, qui bouchent la porte de la chambre, s'écrouleront au premier coup d'épaule?

Madame Pichat au moins est une vieille folle paisible. M. Messay est habitué à la voir, rudement bâtie et pourtant voûtée, ratatinée par l'âge, avec son éternel fichu tricoté sur ses épaules, ses gros souliers fourrés qui ressemblent à des chaussons. Même son visage usé, bouilli, où pointe un grand nez, pleurard, oui, humide, hélas!... Tiens, on n'avait pas remarqué jusqu'ici cette broche noire, en forme de croix de Lorraine, et cette chaîne qui repasse dans sa ceinture, avec des médailles de cuivre qui pendillent! Il faut croire qu'elle les a toujours portées. Quoi! elle n'avait pas peur de réveiller les remords de l'abbé M...? Était-ce une façon silencieuse de le prêcher et morigéner?

La voilà revenue devant M. Messay, avec un pauvre air de dignité. Elle le regarde bien en face. Elle a eu les yeux bleus, ils sont encore limpides, naïfs, dans les paupières flétries, et ne cillent pas. Elle dit presque tout bas :

— Est-ce que je peux encore vous raconter quelque chose? Mais vous ne me direz plus rien de mal?

— Moi, de mal?

— Oui, c'est plutôt moi, tout à l'heure, qui avais des mots. Faut me pardonner. Il y a de certaines questions où j'ai encore le sang vif. Je n'ai pas tant d'occasions, n'est-ce pas, de me rebiffer un peu; et je vous demande, moi, qu'est-ce qui me resterait si je n'avais pas mes idées? Je suis si malheureuse, si malheureuse...

— Mais je vous excuse, ma bonne madame, je vous pardonne. Ne pensons plus à tout ça. Je sais que la vie n'est pas douce à votre âge ni au mien. S'il fallait encore des fariboles pour nous la compliquer!

Elle essaie de deviner ce qui se cache sous le mot fariboles, peu en situation. Mais elle est si décidée à avoir confiance!

Tous deux reviennent dans le bureau où traînent chiffons et balais, où il y a même une chaise les pattes en l'air. Madame Pichat a soin de dire :

— Ce moment-là, naturellement, ne doit pas compter pour mes heures. Mais j'ai besoin que monsieur m'écoute un peu, et qu'il soit comme si j'étais venue le voir dans le temps... Enfin quand il... Oh ! pardon... Et ce sera la seule et unique fois ! Il ne peut pas me laisser partir comme ça.

— D'homme à homme, dit M. Messay, je veux bien écouter. Mais je n'ai aucune qualité, je vous assure...

— Voilà, dit-elle. Il faut savoir que je suis veuve depuis trente-sept ans. Enfin c'est une façon de dire : car *il* m'a plaquée, le dégoûtant, après la naissance de mon petit, et il n'est mort qu'un peu avant la guerre, écrasé d'ailleurs par un camion, étant saoul, à ce qu'on m'a dit. Il bricolait, il buvait : un homme pas intéressant, vous pouvez m'en croire. Donc, je suis restée seule et le garçon a bien poussé, il était en classe chez les Frères et faisait même partie de leur fanfare, la clique, ça s'appelle. Et il jouait du piston le dimanche dans les patronages, avec un plumet rouge à sa casquette. Il a d'ailleurs été menuisier puis il est parti au régiment où on l'a tout de même mis dans la musique. Quand la guerre est arrivée, il était encore à la caserne ; mais il devenait brancardier, comme de juste. Ça ne l'a pas empêché d'être tué presque tout de suite. On l'a porté comme disparu, et moi, je pensais qu'il devait rester prisonnier en Allemagne avec la Croix-Rouge et qu'il allait revenir en Suisse. Alors, vous parlez d'un coup quand j'ai reçu la nouvelle vraie par la Mairie ! J'ai eu la pension ; elle n'est pas grosse, vous pouvez croire, pour une mère de simple soldat... Et j'ai fait dire des messes pour lui, au moins dix, vu que je savais qu'il avait une petite amie, employée dans un bazar, rue de Sèvres, et qu'il ne se conduisait pas comme il faut avec elle.

» ... Ce que je vous en dis là, je sais bien que vous en pensez ce que vous voulez. Ce n'est pas des messes qui pouvaient le faire revenir mais un bon garçon dans le fond, sans mauvaises intentions, je le jurerais, il ne peut guère être qu'au Purgatoire... ça fait que je me suis mise à travailler pour lui. Pour les prières, comprenez bien, les mérites, les mortifications,

puisque vous appelez ça comme ça. Je n'avais plus d'intérieur à moi, une simple chambre ; j'ai fait alors des ménages comme vous me voyez, pour gagner ma vie. Et je ne peux pas dire, pendant la guerre et les années après, le travail ne manquait pas, je ne pouvais pas me plaindre ; ça n'aurait pas été assez dur, en quelque sorte.

» J'ai fait en plus des raccommodages tous les soirs, sous ma lampe à pétrole ; et, suivez-moi bien, je mettais l'argent de côté : je le donnais, 100 francs par 100 francs, à ma paroisse pour les pauvres. Mon église, c'était alors près de la porte Saint-Ouen. Monsieur le curé m'a interrogée une fois et m'a fait des compliments ; puis il m'a engueulée.

» Il disait :

» — Laissez ces charités-là à d'autres, et ne vous donnez pas tant de tracas ! Votre garçon, s'il est comme vous, il est sûr de rester près du bon Dieu !

» Je ne dis pas, c'était flatteur. Mais il ne pouvait pas savoir au juste, cet homme...

» Alors, je lui ai répondu :

» — Je ferai des dons.

» — C'est ça, qu'il dit, en nature, si vous voulez.

» Alors je suis venue travailler pour rien à son ouvroir ; il y avait là des dames assez bien mais qui m'auraient, vous pensez, commandée parce qu'elles avaient des chapeaux. Et puis des vieilles filles bigotes, vous savez l'espèce ? Des chipies, quoi ! Ce qu'il fallait avaler de couleuvres à rester le soir avec ces jalouses-là. Des caricatures, des hypocrites, des voleuses ! Il y en avait une qui chapardait des morceaux de sucre et les emportait dans son jupon !

» Moi aussi, dans mes places bourgeoises, ça m'arrivait de rabioter : on me donnait de vieilles hardes, des costumes d'enfants, trop courts. Mais je lessivais, je raccommodais et j'apportais tout ça à la paroisse. Monsieur le curé n'en revenait pas... Pour moi, je n'avais pas besoin, n'est-ce pas ? Tous les jours, un bifteck de 25 sous que le boucher coupait sans peser ! Et le samedi, il me charriait gentiment, en disant :

» — Alors, hier, la tringle, madame Pichat ?

» Parce que le vendredi, j'avalais de la morue. Mais il ne

m'en voulait pas. C'est un des rares qui respectaient les sentiments.

» Et ce qu'il y a de mauvaises gens dans le monde ! En 1919 ou 1920, il m'arrive un type qui avait soi-disant connu mon garçon au régiment. Je crois d'ailleurs que c'est vrai, il donnait des détails. Il connaissait aussi la petite amie, une pas grand'chose, à l'en croire car elle s'était consolée avec des tas de types, et jusqu'à des Américains, et finalement elle avait épousé un gros bistrot de l'avenue Parmentier, et elle tient maintenant la caisse, grasse à lard, parée comme une châsse, dans un établissement presque de luxe, tout plein de lumières ! Tous ces détails m'intéressaient et me faisaient penser que mon garçon avait presque eu raison de rester à la guerre. Là où il est, il se moque bien des saletés qu'on fait ici, n'est-ce pas ? Et d'un sens, pour la plupart, il vaudrait mieux être morts ou jamais nés : ça revient au même. Qu'est-ce que vous en pensez ?

M. Messay, à ce moment, n'a pas su se tenir de hocher la tête avec sympathie. Et la mère Pichat l'a regardé avec un tel élan de reconnaissance qu'il a senti son ironie diminuer... Heureusement, elle a continué son bavardage, et nous ne nous sommes pas attendris ensemble...

— Donc, le copain à mon garçon avait reparu, et il venait me cajoler, orphelin qu'il était, comme si j'avais été sa vieille tante, et même sa tante à héritage. Il m'apportait des douceurs, une petite topette de rhum, du chocolat. Il causait avec moi, il m'avait même proposé de jouer aux cartes avec lui. Avec des haricots, bien entendu. Je crois que c'était surtout un fainéant. Il travaillait dans la limonade, mais souvent en chômage : alors il venait le soir vers sept heures, et j'étais obligée de faire la popote pour lui ; ça me coûtait plus que ça ne lui rapportait, soyons juste...

» C'est plus tard, au bout de six mois au moins, qu'il a montré ses intentions. Il voulait me persuader de lui céder mon logement et surtout mes meubles (vu que lui, il logeait en garni et n'arrivait pas à se monter un ménage). Il me disait qu'il avait des relations, et qu'il me ferait placer dans une famille très bien, très religieuse, comme femme de charge. Ainsi je n'aurais plus rien à m'occuper jusqu'à la fin de mes jours.

» Alors, je lui ai donné tout mon saint-frusquin, des titres de rente qui venaient de ma famille, et qui, paraît-il, ne valaient plus rien. Il y avait des papiers à lots, datant de l'exposition de 1860 et quelque, enfin, sous l'Empire...

» Quant à la place, eh bien ! parlons-en. Quand j'y ai été entrée, j'ai vu de quoi il retournait. C'étaient des gens de rien du tout, des francs-maçons sûrement. Le père, banquier ou à peu près, la mère gourgandinait dans les dancings avec les poules de son mari et les gigolos de la fille car il y avait une fille ! Tout ce joli monde ne cessait pas de recevoir, des tas de métèques qui se vautraient sur les divans, qui se piquaient les fesses avec des petites seringues ; je crois même qu'ils *fumaient*, comme on dit. Le matin ça sentait une drôle d'odeur, pas du tout le tabac, et mes patronnes, elles se décollaient à vue d'œil, tout en faisant les jeunesses.

» Le pis, c'est qu'on ne me respectait pas du tout. Je me levais à six heures pour aller à la messe ; ils me disaient à midi, quand ils se levaient, de vilaines paroles, des plaisanteries. Une fois, la fille, elle a trouvé un de mes livres, *l'Office de la Vierge*, en farfouillant dans ma boîte à ouvrage, et elle en a lu le soir à table, en écorchant les mots, en singeant les chantres, les orémus avec une voix de canard enrhumé, devant toute la troupe qui rigolait. Ça faisait une véritable chienlit ; les types en smoking, les donzelles en peau ; j'ai fini par casser une carafe dans ma cuisine pour les faire taire. Il faut vous dire que le personnel, avec moi, se composait de deux boniches effrontées et peinturlurées comme la fille, et d'un chauffeur qui, je peux bien le dire maintenant, s'envoyait la patronne... Que je meure sur place si je ne dis pas la vérité ! Oh ! ils ont été bien punis, et Dieu sait où ils sont tous, à cette heure !

Cette fois, M. Messay n'a pu se tenir il a interrompu :

— Il me semble, madame Pichat, que vous manquez à la charité ! Est-ce qu'on parle comme ça des gens ?

Mais il a dû bredouiller, n'étant pas fait pour ce rôle. Ses paroles ne passaient pas la rampe. Et la vieille continuait :

— Figurez-vous qu'un beau jour le monsieur a été poursuivi pour des tripotages, et il s'est enfui en Hollande, où il s'est suicidé. Madame, restée seule, s'est fait recueillir par un de ses types ; elle a roulé un peu partout. En dernier lieu,

elle vendait des fleurs et des pastilles de menthe dans un promenoir, aux Folies-Bergère, ainsi ! Et la fille a été faire du cinéma, qu'on m'a dit, dans un pays, Autriche ou Amérique, je ne sais pas ; il paraît qu'elle s'y est tuée en auto. Même que c'était sur les journaux. Je ne leur en veux pas, notez bien. Mais je constate où ça les a menés.

— Alors, vous en concluez quoi ?

— Plaît-il ?

— Je demande si vous pensez que c'est la Providence qui leur a envoyé tous ces châtiments.

Elle réfléchit, et elle répond :

— Moi, je ne sais pas. Ça n'est pas des châtiments, si vous voulez. Car moi, je ne suis pas si heureuse non plus et je n'ai pas fait grand'chose de mal. Seulement, mes patrons, ils ont fabriqué ça eux-mêmes, on pourrait dire. Du train qu'ils allaient, ils étaient sûrs de mal finir.

— L'enfer à domicile, quoi ! Pas besoin d'attendre d'être de l'autre côté...

— Ah ! ceux qui attendent, ça doit être encore pire pour eux. Ils sont repincés au tournant, allez !

— Bon ! Et les autres, ils touchent leur récompense tôt ou tard ?

— J'espère bien, dame !

— En somme, vous travaillez pour être payée. Et vous êtes une brave femme pour vous retenir une place dans le ciel. C'est du calcul, madame Pichat !

Elle fronce le sourcil et me regarde avec méfiance :

— Calcul ou pas calcul. Pourquoi est-ce qu'on croirait que tout se passe au hasard, dans la pagaye, et pas du tout pour justice, à la fin des fins ?

— Dites-moi, ma chère madame Pichat, vous pensez que moi, je file un très mauvais coton, et que je ne perds rien pour attendre ?

— Je n'ai pas dit ça ! Je suis sûre que vous reviendrez. Il y en a eu d'autres comme vous, et des obstinés, et des durs ! Au dernier moment, ils ont eu peur et ça a suffi pour les faire pardonner. D'ailleurs, vous savez tout ça mieux que moi.

— Mais je ne sais rien du tout ! C'est vous qui m'instruisez. Je ne me suis jamais occupé de ces histoires !

Elle promène son regard autour d'elle ; elle dit lentement :

— Avec tous vos livres ?

Visiblement, elle ne croit pas que tant de bouquins ne contiennent point de bonnes choses. Elle s'essuie le front de nouveau, avec sa manche, et, du ton ordinaire de la servante :

— Monsieur peut être tranquille. Je ne raconterai jamais rien sur lui, moi. Je prierai seulement pour lui, ça, il peut en être sûr.

— N'en faites rien, s'il vous plaît. Réservez votre influence à d'autres.

— Tiens, pourquoi ? Parce que je suis une vieille bête et que je ne sais que lire sur mon livre ? J'ai si peu de mémoire que je ne sais seulement rien par cœur, même pas mon *Je crois en Dieu.*

La conversation devenait de plus en plus gênante. M. Messay ne pouvait pas humilier davantage cette folle butée et fanatique. Il a repris son air le plus froid, il a fait la lippe moqueuse et il a dit :

— Madame Pichat, je vais vous régler votre demi-semaine. Je commence à croire aussi que mieux vaut ne plus nous revoir pour tenir des propos pareils. Je trouverai une autre personne en journées. C'est bien votre désir aussi ?

Elle fait « oui » de la tête. Elle commence à tourner, enlève son tablier, saisit son fichu pendu dans l'antichambre et tire son gros porte-monnaie à fermoir de cuivre. Elle ne dit plus un mot. Mais en sortant, elle murmure :

— Moi, je ne vous verrai plus. Mais vous reviendrez, allez. Vous reviendrez... Alors, vous, priez pour la vieille Pichat.

Ciel, elle pleure ! Le rouge m'en montait au front ; de l'agacement et de la honte. Je crie :

— Je n'ai pas qualité, vous dis-je. Je n'ai pas qualité...

Au risque de se faire pincer les doigts, elle a tendu la main vers moi ; non pour me serrer la mienne mais pour me désigner à je ne sais qui, me jeter un sort.

— ... Allez ! allez ! vous verrez !

La porte a claqué lourdement. C'est insensé ! Sacrée sorcière, va !

Au bout de dix minutes, dans mon fauteuil, je haletais encore. Des scènes comme ça ne me valent rien. J'ai tous les doigts

à gauche comme morts et des bourdonnements aux oreilles. Oui, sorcière, va, fée malfaisante !

Et le pis, à revoir le quart d'heure qui a passé ainsi, c'est que je me suis montré de la dernière maladresse. Je n'ai même pas su nier, l'engueuler, la repousser enfin...

J'ai été me pencher à la fenêtre... Non, elle n'est pas restée à papoter avec la concierge. Elle sortait de la maison, accablée, grisâtre, frottant les pieds sur le trottoir où roulent déjà les feuilles, les feuilles mortes venues d'en face...

IX

Je croyais n'être guère touché par cette histoire ridicule mais, en fait, je ne suis pas remis de l'émotion. C'est toujours ainsi quand on se prend pour un impassible. On tient le coup, on chancelle après. J'avoue que je suis un coléreux à froid, persuadé de ne jamais m'irriter. La rage reste en dedans et me fait mal.

Au bureau, j'ai paru certainement d'une humeur massacrante. Daudin me regarde avec plus de respect encore et d'humilité que d'habitude... Quand je pense que, lui aussi, cet insipide crétin... Qu'il a peur de mon mauvais œil... Depuis combien de mois, d'années ? Comment le racontar est-il venu jusqu'à lui ? Quelle diantre de conversation a-t-il dû tenir avec sa jeune dinde de femme ? Et celle-ci avec la Pernez ?

Ma gêne est incontestable. Il me semble que je ne suis plus moi-même lorsque j'ai le malheur de penser à la figure que je fais. Tout à fait pareil à un acteur qui, un beau jour, se rappelle qu'il joue un rôle et qui prend le trac devant son public, pourtant bien docile... Je suis arrivé jusqu'à la rue Réaumur sans songer à mal.

Il faisait chaud et beau ; l'odeur maussade de la fin d'été sortait des trottoirs, des ruisseaux séchés, des bouches d'égouts. Puis, soudain, voilà que je me suis regardé dans les glaces d'un grand bureau de tabac qui occupe un angle de rues. Je me suis vu tel qu'ils me voient tous, ceux qui ont entendu dire... Est-ce que je vais les prendre un à un à part pour les

endoctriner, leur faire une profession de foi laïque et républicaine? Ou bien imprimer une circulaire : « M. Hippolyte Messay, archiviste au *Progrès Nouveau*, a l'honneur d'informer le public que, malgré des bruits qui courent à son sujet, bruits sans aucun fondement et résultant d'un quiproquo qu'il est inutile d'expliquer... »

Quel emberlificotis ! Je rêve tout debout, il faut croire ! Si je me mets à trancher la question par allusions fines, personne ne comprendra. Cette attitude leur paraîtra plutôt une circonstance aggravante, un remords, c'est-à-dire un revenez-y ! Absurde situation ! Autant continuer à traiter la chose par l'indifférence. Oui, mais est-ce que je jouerai la froideur au naturel ? On n'ignore bien que ce qu'on ignore ignorer... Forte pensée, soit dit par parenthèse, et digne d'un moraliste, d'un casuiste, d'un théologien...

Eh ! eh ! J'aurais peut-être eu la vocation, je veux dire l'adresse professionnelle. Tas de farceurs, ma foi !

Je me fais donc l'effet de ne plus jamais être naturel ; c'est un comble ! Espérons que la crise durera quelques jours. Après, je serai habitué, fût-ce à mes gaffes. J'oublierai. J'ai dû en commettre bien d'autres, depuis des années, sans le savoir ! Essayons de nous rappeler. Voyons, tel geste, telle parole, en telles circonstances...

Ah ! non, non, et non ! Il y aurait de quoi devenir enragé !

... J'entre au bureau. Je salue mademoiselle Simone qui, ô surprise, est déjà là. Elle se polit les ongles devant sa machine comme si elle posait à la dactylo de cinéma. Elle minaude. Elle fait, sans se lever, une esquisse de petite révérence. Mille tonnerres ! comme si elle se moquait de moi : « Bénissez-moi, mon père ! » ou : « Que Dieu vous bénisse et qu'il vous fasse les joues comme il m'a fait la cuisse ! » (Cette plaisanterie était du répertoire de M. Bluteau, mon vénérable aïeul ; mais c'est la première fois qu'elle remonte à la surface de ma mémoire.) Il faudra que je retrouve les collections de brochures rouges qu'il possédait ; elles s'appelaient *la Lanterne de Boquillon* et elles étaient pleines d'histoires de curés, en langage très vert. Comme libraire, j'en ai vu passer une ou deux séries ficelées, jamais brochées : un sou les deux,

ça se vendait d'occasion ! Est-ce que je pourrais me les procurer, un demi-siècle après ? Je les lirais ostensiblement, j'en laisserais traîner... Mais ce ne serait peut-être pas très bien interprété. *Item* pour des numéros de *la Calotte*, qui continue à paraître. D'ailleurs, c'est bien grossier. On *les* y représente toujours avec des rabats bifides, des chapeaux immenses de Basile, des souliers carrés comme si, dans la réalité, ils avaient toujours le costume du temps de Béranger. « Hommes noirs, d'où sortez-vous ?... Nous sortons de dessous terre... » Tiens, je sais les paroles mais l'air, je ne l'ai jamais entendu...

Mademoiselle Simone m'a dit aimablement :

— Monsieur... euh ! le patron voudra vous voir vers onze heures, quand il sera arrivé.

— Bien, mademoiselle.

Réponse onctueuse et paterne. Il est exact qu'avec cette fille, gente et dodue, je prends facilement le ton qui... le ton que... Enfin quelque chose d'intermédiaire entre le salace et le bénisseur. Ça tient à ce que je suis poli à l'ancienne mode, un peu essouflé, et que je n'ai jamais un accent juste en parlant aux femmes. D'ailleurs, celle-ci me porte sur les nerfs. Sa façon de faire la fillette, quoiqu'elle ait trente-cinq ans ! et de m'appeler « monsieur... euh ! » comme si elle faisait allusion au nom ou au titre, qu'elle ne prononce pas. Les garçons de café ont cette manie-là pour vous faire croire qu'ils vous connaissent et vous traitent en vieux clients ! Mademoiselle Simone n'y met peut-être ni courtisanerie, ni dédain. Mais j'en ai assez. La prochaine fois je lui dirai :

— Ma chère enfant, appelez-moi donc Messay tout court. Ou monsieur tout cru, tout franc.

Mais « ma chère enfant ! », quelle formule. Drôle d'habitude que j'ai prise ! Quel effet cela doit-il faire ? Et dire que j'ai donné aussi de la chère enfant à Laura Pernez, l'autre soir ! Reste à savoir pourquoi, étant au fond un cœur sec, un dur à cuire, je crois devoir montrer tant de douceur et de patelinage. A quel moment cette coutume m'a-t-elle pris ? Depuis que je me sens vieux, lent de gestes, lourd de corps, et que je suppose que chez moi l'indulgence est un charme ? Certes, la brutalité ne me siérait pas. J'ai toujours agi comme un timide

grognon. J'aimerais assez, je veux dire que j'aurais jadis assez aimé être aimable, dégagé, désinvolte, dire aux femmes de galantes insolences et aux hommes des rosseries.

□

... Le patron est arrivé sous le coup d'onze heures trois quarts. On a entendu sa voiture ronfler en bas, où elle se glisse parmi les humbles camionnettes et les charrettes à bras, comme une grosse dame entre des pauvres. M. Fèvre-Claisois daigne grimper les trois étages poudreux car il est démocrate de profession, au surplus économe pour son journal. Mais en haut, il souffle un peu, comme moi.

Il n'a pas le physique requis pour son métier. Pas de ventre doré, pas de guêtres grises, pas de barbiche allègre ! C'est un assez petit homme, très brun de peau, le visage boursouflé, chauve ; des yeux à demi cachés par des lunettes énormes dont les verres semblent des cabochons. Vêtu d'étoffes feuille morte, anglaises, j'imagine. Je me suis laissé dire que, né à la Guadeloupe, il aurait du sang nègre dans les veines. Aimable, lui, et aisé, on ne peut dire le contraire. Sa jovialité est même un peu insupportable.

Il traverse le premier bureau en lançant des compliments qui halètent :

— Salut, belle dame ! Bonjour, fidèle rédacteur en chef !

Et il crie vers moi, qui suis reclus dans mes archives :

— Bonjour, cher maître.

Tel est son mot. Il me considère comme un intellectuel, c'est-à-dire comme un raté... Mais enfin, lui, il sait qui je suis, et rien d'autre...

... Je me présente donc devant M. le directeur, dix minutes après. Il est en train de rigoler dans son téléphone, voilant le récepteur de sa main en coquille. Il dit :

— Cher conseiller... Mais oui, cher conseiller. Ah ! tout de même, vous y allez fort ! Cette option n'était même pas une option. Et en tout cas elle n'a rien donné encore de substantiel... Oh ! voyons, quand on est membre de la Commission des transports !... Enfin, je ne marche pas à moins, et dites-

leur qu'ils ont la gueule trop large. Vous parlez de requins !... Hi ! hi ! ho ! ho !... Adieu, mon vieux, adieu, mon cher conseiller.

Il se retourne à demi vers moi avant de raccrocher. Il me salue, tout en parlant, avec des petites grimaces. Il me force à m'asseoir dans un fauteuil de cuir si usé, si craquelé qu'il évoque un éléphant centenaire, un éléphant pour cirque de province.

Moi, je fais des manières. Je m'assieds enfin, je m'accroupis plutôt : le siège est destiné à mettre l'interlocuteur très bas devant le patron, en état d'infériorité. Un autre accessoire, c'est une petite tête de mort en métal argenté qui, sur le bord de la table, fait pendant à l'encrier et a de plus l'avantage de ramener le visiteur, l'importun, le quémandeur à la méditation philosophique de nos fins dernières. M. Fèvre-Claisois tripote et caresse ce simulacre macabre avec une main grasse de bon vivant.

— Eh bien ! cher maître, ça biche ? A combien en sommes-nous ?

Il parle de mes fiches, je le sais, non de bouquins. Il ne pense a la bibliothèque que le soir.

— Treize mille quatre cent deux depuis hier.

Il exhale un sifflement d'admiration et il tambourine de sa droite sur les phalanges de sa gauche. Puis, d'une voix claironnante :

— J'en ai eu une idée, une bonne idée, je crois, à votre endroit, Monsieur Messay. Et c'est pourquoi je vous ai prié de venir...

— Bonne idée, je n'en doute pas, monsieur le directeur.

— Merci... Je crois bien, n'est-ce pas, que votre traitement ici est modeste ?

— 350 francs, dis-je un peu honteux (dire que c'est moi qui sens la honte !).

— On fera mieux plus tard, bientôt même. J'ai de grands desseins pour *le Progrès Nouveau*, que je ne puis découvrir encore. Un journal comme le nôtre, libre, entièrement libre, destiné à une clientèle spéciale, éclairée mais prudente, ne peut, vous le savez, être mené comme une affaire et je le soutiens entièrement ! Songez qu'en tant que collaborateur,

je ne touche, moi, que 300 francs par semaine, soit 150 francs l'article !

Je ne réplique rien à cette profession de désintéressement. Mais pourquoi les riches veulent-ils toujours faire les pauvres ? Ça indique que les temps sont changés. L'orgueil est passé. La honte sincère arrivera-t-elle ?

— Cher ami, me dit brusquement M. Fèvre-Claisois. Je voudrais bien tout de même vous récompenser, après de si longs services. J'ai pensé à la Légion d'honneur car ni le ministre de l'Intérieur, qui est un copain, ni celui du Travail ne me la refuserait pour vous. D'autre part, le ruban rouge est bien galvaudé, avec tous ces types qui ont été officiers, blessés, réformés, et tous les pistonnés de la politique (il a dit cela textuellement). Des centaines de mille, vous savez ! Ça ne se remarque même plus. Poûh !

J'ai senti d'abord un petit sursaut de plaisir, mettons d'émotion mais trop de paroles nuisent à l'effet ; et je note, en écoutant mon directeur exprimer son dédain, qu'il porte une rosette, un insigne argenté ; je crois qu'il est vraiment commandeur.

— Dites-moi, cher monsieur Messay, les palmes académiques sont devenues beaucoup plus rares, et donc précieuses. Jadis, on les blaguait. Aujourd'hui, on les recherche et, au moins, elles signifient quelque chose, elles ! Donc, si vous permettez, vous aurez dans un mois le ruban violet.

— Je l'ai déjà, depuis trente ans, monsieur le directeur.

C'est vrai, je l'ai. En 1908, Rochénard, le père, m'a fait décorer, à l'époque où je corrigeais encore *le Républicain dauphinois*. Il me souvient que ce grand homme m'avait promis de m'attacher à son futur cabinet. Mais il n'est jamais redevenu ministre et Julien Rochénard, dit le jeune, m'a laissé tomber : ils m'ont dédommagé en ruban. J'avais presque oublié ce détail. Et pourtant mon père avait, lui aussi, les palmes académiques. Et même le coiffeur Bluteau, qui en affichait le diplôme dans sa boutique !

Ma froideur est perceptible à Fèvre-Claisois car il s'écrie aussitôt :

— Alors, nous allons vous flanquer la rosette. C'est même fabuleux que vous l'ayez tant attendue ! Un homme de votre

valeur, avec des travaux scientifiques, du désintéressement. Avez-vous des titres universitaires?... Non? pas possible. Raison de plus : vous serez officier de l'Instruction publique, comme si vous étiez professeur, proviseur, que sais-je? Et, notez-le, il n'y a pas dans ce pays de distinction plus réellement, plus foncièrement républicaine.

Je prends un temps et je dis :

— Ma foi, monsieur, c'est vrai : les curés ne l'ont pas, ne l'ont jamais.

— Je ne crois pas, en effet, dit Fèvre-Claisois... Ah!... vous voyez! Tandis que le ruban rouge, on te leur en colle comme à n'importe qui.

Il s'est penché vers mon fauteuil avachi pour me montrer mieux mes gestes. J'avais peur qu'il ne soit épaté quand je lui ai parlé de curés. Qu'est-ce que son archiviste va chercher là?

Je me redresse péniblement, comme un enlisé. Il ajoute :

— Et la rosette violette, j'espère qu'au moins vous la porterez!

— Puisqu'elle viendra de vous, monsieur le directeur.

Il n'y a pas à dire, je suis aimable. Pas moyen de montrer que je puis être furieux... Me voilà rentré dans ma turne, face aux tomes de Dalloz et à tous les dictionnaires; je pense, ma foi, que si j'arborais déjà le ruban auquel j'ai droit, je dissiperais certaines équivoques, auprès de ceux qui ne me connaissent pas, des passants dans la rue. Mais les autres, ce ramassis d'imbéciles qui s'imaginent...

A midi moins cinq, le patron avait déjà décampé, et aussi mademoiselle Simone qui, je crois, mange dans une crémerie de la rue Réaumur avant la grande presse des consommateurs. Daudin restait seul, en train de manier des ciseaux et de la colle. Il semble de plus en plus noiraud, maigre et dépeigné. Il m'a dit à mi-voix, comme si les murs avaient vraiment des oreilles :

— Le patron vous a dit quelque chose? Il voudrait transformer le canard? Aller jusqu'aux quatre pages? Il a trouvé des capitaux, hein?

Daudin sue l'angoisse en exprimant ces espérances. Je suppose qu'il se trouve bien dans ce journal-fantôme. Roi

d'une île déserte, hobereau d'un castel en ruines ! Cette résignation est trop stupide. Je vais l'alarmer, l'enflammer. Je réponds :

— Il m'a dit qu'il pensait à faire décorer ses collaborateurs.

— Qui ça ? vous, naturellement ?

— Non, je lui ai répondu qu'à mon âge, je m'en fichais, tandis que vous...

— Oh ! moi...

Il fait une moue gauche mais il a les oreilles rouges... Il va rentrer chez lui, manger son bifteck de cheval devant sa petite femme en peignoir et ils vont bâtir des projets de gloire, papoter, s'embrasser ; ils ne dormiront pas cette nuit...

— Puisque je te dis que c'est Messay lui-même qui m'a désigné.

— Ah ! si c'est Messay...

Je ne suis qu'un mauvais, très mauvais plaisant. Mais eux, ils ne me prendront jamais pour un imposteur, à cause de... Si j'allais leur expliquer mon cas, franchement, les prier de ne plus croire surtout... de démentir s'il y a lieu. Mais je n'oserai jamais. Leurs figures interdites, leurs protestations, je vois tout d'ici. Ce serait une scène impossible à soutenir.

Tant pis. Après tout, qu'on me prenne pour quelqu'un, voilà l'essentiel. Est-ce que je suis, par moi-même, quelque chose ?

ANDRÉ THÉRIVE.

(A suivre.)

LE LIVRE ET LA CIVILISATION [1]

L'HOMME moderne se sert du livre, de la revue, du journal pour son usage quotidien, mais prend-il garde à leur complexité, à leur signification profonde? Recherche-t-il leurs origines? Il voit en eux des outils, des instruments, des auxiliaires qui l'aident dans sa recherche, qui l'informent sur le vaste univers, qui contribuent au perfectionnement de sa culture ou à un plus subtil aménagement de ses loisirs mais dans l'*imprimé* devenu pour lui un aliment nécessaire, et qui de tous côtés l'assaille jusqu'au point où il en déplore l'abondance, aperçoit-il toujours clairement une forme, la dernière et la plus parfaite, de l'*écrit* qui, lui-même, à travers les âges, s'est lentement formé? On a pu dire justement que « c'est le langage articulé qui, avec la main, véritablement a fait l'homme ». Mais le seul langage, s'il rendait possible la communication entre les hommes, ne leur permettait pas encore de *fixer* la connaissance, de la rendre indépendante de la rencontre fortuite de deux êtres.

1. Nous donnons ici l'introduction du volume qui, sous le titre : « La Civilisation écrite », forme le tome XVIII de l'*Encyclopédie française*, fondée par M. de Monzie, l'éminent homme d'État, et dirigée par M. Lucien Febvre. Il est consacré au Livre, à la Revue, au Journal, aux Bibliothèques, aux Métiers et aux Arts graphiques. Cette publication importante, faite sous la direction de M. Julien Cain, administrateur de la Bibliothèque nationale, aidé par de nombreux collaborateurs, atteste que, malgré les difficultés de toute sorte imposées par la guerre, l'édition française reste bien vivante.

Dans l'histoire de l'esprit humain l'invention de l'écriture constitue, suivant Cournot, un moment essentiel. Dans son *Histoire considérée comme science* où sont abordés quelques-uns de ces problèmes fondamentaux, Paul Lacombe a pu affirmer que, sans l'écriture, « l'humanité ressemble à un homme qui ne se souvient pas du tout ou se souvient inexactement de ce qu'il a fait la veille. L'écriture est la mémoire solide du genre humain ». Et il ajoute que, grâce à elle, « l'humanité est en mesure de commencer son encyclopédie » qui jamais ne sera close.

Le langage, l'alphabet, l'écriture : autant d'éléments de cet « outillage mental » qu'Abel Rey a excellemment défini ; autant de données que nous supposerons acquises, quels que soient l'infinie variété de leur formation et le degré de leur développement dans le monde actuel. La linguistique, l'ethnographie, la préhistoire, l'archéologie, la sociologie se sont tour à tour saisies de ces problèmes et les ont, pour beaucoup de cas particuliers, résolus. Nous leur laisserons l'immense domaine des origines et celui des peuples non civilisés : les moyens primitifs que les hommes ont su découvrir pour se transmettre leur pensée, cailloux, os d'animaux, peaux de bœufs, écorces d'arbres, sont innombrables ; comment le livre naquit ; comment, depuis les tablettes d'argile de Chaldée, les feuilles de soie de Chine, le papyrus d'Égypte, on chercha, on trouva la matière la plus souple et la plus durable de ce qui devait former le livre.

Dans l'exposé des problèmes, nous ne devons considérer le passé que dans la mesure où il éclaire le présent. Nous pouvons donc rejeter tout ce qui est antérieur à l'invention de l'imprimerie, avant laquelle, a pu écrire Voltaire, « les livres étaient plus rares et plus chers que les pierres précieuses ».

Nous voulons n'accuser que nous et excuser les collaborateurs de l'*Encyclopédie* si elle ne remplit que partiellement le programme contenu dans ce titre si large : la *Civilisation écrite*. On n'y trouvera pas une histoire de la civilisation telle que l'*écrit* sous ses diverses formes la révèle ni même un tableau

de la civilisation actuelle telle qu'elle s'exprime dans l'imprimé. Nous avons plus simplement tenté de mesurer la place que tiennent le livre et les publications écrites dans la vie contemporaine, en insistant sur les problèmes que pose leur diffusion.

C'est une question de savoir s'ils sont liés nécessairement à une notion de la civilisation qu'une philosophie peut-être trop optimiste a répandue. Une simplification excessive de l'histoire, une espérance toujours renaissante dans le « progrès » humain trouvent dans le temps présent de puissants démentis qui doivent être autant d'appels à la réflexion. Il est remarquable qu'un esprit aussi positif que l'historien Huizinga, professeur à l'Université de Leyde, président de l'Académie hollandaise, ait récemment publié un ouvrage intitulé : *Incertitudes*. Cet essai de diagnostic du mal dont souffre notre temps fait apparaître « un doute universel en ce qui concerne la solidité de l'organisme dans lequel nous vivons et la justesse de sa direction ; une vague anxiété de ce que sera le proche avenir ; une impression de déclin, d'affaiblissement et de déchéance de la civilisation ». Jamais, suivant un terme qu'on peut retenir, le sismographe de l'histoire ne parut aussi agité qu'aujourd'hui et, s'il examine les grandes périodes de bouleversement des temps modernes — le début du XVIe siècle, la fin du XVIIIe — les fondements de la société paraissent à l'historien néerlandais moins ébranlés alors qu'à présent. Plus précisément, les progrès ininterrompus et surprenants de la technique posent de redoutables questions. Ils mettent les mêmes moyens à la disposition du bien et du mal, de l'homme, « ange ou démon ». L'*imprimé* peut donc traduire à la fois le meilleur et le pire. Instrument de libération et de perfectionnement individuel et collectif, il peut devenir un instrument de servitude, et tout l'art de la propagande consiste à en tirer un rendement aussi complet, aussi rapide que possible. Quelques hommes, certains au service du bien, un plus grand nombre au service du mal, ont su atteindre dans ce domaine une sorte de perfection. Et l'on voit chaque jour les plus parfaits moyens matériels mis au service du plus hideux matérialisme. Des appels bruyants ont fait apparaître, devant l'opinion de certains pays attachés à la liberté de l'esprit,

l'image d'une arme irrésistible, capable d'anéantir tous les obstacles, de vaincre dans tous les combats, et contre laquelle il serait vain de se prémunir.

La vérité est plus complexe. Les plus grands textes de la littérature religieuse ou de la littérature politique appartiennent à la propagande le jour où elle s'en empare. Les Croisades, la Réforme, la Révolution française sont issues de prédications, de sermons, de discours dont la transmission à travers les foules a suivi les canaux les plus imprévus. Pour nous en tenir à la période contemporaine, on attend encore l'étude historique et sociologique des innombrables facteurs qui contribuent à la formation de l'opinion. Le livre et l'imprimé devront y tenir une place importante. Il eût été tentant, mais il était prématuré, d'esquisser ici cette synthèse.

Tout a été dit sur l'immense désordre de la production imprimée. On en trouvera dans ces pages une confirmation nouvelle. Le « torrent des livres », suivant l'expression de Ortega y Gasset, n'est pas né de la liberté de penser et d'écrire, s'il s'est accru en même temps que se répandaient dans le monde les notions élémentaires de la lecture et de l'écriture. Voltaire déjà, dans son *Dictionnaire philosophique*, regrettait que les livres « se soient multipliés à un tel point que non seulement il est impossible de les lire tous mais d'en savoir même le nombre et d'en connaître les titres ». Et il ajoutait : « Ce qui multiplie les livres, malgré la loi de ne point multiplier les êtres sans nécessité, c'est qu'avec des livres on en fait d'autres ; c'est avec plusieurs volumes déjà imprimés qu'on fabrique une nouvelle histoire de France ou d'Espagne, sans rien ajouter de nouveau. Tous les dictionnaires sont faits avec des dictionnaires. » Et l'on connaît le mot terrible de Malebranche sur les érudits : « Des hommes qui ne pensent point mais qui peuvent raconter les pensées des autres. »

A cette ironie, à ce mépris alternés, c'est Renan qui saura le mieux répondre. Dans l'*Avenir de la science*, l'érudition est non seulement justifiée mais glorifiée et presque sanctifiée. Avoir sa place dans le temple, avoir contribué à la solidité

de ses lourdes assises, cela doit suffire aux auteurs de monographies qui « ne peuvent raisonnablement espérer de voir leurs travaux vivre dans leur propre forme. Les résultats qu'ils ont mis en circulation subiront de nombreuses transformations, une digestion, si j'ose le dire, et une assimilation intimes mais, à travers toutes ces métamorphoses, ils auront l'honneur d'avoir fourni des éléments essentiels à la vie de l'humanité. » Ne nous étonnons plus si, pour Renan, le mot de Pline est vrai à la lettre : « Il n'y a pas de livre si mauvais qu'il n'apprenne quelque chose. » Rien n'est futile, et bien des questions capitales dépendent de recherches en apparence frivoles. Dès lors, pourquoi songer à limiter la production imprimée? C'est un flux sans fin qui s'écoule et qui vient recouvrir presque en totalité la masse qui émerge encore. « La production périodique devient déjà chez nous tellement exubérante que l'oubli s'y exerce sur d'immenses proportions et engloutit les belles choses comme les médiocres. »

La seconde moitié du XIXe siècle devait apporter des confirmations éclatantes aux rêveries ordonnées du jeune savant, à ces « pensées de 1848 » où était résumée « la foi nouvelle qui avait remplacé chez lui le catholicisme ruiné ». Quarante ans plus tard, dans un discours prononcé à l'Académie française, Renan abordera de nouveau ces problèmes mais avec plus de scepticisme, pour annoncer les temps où, dira-t-il, « on consultera plus qu'on ne lira » et où « les livres d'importance majeure se referont tous les vingt-cinq ans ».

L'édition devenue de plus en plus une industrie et la création intellectuelle un métier, la masse de la production imprimée n'a cessé de croître. Un grand fait politique y a, pour sa part, contribué, dont Renan, en 1889, apercevait déjà les effets quand il déclarait : « La séparation des nationalités portée à l'excès fera croire à chaque peuple qu'il n'a pas besoin d'aller demander des modèles aux autres. » Pour que la production imprimée fût accessible à ces masses qu'on éveillait à la vie politique ou dont on ranimait la conscience nationale, un grand effort a été partout tenté : multiplication de collections d'œuvres originales, de périodiques, de traductions. Quelques-uns de ces peuples ont voulu s'enfermer, se murer dans leur propre langue, ont interrogé leurs origines

et, plus ou moins laborieusement, avec plus ou moins d'artifice, ont construit une littérature originale. De ce qui était simple dialecte, on a voulu tirer une langue littéraire, une langue « culturelle ». La création de nouveaux États dans l'Europe centrale et orientale a précipité, après 1919, cette évolution dont Antoine Meillet indiquait bien le sens dans son petit livre sur *Les langues dans l'Europe nouvelle.*

L'universalité du latin, du français, langue des cours et des diplomaties, depuis longtemps mise en question, a reçu là de nouvelles atteintes. Dans le domaine de la littérature scientifique, alors qu'un bon livre sur un sujet donné suffisait autrefois à l'Europe entière, qu'il était lu dans le même texte à Salamanque aussi bien qu'à Cracovie, à Paris aussi bien qu'à Saint-Pétersbourg, un nationalisme ardent, qui a pénétré jusque dans les universités, exige des auteurs de traités, de manuels, de recueils scientifiques qu'ils les publient dans la langue de leur pays. Les gouvernements, par des subventions, encouragent l'édition mais ils ne peuvent en assurer la diffusion : que d'œuvres scientifiques importantes sont ainsi restées confidentielles, parce que, publiées dans une « langue rare », elles n'ont pu être consultées que par un nombre restreint de spécialistes ! Quelques auteurs, un assez grand nombre de revues scientifiques font bien suivre leurs textes de résumés en langues largement répandues. Les hommes qui sont restés fidèles au vieux rêve de l'universalité de la science n'en doivent pas moins regretter ces obstacles qui, de toutes parts, se multiplient.

Une bonne organisation de la recherche scientifique est intimement liée à la solution des problèmes que posent la production et la diffusion de l'imprimé. Ont-elles suivi du même pas la création scientifique elle-même ? On s'étonne, si l'on considère la masse de la production imprimée qui se répand à travers le monde, de l'absence de quelques ouvrages essentiels, qui sont des instruments pour la recherche ; on s'attriste de noter qu'il est de plus en plus difficile de publier dans leur texte intégral des mémoires originaux, parfois

même des œuvres importantes, où des années de travail sont enfermées. Nous avons tenté de préciser ce problème, pour la plupart des grandes disciplines, en quelques chapitres qui, sous une forme neuve, résument leur présent état bibliographique. Une conclusion s'en dégage : la loi de l'offre et de la demande, qui régit l'édition libre, est trop souvent pour la science une loi d'airain. Malgré leur bonne volonté, bien des éditeurs hésitent à s'engager dans des entreprises que les progrès de la technique paraissent pourtant rendre aisées. Une aide efficace, ici encore, est nécessaire : celle de puissantes fondations, dans les pays anglo-saxons en particulier ; celle de l'État et des collectivités publiques, presque partout. Ce devoir de l'État vient s'ajouter à ceux que déjà il remplit quand il crée des universités, des laboratoires, quand il développe la vie de ses établissements. En le précisant, Renan — auquel il faut toujours revenir, car il a eu la plus large vision de ces problèmes — évoque les grands ateliers de travail scientifique que réalisaient autrefois quelques ordres religieux et d'où sortaient, majestueuses, gigantesques même, l'œuvre d'un Mabillon, l'œuvre d'un Montfaucon. Se peut-il, comme il l'espérait, que l'État assume pleinement cette charge ? Elle ne devra, en tous cas, lui donner aucun droit de contrôle et de réglementation sur la recherche elle-même. « La science digne de ce nom n'est possible qu'à la condition de la plus parfaite autonomie. » Concilier cette autonomie avec une direction capable d'éliminer les abus, d'éviter la dispersion et le gaspillage des forces, a été, reste encore, un problème malaisé : les États-Unis offrent ici de bien remarquables exemples ; et pourtant, le *National Research Committee* signale, comme un des principaux obstacles au bon fonctionnement d'organismes nombreux et délicats groupés en un ensemble, la difficulté de trouver des chefs alliant à une large culture scientifique des dons exceptionnels d'organisation.

Cette masse énorme et sans cesse croissante que représente l'imprimé sous toutes ses formes, il faut, si l'on veut la mettre à la portée d'un large public, après l'avoir captée à sa source, la conserver dans quelques centres ou la répartir par mille canaux. Travaux difficiles, qui exigent un grand savoir : les tâches bibliographiques se sont étendues de proche en

proche à toutes les sciences ; elles leur donnent une puissante assise mais c'est dans les bibliothèques elles-mêmes, et en perfectionnant les divers catalogues, qu'on met au point, pour la recherche, ces divers matériaux. Ces filtres bienfaisants, qui s'interposent entre l'homme et la masse imprimée qui l'assaille, il faut les multiplier. On peut, on doit aller plus loin par une utilisation hardie des moyens de reproduction que la photographie et plus récemment la microphotographie nous offrent : on pourra ainsi réunir ce qui est dispersé, former des groupements de documents rationnellement composés, sauver ce que l'on peut sauver de ce qui est périssable, de ce que les éléments et les hommes eux-mêmes menacent. Ainsi s'étendent et se précisent les tâches du bibliothécaire et ce que l'on a appelé sa mission. A l'œuvre de conservation et de thésaurisation d'éléments de plus en plus nombreux s'ajoute une œuvre plus constructive, fondée sur des méthodes sûres et rigoureuses.

Tout nous ramène, ouvertement ou par les voies les plus secrètes, vers cette notion d'organisation de la vie intellectuelle que les plus hauts esprits depuis plus d'un siècle s'appliquent à définir. Non pas seulement les philosophes et les savants. Ce n'est pas la détourner de son sens profond que de retenir cette pensée d'Alfred de Vigny, dans son *Journal d'un poète :* « La seule faculté que j'estime en moi est mon besoin éternel d'organisation. »

Aller vers l'essentiel de la production écrite pour mieux le dégager : tout le problème de la *qualité* est ainsi posé. Mais l'examen des conditions matérielles de la diffusion des connaissances serait bien incomplet si on n'en recherchait les effets sur la formation de l'homme moderne. Une première analyse conduit à des conclusions pessimistes. Les témoignages ne manquent pas. Voici celui, déjà invoqué, de l'historien hollandais Huizinga : « Dans une société qui jouit de l'enseignement obligatoire, où se fait une publicité immédiate et universelle de tout ce qui se passe quotidiennement dans le monde, la pensée de l'homme moyen devient de moins

en moins personnelle ainsi que la manière de l'exprimer... Des connaissances à la fois disparates et superficielles, un horizon spirituel trop vaste pour être embrassé d'un œil dépourvu de l'armure critique le conduisent inévitablement à une défaillance de jugement... Notre époque se trouve, par conséquent, devant le fait inquiétant que les deux grandes conquêtes de la science dont nous étions si fiers, l'enseignement obligatoire et la publicité moderne, au lieu de conduire directement à l'élévation du niveau culturel, provoquent au contraire par leur développement outré certains phénomènes de dégénérescence et d'affaiblissement. » Et c'est une vue analogue qu'exprimait Ortega y Gasset quand il déclarait : « On lit trop aujourd'hui. La commodité de recevoir sans beaucoup d'effort, ou même sans aucun effort, d'innombrables idées emmagasinées dans les livres et les périodiques, habitue l'homme, a déjà habitué l'homme moyen, à ne pas penser pour son propre compte. »

Il faudra retenir ces avertissements mais pousser plus loin l'analyse. En faisant appel à la psychologie la plus fine et la mieux outillée, on s'efforcera de comprendre le comportement de ce lecteur moyen ; tous les phénomènes de l'attention devront être observés en fonction du format, de la justification des ouvrages, de l'importance de leur illustration, du choix des caractères, de tout ce que l'œil retient d'abord. Études plus délicates encore si l'on veut aborder la variété infinie de la presse périodique.

Peut-être l'avenir en dégagera-t-il une sorte d'hygiène de la lecture dont on n'a parlé jusqu'à présent qu'avec bien peu de précision. Elle ne saurait s'appliquer qu'à ceux des hommes qui pourraient succomber sous tant de biens qui leur sont offerts. Quant au savant, quant au philosophe, ils sauront toujours choisir les vraies richesses. Et la culture littéraire authentique et profonde demeurera le privilège de ceux qui, suivant l'expression de Valéry Larbaud, se sont livrés immodérément et pendant des années à « ce vice impuni, la lecture... ».

Mais qui pourrait songer à arrêter l'imprimé dans son évolution, à lui imposer des formes fixes? Sa souplesse est infinie. Il doit demeurer rebelle à toute définition comme

à toute contrainte. Depuis la plus modeste brochure, composée avec des « têtes de clous », jusqu'aux plus somptueuses revues d'art, il peut prendre toutes les apparences pour capter un public de plus en plus vaste, de plus en plus varié. Rien n'est ici prévisible ; tout est soumis à d'obscurs commandements, à des besoins informulés de l'opinion, qui brusquement s'expriment par ce qu'on appelle le succès. La montée vertigineuse en quelques semaines de certains journaux, de certains périodiques, comme aussi de certains livres, déconcerte ceux-là mêmes qui les ont lancés.

N'établissons donc pas de vaines hiérarchies. Un épais et docte ouvrage mourra demain aussitôt que né, pendant que tel fragile libelle enflammera les esprits. Certaines publications, certains magazines, par le simple groupement de quelques images, ont su éveiller chez ceux qui les regardent bien un intérêt vrai pour l'art, pour les phénomènes de la nature. Dans ce monde touffu de l'imprimé où la qualité elle-même peut naître de l'abondance, il y a place pour les espèces les plus diverses. Elles luttent les unes contre les autres et tendent à s'éliminer. Il faut s'efforcer de sauver les plus délicates, les plus menacées : c'est cette tâche que, dans son beau livre, *Défense des lettres*, Georges Duhamel a voulu remplir. Travail d'élagage, en vérité, que l'auteur des *Fables de mon jardin*, qui a bien observé la nature, propose aux sociétés humaines comme aux produits de leur civilisation.

Il ne s'agit pas de contrarier les formes les plus vigoureuses mais de limiter leur action, d'empêcher que, seules, elles puissent peser sur l'intelligence de l'homme isolé comme sur l'esprit des masses. L'écrivain anglais Aldous Huxley, par son récent livre, *Ends and Means*, rejoint ici Georges Duhamel. « Dans les pays démocratiques, l'intelligence est encore libre de poser toutes les questions qu'il lui plaît. Il est à peu près certain que cette liberté ne survivra pas à une nouvelle guerre. Si une habitude de résistance à la suggestion ne s'édifie pas, les hommes et les femmes de la prochaine génération seront à la merci de n'importe quel propagandiste habile qui parviendra à se saisir des instruments d'information et de persuasion. » C'est pourquoi Huxley dénonce, « chez une majorité de gens des pays occidentaux, la lecture sans but, l'audition

sans but de la T.S.F., le spectacle sans but des films, qui sont devenus des vices habituels, des équivalents psychologiques de l'alcoolisme ou de la morphinomanie. Les choses en sont arrivées à un tel point qu'il y a des millions d'hommes et de femmes qui souffrent d'une douleur réelle s'ils sont privés quelques jours, ou même quelques heures, de journaux, de musique radiodiffusée, de cinéma. »

De nouveau, et par ce détour, c'est la notion même de civilisation qui est en jeu. Il fallait bien tenir pour vrai le mot de Renan : « Le progrès de la civilisation dont nous sommes les témoins est en extension, non en délicatesse. » Faut-il vraiment aller plus loin dans la voie du pessimisme et considérer que les moyens nouveaux d'expression qu'elle a créés, perfectionnés, pourraient être demain les instruments de sa mort ?

Après cinq siècles d'existence, après avoir bouleversé le monde, le livre imprimé, pour reprendre l'expression de Georges Duhamel, serait-il « menacé dans son empire ? ».

C'est ici le lieu de regretter, après Lucien Febvre, que notre *Encyclopédie* n'ait pu réunir la radio, la plus puissante des formes orales de l'expression de la pensée, à la riche variété de ses formes écrites.

Il eût été tentant de rechercher entre la radio et l'écrit, à la fois des liens étroits et des oppositions profondes. Celles-ci paraissent d'abord l'emporter sur ceux-là. Le caractère instantané de la transmission et aussi, par le jeu des relais, son caractère quasi universel, ont introduit dans les rapports humains, dans la vie des sociétés, des éléments d'une portée encore incalculable. Et la « présence » immédiate des voix les plus lointaines a enrichi d'un accord nouveau la sensibilité des individus et des groupes. Mais quant à la matière ainsi transmise, il faut bien convenir qu'elle se distingue encore à peine de ce qui forme la matière de l'imprimé. La radio, telle qu'elle est nécessairement conçue aujourd'hui, n'a presque rien de la spontanéité qui s'attachait à la parole quand le récit d'un voyageur ou d'un clerc, le chant d'un

poète nomade, la prédication d'un moine répandaient les nouvelles parmi les hommes, ou rassemblaient ceux-ci autour d'une idée ou d'une formule. Le *journal parlé* n'est autre chose qu'un *texte*, écrit ou transmis par un téléscripteur ; la conférence lue a été d'abord rédigée ; et la « mise en ondes » des spectacles radiophoniques eux-mêmes n'est obtenue qu'après de nombreuses répétitions. Le discours, seul, paraît échapper à cette sujétion du texte mais il n'y a là qu'une apparence car il est bien rare qu'il n'ait pas été rédigé au préalable et, si l'on veut prolonger ses effets, il faut bien se résoudre à le fixer par l'écriture et l'impression. Ce n'est donc pas diminuer le rôle et l'importance de la radio, dans son état présent, que d'y voir en définitive une forme secondaire de l'écrit.

Les problèmes que nous abordons sont complexes, sans cesse changeants. Et parce qu'ils se posent chaque jour à la plupart des hommes, chacun croit pouvoir énoncer sur eux une vérité, sa vérité. Il est tentant à leur sujet de procéder par affirmations tranchantes et même de vaticiner. On nous saura gré d'avoir simplement essayé de les *définir*, en groupant des faits et des données précises.

Nous permettra-t-on de dire que cette tâche n'était pas aisée ? Un large et souvent obscur domaine devait être exploré, et nous n'avions pas de guide. On a beaucoup écrit, ça et là, sur les matières qui intéressent l'expression et la diffusion de la pensée : elles n'ont jamais été l'objet d'un exposé vaste et complet. Pas de grand traité qui les recouvre toutes ; peu de manuels : quelques études sur des points particuliers, la plupart en langue étrangère. Sur l'aspect sociologique et économique du livre, tout ou presque tout restait à faire.

De là le parti qui s'est imposé à nous, quand le plan de cet ouvrage fut arrêté, d'en distribuer les chapitres entre un grand nombre de collaborateurs. Parmi eux de nombreux étrangers, qui ont bien voulu exposer au public français les conditions de la vie intellectuelle de leur pays. Aux uns comme aux autres, nous avons demandé de rassembler des

chiffres, de dresser, s'ils le pouvaient, des statistiques, pour en dégager quelques conclusions. Celles-ci ne sont ni hâtives ni prématurées ; elles sont seulement partielles. On n'a pas tenté d'imposer aux diverses parties de ce livre, en les distribuant entre un petit nombre d'auteurs, une unité de ton factice qui eût été aisément obtenue, mais aux dépens de sa richesse. On ne s'est pas appliqué artificiellement à projeter de tous côtés une lumière égale.

Nous nous sommes résolument placé dans le présent. Le passé n'a été évoqué que dans la mesure où il permettait d'expliquer l'évolution qui a préparé les formes présentes. Mais on soulignera que ce qui était vrai quand certains des articles de l'*Encyclopédie* furent rédigés ne l'est plus à l'heure où ils paraissent. La plupart des statistiques s'arrêtent à 1935. La marche des événements a pris depuis cette date une cadence si vive que la préparation de cet ouvrage ne pouvait la suivre. De graves événements, qui ont changé la figure politique de l'Europe et de l'Asie, se sont produits ; Vienne, Prague, Pékin, Shanghaï, Varsovie ont cessé de jouer leur rôle de capitales intellectuelles ; de vieilles et illustres gazettes, des publications, des collections d'ouvrages répandus dans le monde entier ont été brusquement frappés de mort. On compte les pays où l'imprimé ne subit pas le contrôle de la plus stricte censure. La surface du globe où il circule librement se rétrécit chaque jour.

Cet état des choses est-il passager ? Est-il durable ? A quel régime seront soumises dans un avenir prochain l'expression et la communication de la pensée ? Il appartiendra aux suppléments de l'*Encyclopédie française* de le rechercher. Ainsi pourra être précisé et complété un tableau qui voudrait être un bilan. Nous avons tenté de l'établir impartialement, objectivement, persuadé que, pour définir une matière à ce degré mouvante, seule est valable l'observation exacte des faits. Dans ce moment de l'histoire du monde, une vérité limitée, littérale, est peut-être la plus propre à être partout entendue.

JULIEN CAIN

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Dans les circonstances où nous sommes, les plus fervents amis de la littérature pure pensent d'abord aux affaires publiques et les livres sont les bienvenus qui aident à comprendre les événements.

Le livre du Dr Ivan Lajos, *la Vérité sur l'armée allemande*[1], est extrêmement remarquable. Ce n'est nullement, comme l'ouvrage classique de M. Benoist-Méchin [2], une étude d'ordre strictement militaire, et le vrai titre eût été : *le Potentiel de guerre des Allemands* ou encore : *Dans quelles conditions l'Allemagne fait-elle la guerre?* Les sources sont les écrits des spécialistes allemands eux-mêmes, et principalement les écrits de ces dernières années. Je résume les principaux faits de cette enquête.

Elle commence par un calcul des disponibilités de l'Allemagne en hommes. Le service militaire obligatoire a été rétabli en 1935. Le nombre des jeunes gens ayant atteint vingt ans cette année-là a été de 465 000. Ce sont les classes creuses qui commencent. Le chiffre tombe à 351 000 en 1936, 314 000 en 1937, 325 000 en 1938. Il s'est relevé brusquement à 485 000 en 1939.

En ajoutant l'une à l'autre ces cinq classes, on trouve que l'Allemagne a eu, depuis le rétablissement du service, 2 mil-

1. *Nouvelle Revue Critique* (Flammarion).
2. Histoire de l'armée allemande depuis l'armistice. — 2 vol. (Albin Michel)

lions d'hommes en âge d'être appelés sous les drapeaux. Mais le pourcentage des réformés a été considérable : 24 p. 100 en 1935 et 1936. L'Allemagne ne peut donc guère compter que sur 1 million et demi d'hommes instruits. On pourrait répondre que l'Allemagne, en 1914, a jeté sur le champ de bataille des Flandres trois corps d'armée composés de jeunes gens qui n'avaient que trois mois de présence sous les drapeaux et qui se sont admirablement battus. A cette objection le Dr Lajos répond d'avance que la guerre s'est transformée et demande du combattant une instruction beaucoup plus longue. Et il cite ces mots du général Metsch, dans *Krieg als Staat :* « Il est incompréhensible que certains puissent attendre un rendement quelconque de masses superficiellement instruites dans les combats actuels, d'une complexité si grande. »

A ces combattants, il faut fournir du matériel, qui doit lui-même être remplacé rapidement. Le 9 juillet 1937, le *Militär Wochenblatt* estime qu'il faudrait 7 à 8 ouvriers pour un combattant. En 1938, dans un ouvrage intitulé : *Économie militaire de la guerre totale*, Possony élève ce chiffre à un peu plus de 12 ouvriers pour un combattant. Venant aux chiffres absolus, la *Deutsche Volkswirt* du 6 avril 1936 estime le nombre d'ouvriers nécessaires dans les usines à 26 millions, ce qui est à peine supérieur au calcul de Possony pour une armée de 110 à 120 divisions. Ces efforts réunis exigeraient de l'Allemagne une tension extraordinaire.

Le problème du ravitaillement fait apparaître des chiffres assez peu favorables. L'Allemagne fournit elle-même 81 p. 100 de sa nourriture mais l'Autriche 73 p. 100 seulement. De plus, la production agricole de l'Allemagne est en baisse depuis 1933. Elle était alors de 5 765 000 tonnes de froment ; d'année en année, elle est tombée à 4 490 000 tonnes en 1937. La récolte de 1938, qui a été exceptionnelle, a ramené à peine les chiffres de 1933. Pour les travaux agricoles, ce pays de 85 millions d'habitants manque d'hommes. « Celui qui parcourt nos campagnes, écrit en mars 1939 Gustav Behrens, directeur de l'Office d'alimentation du Reich, est aussitôt frappé des conséquences, dans presque tous les hameaux, de la pénurie de main-d'œuvre. » Il s'ensuit une régression du cheptel qui serait voisine de 7 p. 100. La *Frankfürter Zeitung* du 28 jan-

vier 1939 publie un article de Darre, le Führer des paysans, qui constate dans le recensement du 3 décembre une diminution de 3 p. 100 dans le nombre des vaches. « Cela signifie, dit-il, 300 000 têtes de bétail et 30 000 tonnes de beurre en moins, soit 5 p. 100 de nos besoins. »

L'industrie de guerre, à qui tout a été sacrifié, doit être jugée selon sa faculté de remplacement. « Le facteur qui l'emportera dans la décision, écrit Possony, sera beaucoup moins conditionné par le nombre de tanks, d'avions ou de canons que tel ou tel belligérant mettra en ligne dès le début des hostilités mais bien plutôt par la mesure dans laquelle celui-ci sera capable de remplacer ses pertes. » Ici nous sommes dans le domaine où l'Allemagne est la plus forte. Elle y travaille depuis plusieurs années avec toute l'énergie dont elle dispose. L'extraction du fer a passé de 16 millions de tonnes en 1937 à 18 millions et demi en 1938, la production de l'acier de 20 millions de tonnes à 23 millions. Mais cet effort paraît avoir atteint son maximum. « Berlin, dit le Dr Lajos, travaille dès l'heure présente en jetant dans la balance toutes ses forces, en mettant la main sur toutes les matières premières et en exploitant à fond les possibilités de son industrie. Londres et Paris, par contre, ne font qu'entrer dans la course ; leurs réserves restent énormes et elles ont déjà réussi, sans grands efforts, à augmenter leur production d'acier de 25 p. 100 au cours de cette année, relevant ainsi de 50 p. 100 leur production d'armements. » Étrange coïncidence ! La définition que le Dr Lajos donne de la politique industrielle du Reich est exactement celle qui s'appliquerait à sa doctrine de guerre : l'effort total et sans réserve du premier coup.

*
* *

Le livre de M. Voigt, *Rendez à César* [1], est, dans son principe, un parallèle entre Hitler et Lénine. C'est un livre mené à fond de train, dont la suite est parfois assez difficile à démêler mais qui va d'un seul élan de son début à sa conclusion. Cette allure lui donne une vie et une animation qui

1. Traduit de l'anglais par Hélène Claireau (Calmann-Lévy).

ajoutent à sa force persuasive. Il commence par une étude préliminaire sur Karl Marx. Mais, évidemment, l'auteur ne se soucie que de dégager deux ou trois traits et on ne peut pas dire que le lecteur sorte de là parfaitement instruit d'une doctrine qui, aujourd'hui presque centenaire, a joué un si grand rôle dans l'histoire des idées. Le fait qui sert de point de départ aux idées de Marx, l'élargissement croissant du fossé entre le capital et le travail, est cité incidemment. Le raisonnement, sur lequel tout l'édifice du communisme est fondé, est négligé. Ce qui paraît avoir le plus frappé l'auteur, c'est la mythologie, comme il dit, de Marx, le rêve de la société sans classes, le *millenium*. C'est, en effet, l'aboutissement de la doctrine et Marx y arrive par une série de raisonnements aujourd'hui périmés aux yeux des communistes eux-mêmes. Mais un historien peut-il les traiter si légèrement ? Fausse science, fausse philosophie, tout cela est bientôt dit. Pour moi, le rapport des idées de Marx avec la science de son temps, qui a vu naître la doctrine de l'évolution, me paraît au contraire assez frappant. Sa morale, qui tient toute dans la préparation de la société à venir, est d'un naturaliste.

Historien, je crois que M. Voigt est trop fougueux pour l'être tout à fait. Aussi bien, l'essentiel de son livre, et ce qui en est le meilleur, ce sont les portraits de ces deux hommes qu'il déteste et dont il a tracé avec colère d'excellentes images : Lénine et Hitler. Il n'a pas précisément écrit, comme on pourrait le croire, un parallèle entre les deux doctrines : sans doute, il les oppose ou les rapproche et ces rapprochements et ces contrastes sont faits en quelques phrases lumineuses. Mais il a négligé, tant il est impatient, d'en donner un tableau d'ensemble, ce qui aurait supposé une étude de leur genèse et le détail de mille circonstances. L'ouvrage de M. Voigt est tout psychologique. C'est pour cela, je pense, qu'il est si attachant.

Les deux portraits sont admirables de pénétration, de vérité et de vie. Entre les deux hommes, les ressemblances sont celles de deux tempéraments. Politiciens habiles tous les deux, ni l'un ni l'autre n'a la moindre originalité ni la moindre profondeur d'esprit. Ils ont les mêmes idées sur le bien et le mal, le bien étant ce qui sert leur cause. « De même que Lénine,

Hitler refuse à l'individu tous les droits, y compris celui de vivre ; l'un ne voit que la classe, le prolétariat sans péché ; l'autre que la race, la race élue, supérieure et dominatrice. » Ils travaillent pour des causes différentes mais avec la même absence de scrupules. « Lénine et Hitler trouvent tout naturel de se montrer impitoyables et de provoquer les guerres et les soulèvements les plus sanglants. Les littératures marxiste et national-socialiste ne contiennent pas une parole de pitié, de magnanimité, de pardon ; on n'y voit pas trace d'un sentiment généreux quelconque ; on n'y trouve pas un mot sur le respect de l'honneur ou de la justice, pas un mot sur la tolérance. »

Entre les deux hommes, il y a une différence de temps. Lénine, à travers Marx, rejoint le XVIIIe siècle, qui a eu une idée optimiste de la nature humaine. C'est pourquoi au delà de l'épisode temporaire de la dictature du prolétariat, il entrevoit la société sans classes, le règne de la vertu. Hitler, plus moderne, n'a pas ces illusions mais il les remplace par une autre : le mythe de la race. Les Aryens sont pour lui le peuple élu, comme le prolétariat était pour Lénine la classe élue.

Il y a aussi une assez curieuse différence de classe. Lénine est malgré tout un bourgeois par sa formation, par ses habitudes d'esprit, par sa sécheresse, par son goût de raisonner scientifiquement. Hitler est bien plus près du peuple, par son origine et par sa sensibilité. Il est moins cultivé et plus intuitif. Il a une expérience de la vie que ni Lénine ni Marx n'ont jamais possédée. « Il a le sens du mystérieux, de l'incompréhensible... Le génie de ce démagogue... consiste à deviner les aspirations confuses, les tourments obscurs de l'âme, le profond mécontentement de l'Européen actuel, surtout de l'Allemand, et de les traduire en termes lapidaires. Ses paroles sont une révélation et une libération pour des millions d'hommes et de femmes, principalement pour les jeunes... »

De son antisémitisme, qui date d'un temps où il n'avait jamais vu un Juif et qui est enraciné dans les profondeurs de l'inconscient, M. Voigt donne une curieuse explication. Tout ce que Hitler reproche à Israël, c'est précisément tout ce qu'on peut lui reprocher à lui-même. Certaines phrases de *Mein*

Kampf sont saisissantes. « Le Juif réussit, dit-il, en dénaturant les faits, à faire croire qu'il a été victime d'une injustice, alors qu'il en a bénéficié. Il ne considère la science et l'évolution que dans la mesure où elles servent à sa race. » Ce Juif-là, on comprend que Hitler le déteste. Il est le fantôme de sa mauvaise conscience.

*
* *

M. Francis Carco a publié sur Verlaine un livre[1] qui n'est ni une biographie ni une étude critique mais un essai d'explication. Il y a mis beaucoup de talent, une sensibilité émouvante, de l'admiration et de la pitié. Il a fait un beau livre. Quant à l'explication ou plutôt aux multiples explications qu'il propose, on en pensera ce qu'on voudra. Que la mère de Verlaine, d'ailleurs si touchante de tendresse inaltérable, ait été au moins étrange (elle gardait dans des bocaux trois fœtus, ses premiers enfants) ; que le père du poète, le capitaine, ait été d'une faiblesse sénile ; que Verlaine ait cruellement souffert de sa laideur ; qu'il ait été déçu dans son mariage ; qu'il ait bu par bravade d'abord puis pour s'évader de la vie ; que Rimbaud ait été son mauvais ange ; qu'après ses deux séjours en prison, il ait été cruellement renié par les hommes ; tout cela ne résout pas l'énigme. Car elle n'est pas dans ses malheurs et son génie. Au contraire, on ne s'étonne pas que, si terriblement broyé par la vie, il ait donné cette poésie exquise et qu'il ait été la grappe sous le pressoir. Ces vers, qui sont un des trésors les plus tendres et les plus précieux de la poésie, ne sont que plus chers à ceux qui les aiment. Étant douloureux, ils sont vivants. C'est dans ce sens qu'on peut dire avec M. Carco : « J'aimerais être de ceux qui ne séparent point le poète de l'homme. » Cet homme, on se refuse le droit de le juger. « Tu ne jugeras point », dit la Parole. Ce n'est pas seulement dans *Sagesse* que Verlaine est un poète chrétien. C'est toute sa vie, avec ses pires faiblesses, qui n'a vraiment son sens que dans un milieu chrétien, et Anatole France ne s'est pas trompé en en faisant une espèce

1. *Nouvelle Revue Critique.*

de supplément à la légende dorée. *Gestas* est la véritable excuse de Verlaine.

Mais quand on a dit tout cela, on n'a rien expliqué. La véritable énigme ce n'est pas du tout la cohabitation du génie le plus délicat avec le vice, l'alcoolisme et la fureur. C'est sa présence chez un pauvre homme, qui paraît d'ailleurs si médiocre et si peu fait pour recevoir ce don splendide. Sur ce point, M. Carco n'apporte pas de lumière. Le récit de la mort de la mère de Verlaine dans la cour Saint-François est une des pages les plus poignantes, les plus simplement belles que M. Carco ait écrites. Rien qui sente la littérature ou le commentaire. Le pittoresque n'y est plus que le haillon déteint de la douleur. Une misère, universelle et quasi naturelle, suinte à travers les mots. Mais que la misérable loque de 1885 soit en même temps un radieux poète, ce miracle ne s'explique point. Ou plutôt, M. Carco a bien indiqué la voie où il faudrait chercher cette explication introuvable. Elle se cache dans ces profondeurs inconscientes, insondables, interdites, où s'élabore la personne humaine.

HENRY BIDOU

LA GUERRE EN EUROPE

LA MANŒUVRE GERMANO-RUSSE

Les épisodes de la tragédie polonaise se sont déroulés sur un rythme accéléré. Nous avons exposé ici [1] les circonstances dans lesquelles s'est produite l'agression allemande contre la Pologne, agression qui a fait jouer aussitôt les garanties données par la France et l'Angleterre à ce pays, ce qui a entraîné automatiquement l'état de guerre entre le Reich et les deux grandes puissances occidentales. Nous avons montré comment le pacte Hitler-Staline de non-agression s'était transformé soudainement en coopération germano-russe sur le terrain. On verra, dans la remarquable étude du général Brossé, publiée dans la même livraison, comment les Polonais durent céder sous la double pression des Allemands et des Russes, et comment le monde stupéfait assista au spectacle terrifiant d'un peuple écrasé tout entier dans une tourmente de fer et de feu mais qui, par sa résistance, a écrit des pages de gloire qui demeureront à jamais l'exemple des nations qui préfèrent mourir en combattant plutôt que se plier à la servitude. Le président Moscicki et le Gouvernement polonais, après avoir erré sous les bombardements de ville en ville, furent contraints de passer en Roumanie

1. *Revue de Paris* du 1er octobre 1939.

et l'État polonais, dans la forme qu'on lui connaissait jusque-là, s'effondra sous les coups redoublés des envahisseurs venus de l'ouest et de l'est.

*
* *

Le partage de la Pologne — on n'en peut plus douter aujourd'hui — était décidé depuis plusieurs mois par Berlin et Moscou qui manœuvraient de concert. On ne prévoyait pas généralement une entente de l'Allemagne nationale-socialiste et de la Russie bolcheviste, de Hitler et de Staline, les deux hommes qui se sont affrontés farouchement dans tous les domaines, qui en Espagne, se sont combattus au nom d'idéologies rivales impossibles à concilier. C'est pourtant cela, que toute raison excluait, qui s'est produit et qui a rendu possible la catastrophe européenne. Comment expliquer un tel événement? Il n'y a qu'une explication plausible : la volonté de conquête de Hitler et la haine révolutionnaire du bolchevisme stalinien Le maître du IIIe Reich, n'ignorant pas qu'il aurait à faire face à toutes les forces de l'empire britannique et de l'empire français coalisés contre la tyrannie nazie, n'a vu d'autre issue qu'une collusion avec la Russie communiste pour le partage de la Pologne. Persuadé que la France et l'Angleterre s'inclineraient devant le fait accompli, il était convaincu, d'autre part que, s'il devait soutenir une guerre en Occident, la Russie ravitaillerait le peuple allemand durant l'épreuve que la politique hitlérienne imposait à celui-ci, le chancelier Hitler a tout sacrifié à cette illusion extravagante : son peuple, sa doctrine et son âme. Staline, lui, était dans son rôle de dictateur rouge en concluant, à des fins de conquête et de domination, un pacte si immoral. A la base du communisme, il y a la théorie que toute guerre engendre la misère et que la misère favorise l'agitation et le désordre d'où naîtra la révolution universelle qui reste le but suprême de la IIIe Internationale. Calcul de conquérant du côté de Hitler et cynique calcul révolutionnaire du côté de Staline, voilà ce qui a commandé le reniement par le faux

prophète de *Mein Kampf* de sa mystique raciste et nationale-socialiste et la trahison par le maître du Kremlin de la cause de la paix et de la liberté des peuples.

Ceci établi sur le plan moral et politique, le jeu germano-russe s'éclaire. Le pacte de non-agression négocié par M. von Ribbentrop et M. Molotov était déjà, du point de vue doctrinal, un acte de trahison, tant du côté bolcheviste que du côté nazi. Il permettait à la puissance soviétique de s'en tenir, pendant quelque temps, à une fiction de neutralité pendant que l'Allemagne accomplissait contre la Pologne son coup de force dont la Russie entendait bien être la principale bénéficiaire. Tout de suite, le Reich hitlérien apparut dans cette extraordinaire coalition en état de subordination devant son redoutable complice. C'était M. von Ribbentrop qui, par deux fois, faisait en quémandeur le voyage de Moscou tandis que M. Molotov ne daignait pas se rendre à Berlin ; c'était l'armée rouge qui occupait d'autorité les parties du territoire polonais que le Reich convoitait le plus.

A la fin de septembre, quand le ministre des Affaires étrangères d'Allemagne se présenta pour la seconde fois au Kremlin pour négocier un accord définitif avec M. Molotov, il se trouva placé, dès son arrivée, devant un fait nouveau d'une importance considérable : M. Molotov venait d'imposer à M. Selder, ministre des Affaires étrangères d'Estonie, un pacte d'assistance mutuelle équivalant, à proprement parler, à une mainmise russe sur le petit État balte. Il était convenu que les deux parties contractantes s'engageaient à se prêter mutuellement assistance — ce qui était une amère dérision pour la minuscule Estonie à l'égard du colosse russe — au cas où les frontières maritimes et terrestres de l'un des deux États viendraient à être l'objet d'une attaque directe, voire « d'une menace d'attaque », à travers la Lettonie, de la part d'une grande puissance européenne quelconque. La précaution ainsi prise visait directement l'Allemagne, et c'était contre cette dernière que Moscou entendait « protéger » le peuple estonien. En vue d'assurer cette assistance, l'Union soviétique obtenait le droit d'entretenir dans le port de Baltiski, ainsi que dans les îles Œsel et Dago, des bases

maritimes, militaires et un certain nombre de champs d'aviation, avec, bien entendu, les forces que réclamait la défense de ces bases. La même pression russe fut exercée peu après, dans des conditions identiques, sur la Lettonie et sur la Lituanie. La Russie soviétique s'était donc assuré au point de départ les meilleures positions pour dominer la Baltique et pour couper efficacement la route à toute expansion allemande vers le nord-est, comme elle avait déjà, sur le terrain polonais, coupé la route à toute expansion allemande vers le sud-est en faisant couvrir par l'armée rouge la frontière polono-roumaine et la frontière polono-hongroise. S'étant ainsi largement servi, dans des conditions mettant fin à tout nouveau « Drang nach Osten » et à toute poussée allemande vers les Pays baltes, le Gouvernement des Soviets consentait à signer avec le Reich trois documents diplomatiques qui fixent — du moins pour l'instant — le cadre de la coopération germano-russe sur le plan politique. Le premier de ces documents détermine les zones respectives de la Russie et de l'Allemagne en Pologne ; le deuxième tend à développer les relations économiques entre les deux pays, l'Union soviétique fournissant au Reich des matières premières en échange de produits industriels allemands ; le troisième, enfin, sous la forme d'une déclaration commune, amorce une offensive de paix sur la base du fait accompli du partage de la Pologne.

Par les limites fixées dans le premier de ces accords, la Russie s'est adjugé, en fait, toutes les régions de l'est et du sud-est de la Pologne habitées surtout par des populations blanc-russiennes et ukrainiennes. Le tracé de la frontière russe part de la pointe sud de la Lituanie, oblique vers l'ouest pour atteindre au nord d'Augustowo la frontière allemande qu'elle longe jusqu'à la rivière Pisia ; de là, elle descend la Narew jusqu'à Ostrolenka d'où elle oblique vers le sud-est jusqu'à Nur, sur le Bug ; elle suit alors le cours de ce fleuve jusqu'à Krystynopol, pour rejoindre, par le nord de Rawa-Ruska et Lubaczow, le San et aboutir finalement à la source de celui-ci. Ce tracé abandonne à l'influence allemande la plus grande partie de la Pologne, ce qui a donné à penser qu'après le rattachement pur et simple au Reich des provinces

occidentales, depuis la Posnanie jusqu'à la Silésie, Berlin a l'intention de créer un État polonais réduit, dans l'entière dépendance allemande et auquel serait probablement imposé, sous une forme plus ou moins atténuée, un « protectorat » dans le genre de celui réalisé pour l'asservissement de la Bohême, de la Moravie et d'une Slovaquie soi-disant indépendantes. Quant à l'accord économique avec Moscou, le Reich en attend les matières premières — surtout le pétrole — qui doivent lui permettre de soutenir une guerre d'une certaine durée mais il reste à démontrer que l'Union soviétique se trouve réellement en mesure de les lui fournir, d'organiser l'exploitation et les moyens de transport indispensables à cet effet, ce qui constituera, de toute manière, une entreprise de longue haleine.

*
* *

C'est de là que sont partis les Gouvernements de Berlin et de Moscou pour faire la déclaration commune par laquelle ils expriment l'opinion qu'ayant réglé définitivement « les questions qui découlent de la dissolution de l'État polonais et ayant ainsi créé une base sûre pour une paix durable en Europe orientale », il correspondrait aux véritables intérêts de toutes les nations de mettre fin à l'état de guerre qui existe entre l'Allemagne d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre. Les deux Gouvernements, était-il dit, entreprendront des efforts communs, le cas échéant, d'accord avec d'autres puissances amies, pour atteindre le plus rapidement possible ce but. Mais si, « toutefois, les efforts des deux Gouvernements restaient sans succès, le fait serait alors constaté que l'Angleterre et la France sont responsables de la continuation de la guerre et, dans le cas de cette constatation, les Gouvernements d'Allemagne et de l'Union soviétique se consulteraient réciproquement sur les mesures nécessaires. »

Cette déclaration commune, signée de M. von Ribbentrop et de M. Molotov, produisit un effet de stupeur dans le monde

entier. Prétendre présenter comme une base sûre pour une paix durable en Europe orientale l'anéantissement brutal d'une nation de trente-quatre millions d'âmes était faire preuve d'un rare cynisme politique : on ne bâtit pas une paix durable sur un double crime contre le droit et la civilisation ; on ne peut parler de l'intérêt de toutes les nations de mettre fin à l'état de guerre existant quand cette « dissolution » de l'État polonais dont on prend prétexte pour tenter une manœuvre aussi grossière, a été systématiquement provoquée par une agression à laquelle il ne saurait y avoir ni excuse ni justification. Il apparut tout de suite que la formule Molotov-Ribbentrop, bien loin de fournir une base sûre pour des pourparlers de paix, avait pour effet de faire obstacle à toute initiative désintéressée en faveur du rétablissement de l'ordre international. La position prise par le Reich et l'Union soviétique quand ils proclamaient que le sort de la Pologne était définitivement fixé par Berlin et Moscou, à l'exclusion de toute intervention des autres grandes puissances, se révélait incompatible avec l'idée même d'une négociation car, de ce fait, les autres puissances, neutres ou belligérantes, appelées à participer à celle-ci, n'auraient même pas à connaître du problème qui a déterminé l'état de guerre en Europe.

On vit que la manœuvre spectaculaire Hitler-Staline dans le sens d'une paix prématurée n'avait d'autre objet que d'assurer sans combat à la Russie soviétique la possession définitive des avantages territoriaux obtenus à la faveur du coup de force allemand ; que d'enlever à l'Allemagne le souci angoissant de faire face à une guerre de longue durée que ses ressources actuelles ne lui permettent point de soutenir. L'Allemagne espérait ainsi échapper aux conséquences du blocus et trouver le répit nécessaire pour organiser à son profit l'exploitation des matières premières russes, de manière à être entièrement prête, à plus ou moins bref délai, à faire la guerre totale par laquelle le Reich hitlérien entend assurer sa domination en Europe.

*
* *

Sitôt les accords germano-russes signés, le Gouvernement du Reich s'efforça d'associer l'Italie, qui avait été tenue à l'écart des pourparlers de Moscou, à la manœuvre de paix du chancelier allemand. En même temps que l'on annonçait que le Reichstag allait être réuni pour recevoir une importante communication du Führer, on apprenait que le comte Ciano avait été invité à se rendre à Berlin pour conférer sur la situation. C'était l'appel à la coopération italienne pour une offensive de paix de grand style, faisant sans doute miroiter aux yeux du Duce les avantages qu'il pourrait trouver dans un rôle d'arbitre et de médiateur. Lors de l'entrevue de Salzbourg, au mois d'août, le comte Ciano avait su garder l'Italie d'assumer une part quelconque de responsabilité dans le coup de force allemand contre la Pologne. Il s'agissait pour M. Hitler de s'informer de la position de la puissance fasciste et de la mesure dans laquelle le Gouvernement de Rome était disposé à se prêter à la manœuvre diplomatique déjà concertée entre Berlin et Moscou.

Dans les déclarations qu'il fit le 24 septembre au palais de Venise, M. Mussolini avait laissé entendre que l'heure des « décisions historiques » n'était pas encore venue pour son Gouvernement. Il avait souligné avec force qu'il n'avait aucune raison de changer la politique fixée par le communiqué du 1er septembre, politique qui, disait-il, répondait « aux intérêts de l'Italie, à ses accords et à ses pactes, ainsi qu'au désir de tous les peuples, y compris le peuple allemand, de localiser au moins le conflit ». Il est vrai que le Duce avait souligné que, « la Pologne ayant été liquidée, l'Europe n'était pas encore effectivement en guerre », et que le choc entre les masses des armées pouvait encore être évité, ce qui signifiait que, dans son esprit, la porte restait ouverte, malgré tout, à des pourparlers.

Telle était la position d'attente et d'expectative de l'Italie au moment où, le 1er octobre, le comte Ciano, répondant à l'invitation pressante du Gouvernement du Reich, se rendait

à Berlin. Arrivé dans la capitale du Reich le 1er octobre dans l'après-midi, il repartait pour Rome dès le lendemain, 2 octobre, après avoir conféré pendant plusieurs heures avec M. Hitler et M. von Ribbentrop. L'entrevue fut présentée comme étant dans le cadre des consultations prévues par le traité d'alliance italo-allemand mais on eut le sentiment très net qu'il s'agissait, en réalité, d'éclaircir entre Rome et Berlin une situation qui ne laissait pas de paraître assez confuse et d'amener l'Italie à prendre des décisions importantes au sujet d'une initiative en faveur de la paix. Non seulement la puissance fasciste n'avait assumé aucune responsabilité dans le coup de force allemand contre la Pologne mais elle n'avait pris aucune part active à la collusion germano-russe. Dans quelle mesure l'« axe » Rome-Berlin pouvait-il co-exister avec le nouvel axe Berlin-Moscou, alors qu'en fait la « solidarité » italo-allemande, hautement proclamée à maintes reprises, avait pour principal fondement la lutte contre l'activité communiste grâce à ce pacte antikomintern, désormais devenu sans objet du fait de la complicité déclarée de M. Hitler et M. Staline? L'Italie voulait-elle engager son crédit et son prestige dans une manœuvre de paix qu'elle savait vouée à un échec, M. Mussolini et le comte Ciano n'ignorant pas, avant même que fût entrepris le voyage à Berlin, que l'Angleterre et la France étaient décidées à opposer un refus à une proposition allemande de la nature de celle annoncée par la déclaration germano-russe? Enfin, Rome tenait certainement à être fixée sur les conditions dans lesquelles les intérêts italiens seraient affectés par les abandons consentis par le Reich à l'Union soviétique dans la région danubienne et dans les Balkans. C'étaient là autant d'aspects nouveaux de la situation que le Duce et le Conseil des ministres italien eurent à examiner dès le retour du comte Ciano à Rome, avant d'arrêter en connaissance de cause la position de la puissance fasciste. En somme, il paraissait bien que les entretiens italo-allemands de Berlin avaient eu surtout pour objet d'informer l'Italie de ce qui avait été convenu entre M. von Ribbentrop et M. Molotov, de la rassurer quant à la sauvegarde ultérieure de ses propres revendications et de se mettre d'accord avec elle sur les conditions auxquelles une

manœuvre de paix pouvait être tentée utilement. La conclusion fut que l'agence Stéfani publia, le 4 octobre, une note annonçant que, dans les circonstances actuelles, l'Italie ne prendrait aucune initiative en faveur de la réunion d'une conférence de paix.

***

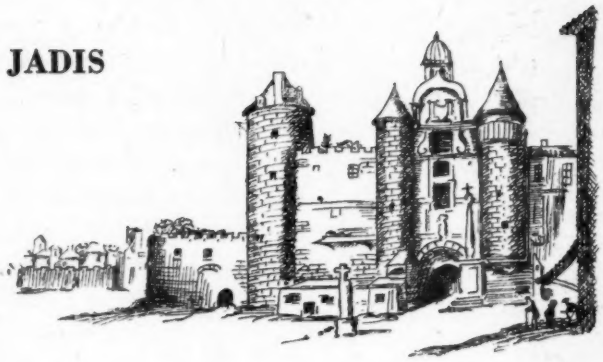
La Pologne est vaincue mais elle n'est pas morte. Un gouvernement polonais nouveau a été constitué, le 29 septembre, à l'ambassade de Pologne à Paris, conformément aux dispositions de la Constitution de 1935 de l'État polonais. M. Raczkiewicz, ancien président du Sénat, régulièrement désigné, dès le 17 septembre, à Kuty, en territoire polonais, par le président Moscicki, pour assumer la présidence de la République, a confié la présidence du Conseil au général Sikorski, commandant en chef des troupes polonaises en France, et la direction des Affaires étrangères à M. Zaleski. Il y a donc un Gouvernement polonais, reconnu non seulement par la France et l'Angleterre mais également par les États-Unis, et il y a une armée polonaise qui combat sur le sol français contre l'agresseur allemand. L'Allemagne a perdu la guerre à l'est, ses abandons à la Russie mettant fin à son rêve d'hégémonie, au « Drang nach Osten » et à toute expansion germanique vers les Pays baltes. Elle a conclu avec l'Union soviétique des accords qui portent peut-être en eux le germe d'une guerre russo-allemande. Ses procédés de piraterie sous-marine dressent contre elle ces mêmes neutres sur lesquels elle s'efforçait de faire pression, dans l'espoir de les amener à prendre position contre la politique franco-britannique du blocus. Elle n'a pas réussi, par le détour de la collusion germano-russe, à détacher la Turquie de la cause de la France et de l'Angleterre ; elle a assumé le risque de compromettre le « climat » de son entente avec l'Italie en établissant l'axe Berlin-Moscou. Elle a poussé l'Europe à la catastrophe, en prétextant de la nécessité « vitale » de rompre l'encerclement dont elle se prétendait menacée, et elle a créé elle-même cet encerclement en se plaçant volontairement en

contact direct, à l'est, avec l'énorme et redoutable masse slave que représente la Russie bolcheviste et en heurtant de front, à l'ouest, l'inébranlable bloc franco-britannique. C'est dans ces conditions que M. Hitler a prononcé, le 6 octobre, devant le Reichstag le grand discours dont on avait annoncé qu'il devait marquer le début de son offensive de paix. Or ce discours révèle chez le Führer le plus grand embarras. On y voit que M. Hitler cherche surtout à gagner du temps, alors que le temps travaille en toute certitude contre lui. Il a marqué par là qu'il ne voit devant lui à cette heure aucun terrain favorable à une paix prématurée et que, d'autre part, il n'a qu'une médiocre confiance dans le succès de la guerre totale dont il n'a cessé de menacer les puissances occidentales. Tel est, du point de vue moral et politique, le bilan allemand des cinq premières semaines de la guerre.

ROLAND DE MARÈS

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

FORTERESSES PARISIENNES DE JADIS



L'histoire militaire de Paris commence avec lui. Si notre ville existe là où elle est, c'est sans doute parce que ses îles facilitaient le passage du fleuve mais c'est aussi parce que, dans ces îles, dans la Cité surtout, un petit peuple se sentit à l'abri des coups de main.

Jadis, où l'on ne combattait encore que sur la terre et l'onde, les moyens de défense étaient les enceintes et les forteresses. Laissons, pour cette fois, les diverses murailles de Paris pour parler de deux de ses châteaux.

Au III*e siècle, quand les invasions barbares commencèrent, la Seine était le rempart de la ville insulaire où l'on arrivait par deux ponts de bois. L'un, au nord, sur l'emplacement du pont Notre-Dame et dans l'axe du chemin de Beauvais (la rue Saint-Martin), était le Grand-Pont. L'autre, au sud, dans l'axe du chemin d'Orléans (la rue Saint-Jacques) : le Petit-Pont qui, souvent refait, a conservé depuis dix-sept cents ans sa place et son nom. Dès lors, les deux têtes de pont furent fortifiées.*

Mais, depuis que Dagobert avait donné un nouveau lustre à l'abbaye de Saint-Denis, depuis que la voisine foire du Lendit était devenue un rendez-vous international, le chemin qui y menait (la rue Saint-Denis) avait crû en importance. C'est pourquoi, au IX*e siècle, le Grand-Pont est déplacé ; on le reconstruit dans le prolongement de la rue Saint-Denis, à peu près sur l'emplacement du Pont-au-Change. Sur la rive droite, Charles le Chauve en défend l'abord par une forteresse qui résiste aux Normands lors du siège de* 885.

*Sous les premiers Capétiens, ce fort prend le nom de Châtelet (*castelletum : *petit château) ou de Grand Châtelet.*

Le Châtelet est le siège du Prévôt de Paris et du tribunal de première instance de notre ville sous la monarchie. Cette cour disposait d'un personnel imposant qui, au début du XVIIIe *siècle, comptait* 54 *conseillers,* 4 *avocats et un procureur du Roi,* 8 *substituts, un greffier en chef,* 48 *commissaires,* 40 *inspecteurs de police. C'est d'elle que relevaient les officiers ministériels parisiens : à la même époque,* 113 *notaires,* 235 *procureurs,* 380 *huissiers à cheval,* 240 *huissiers à verge,* 120 *huissiers-priseurs.*

Pour tenir sous la main de la Justice les délinquants, le Châtelet disposait de vastes prisons, cachots sévères auxquels les pauvres détenus avaient attaché des surnoms ironiques : Berceau, Paradis, Grièche, Gourdaine. *La* Chausse d'hypocras, *où les prisonniers avaient les pieds dans l'eau croupie, était la plus redoutée.*

Ces cachots furent tous supprimés par Louis XVI en 1780 *mais leur souvenir vivra toujours grâce à deux poètes.*

En 1463, *à la suite d'une rixe, François Villon y avait été enfermé. C'est là qu'il écrivit cette « Épitaphe » célèbre où, pensant à sa fin probable — la prévôté de Paris l'avait condamné à mort — il se voyait déjà parmi les pendus que le vent balançait aux barres du gibet de Montfaucon :*

Vous nous voyez ci-attachés cinq, six :
Quant de la chair, que trop avons nourrie
Elle est piésa dévorée et pourrie
Et nous, les os, devenons cendre et poudre.
De notre mal, personne ne s'en rie
Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre.

En 1525, *ce fut le tour de Marot — il avait mangé lard en Carême — de passer par le Châtelet. Dans son* Enfer *il l'a évoqué en deux vers lapidaires :*

Si, ne crois pas qu'il y ait chose au monde
Qui mieux ressemble un Enfer très immonde.

Le Châtelet marque aussi la porte de la ville, « l'apport Paris » comme on disait, sur la rive droite et, devant cette porte, s'installent les marchands, la Grande Boucherie de Paris restera là jusqu'à la fin de l'ancien régime. Refait en 1460, 1506, 1657, *il reçoit, en* 1684, *sa forme définitive, celle que donne, d'après d'anciennes gravures, notre croquis : elle mêlait, de façon pittoresque, les tours médiévales à quelques ornements classiques.*

Tout cet ensemble pittoresque, le pendant, au centre du Paris d'autrefois, de la Tour de Londres, s'étendait à l'ouest de la place actuelle. Peu à peu, la place rongea le château : la partie Est (1802), *la Grande Boucherie* (1803), *le reste* (1810). *Seul, un plan gravé sur la façade de la Chambre des Notaires en conserve le souvenir.*

De l'autre côté de la Cité, le Petit-Pont s'étendait entre deux tours. Celle de la rive gauche, détruite par les Normands, fut remplacée par une forteresse dont Philippe Auguste fit un « châtelet » imposant. Démoli par le fleuve en 1296, *relevé par Charles V, il resta jusqu'à la fin une prison.*

Le « Petit Châtelet » fut toujours, en titre, la porte de Paris sur la rive gauche. Sous saint Louis, quand déjà la ville s'étendait à nouveau sur cette rive, on y payait le péage, en argent ou en nature : les montreurs de singe faisaient jouer leur bête devant le péager, paiement « en monnaie de singe » devenu proverbial; les jongleurs « étaient quittes pour un vers (un couplet) *de chanson ». Le dimanche des Rameaux, la procession du clergé de Notre-Dame y faisait une station et délivrait un prisonnier qui suivait le cortège jusqu'à la cathédrale. Aux abords, dès le* XIIe *siècle, une boucherie de dix étaux s'était établie.*

Le XVIIIe *siècle méprisait cette « forteresse antique », cette « grosse masse » qui étranglait une rue passante. En* 1724, *on en avait fait don à l'Hôtel-Dieu ; en* 1782, *on l'abattit, créant ainsi notre place du Petit-Pont.*

Un fonds d'archives important, quelques gravures, une plaque de marbre, un proverbe, voilà tout ce qu'auraient laissé les deux puissantes forteresses qui protégèrent les Parisiens d'autrefois. Mais, mieux que la pierre ou le marbre, Villon et Marot garderont leur nom de périr.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IXe

AUTEURS MORTS POUR LA FRANCE
1914-1918

ÉMILE NOLLY
(Capitaine Détanger)

La Barque annamite . . . . 18 fr.
Le Chemin de la Victoire . . 12 fr.
Le Conquérant . . . . . 12 fr.
Gens de Guerre au Maroc. . 15 fr.
Hiên le Maboul . . . . . 15 fr.
Le Mariage de Bêp-Mao . . 15 fr.

ART ROË
(Patrice Mahon)

Mon Régiment russe . . . . 12 fr.
Fingot et Moi . . . . . 12 fr.
Racheté . . . . . 12 fr.

ADRIEN BERTRAND

L'Appel du Sol . . . . . 15 fr.
L'Orage sur le Jardin de Candide. . . . . 12 fr.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914-1918

RENÉ BAZIN

Récits du temps de la Guerre. 15 fr.

MADELEINE CLEMENCEAU-JACQUEMAIRE

Les Hommes de bonne volonté. 15 fr.

J. DE GRANVILLIERS

Le Prix de l'Homme . . . . 15 fr.

BLASCO IBANEZ

Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse. . . . . 15 fr.

PIERRE LOTI

Quelques aspects du vertige mondial . . . . . 15 fr.
La Hyène enragée. . . . . 15 fr.

ANDRÉ MADELINE

Nos vingt ans. . . . . 12 fr.

PIERRE MILLE

Sous leur dictée. . . . . 15 fr.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION: 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		150 »	76 »	39 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	190 »	96 »	49 »
	Plein tarif	230 »	116 »	59 »

LA LIVRAISON : 10 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, *n°* 360-50, *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande. Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.